

# ITALIE PITTORESQUE.

---

TABLEAU HISTORIQUE ET DESCRIPTIF

DE

L'ITALIE, DU PIÉMONT, DE LA SARDAIGNE, DE MALTE,  
DE LA SICILE ET DE LA CORSE,

PAR

MM. DE NORVINS, CH. NODIER, ALEX. DUMAS, CH. DIDIER, WALCKNAER, LEGOUVÉ,  
AL. ROYER, H. BERLIOZ, ROGER DE BEAUVOIR, II. AUGER, LEMONNIER.

ORDRÉ DE DIGNES INTÉRÊTS

DE M<sup>ME</sup> MAULDEBOURT-LESCOT, MM. LE COMTE DE FORBIN, GRANET, DEVERIA, STORELLI,  
COIGNET, GIRARD ET LAUROUSTE.



PARIS,

AMABLE COSTES, ÉDITEUR, RUE DE L'UNIVERSITÉ, N.° 43.

M DCCC XXXVII.

Fondo Doris.  
~~11~~. 348 (1)

961320

# ITALIE PITTORESQUE.

---

INTRODUCTION, LE SIMPLON, MONT SAINT-BERNARD,

IVRÉE, VERCEIL,

**ALEXANDRIE, MARENGO, NICE.**

MONACO, GÈNES, PIOMBINO,

*Première* *Partie*



A Paris,

CHEZ AMABLE COSTES, ÉDITEUR.

---

M DCCC XXXVI.

# TABLE DES MATIÈRES ET INDICATION DES FIGURES.

| LIVRAISONS.                                                   | FIGURES.                                                                                                                                                                 |
|---------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| AVANT-PROPOS, INTRODUCTION. . . .                             | Carte d'Italie, partie septentrionale, titre gravé.                                                                                                                      |
| LE SIMPLON. . . . .                                           | <div> <span>{</span> <div> <span>Saint-Charles Borromée.</span><br/> <span>Isola Bella.</span><br/> <span>Galerie de Gondo.</span> </div> </div>                         |
| 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>me</sup> . — SAVOIE, PIÉMONT. . . . | <div> <span>{</span> <div> <span>Moulin de Gresy.</span><br/> <span>Les Charinettes.</span><br/> <span>Sainte-Chapelle, ancien château de Chambéry.</span> </div> </div> |
| 3 <sup>me</sup> . Id. . . . .                                 | <div> <span>{</span> <div> <span>Plateau du mont Cenis.</span><br/> <span>Pont du Pô, à Turin.</span> </div> </div>                                                      |
| 4 <sup>me</sup> . Id. . . . .                                 | <div> <span>{</span> <div> <span>Arc de Triomphe, à Suze.</span><br/> <span>Palais d'Aoste, à Turin.</span> </div> </div>                                                |
| 5 <sup>me</sup> . Id. . . . .                                 | <div> <span>{</span> <div> <span>Ivrée.</span><br/> <span>Vercell.</span> </div> </div>                                                                                  |
| 6 <sup>me</sup> . Id. . . . .                                 | <div> <span>{</span> <div> <span>Nice.</span><br/> <span>Monaco.</span> </div> </div>                                                                                    |
| 7 <sup>me</sup> . — GÈNES. . . . .                            | <div> <span>{</span> <div> <span>Vue de Gènes.</span><br/> <span>Hôpital des Pauvres.</span><br/> <span>Église de Carignan.</span> </div> </div>                         |

# ITALIE PITTORESQUE

Par

MM. DE MOYEN, DE NOYER, ALEX. LEMAS, CH. LINDIER,

FRANÇOIS, LÉON-TH. AL. FOYER, H. BESLIER,

ALEX. DEATHEK, H. AUGER.



Paris.

ADOLPHE COLETTES PROPRIÉTAIRE.

1857.



## AVANT-PROPOS.

Encore un ouvrage sur l'Italie! oui, sans doute, et peut-être bientôt encore un sur la Grèce.

Nos théâtres ont été *délivrés* du personnel de l'antiquité; mais son magnifique matériel nous est resté, revêtu de cette auréole éclatante que les grands souvenirs de l'histoire attachent aux monuments qu'elle a laissés à la terre sacrée qui les porte. Également classique et romantique, cette terre des faux dieux et du vrai Dieu, de la liberté et de la tyrannie, de la gloire et de la servitude; cette terre de César, de Charlemagne et de Napoléon; cette terre du soleil et des arts, l'Italie est le rendez-vous de l'Europe. Il semble qu'elle soit un théâtre votif où chacun doit débiter. Au sortir des écoles, l'étudiant vient y recueillir les preuves des récits de Tacite et des chants d'Horace et de Virgile; les jeunes poètes des deux sexes pensent renouveler à son Capitole les triomphes de Pétrarque et de Corinne; les artistes adolescents brûlent d'essayer leurs pinceaux aux bois sacrés de Jupiter, aux marbres de la vieille et de la nouvelle Rome; le philosophe visite l'Italie, jaloux d'y rechercher des volcans si vieux, que ses plus vieux auteurs n'en ont jamais parlé; le littérateur court y saisir les sources de ces conceptions brillantes qui ont fait le charme et l'honneur de sa vie; enfin, les malades de cœur et d'esprit viennent soumettre aux magiques et toutes-puissantes influences du ciel de Parthénope cet incurable spleen moral et intellectuel qui leur font haïr leur patrie elle-même. Cette contrée, qui a conservé le privilège de créer des types, comme les autres l'habitude de produire des copies, offre indifféremment au voyageur ses vieux sénateurs de Rome, de Venise et de Gênes; ses grands écrivains, Tacite et Machiavel, Virgile et Dante, Cicéron et Beccaria; ses Césars, Tibère et Marc-Aurèle; ses pontifes, Borgia et Sixte-Quint; ses artistes, Michel-Ange, Raphaël, Canova; ses compositeurs, Marcello, Cimarosa, Rossini; ses moines, ses improvisateurs, ses gondoliers, ses lazzaroni,

ses grotesques, ses Pasquins et ses brigands, comme elle lui présente ses temples, ses palais, ses arcs de triomphe, ses aqueducs, ses monastères, ses cirques, ses obélisques, ses pompes religieuses et son carnaval. Ainsi, l'Italie a des jouissances pour tous les goûts, des modèles pour tous les arts, des inspirations pour tous les talents, des remèdes pour tous les maux.

Assise sur deux mers, défendue comme le paradis de l'Europe par les cimes et les précipices des Alpes, rafraîchie, fécondée par de grands fleuves et mille ruisseaux, ombragée de superbes forêts, sans cesse vivifiée par une atmosphère délicieuse, sa nature physique suffirait à elle seule pour en faire le pèlerinage du monde. On peut croire qu'elle sortit ainsi des mains du Créateur; mais c'était de l'homme qu'elle devait tenir cette divinité, que les chefs-d'œuvre des arts ont répandue sur presque toutes les parties du sol italique.

Aussi c'est cette nature pittoresque par elle seule, pittoresque par les monuments religieux, politiques et militaires de l'empire romain et de l'empire français, pittoresque par les mœurs, les costumes, les traditions, la langue des peuples, pittoresque au suprême degré par la réunion de ces différents caractères dans une seule contrée, comme toute province de l'Italie, ou sur un seul point, comme l'enceinte de Rome; c'est cette nature, si riche du passé et du présent, que nous voulons aussi offrir à l'intérêt public.

Plusieurs voyages en Italie ont été publiés par des Allemands, des Anglais, des Français, etc. Leur succès a été assuré par d'habiles artistes, par des écrivains distingués; avec ces ouvrages, sans doute, on doit bien connaître et apprécier l'Italie. Cependant, pourquoi les mêmes voyageurs ou de nouveaux essaims affluent-ils chaque année à ces champs si connus, à ces monuments tant de fois dessinés, gravés, peints, chantés ou décrits, et pourquoi reviennent-ils dans leurs patries chargés

d'un nouveau butin de récits et de descriptions? c'est que la société d'aujourd'hui, à la fois dans le mouvement et dans le progrès de la pensée, n'aime pas à eroire sur parole et veut vérifier ou s'inspirer par elle-même, et c'est ce qui nous a fait entreprendre nos voyages, ce qui nous met aussi à la main la plume et le crayon. Tout voyageur voit d'ailleurs avec un regard qui lui est propre, et sous un aspect qui est à lui, ce que tant d'autres ont vu et tracé. Il n'y a aucun doute, par exemple, que Saint-Pierre de Rome n'ait frappé diversement les esprits contemplateurs de ces beautés gigantesques. Les uns ont été des architectes, les autres des poètes, d'autres des artistes, quelques autres, en plus petit nombre, des philosophes, des chercheurs, des observateurs de mœurs, qui ont pu voir sous les piliers de cet immense basilique, ce que le Diable-Boiteux voyait en Espagne, Swift et Addison en Angleterre, et Jouy dans la Chaussée-d'Antin. Nous tâcherons d'être à la fois de ce petit et de ce grand nombre de voyageurs, dont les récits ont rendu, depuis viugt années surtout, l'Italie si populaire. Et d'ailleurs tous tant que nous sommes, déjà connus du public, et réunis pour la publication de l'ITALIE PITTORESQUE, nous l'avons tous habitée, bien parcourue et bien vue, j'ose le dire. Nous l'avons prise sur le fait de toutes ses grandeurs, de toutes ses originalités, de toutes ses jouissances, de toutes ses faveurs; et il n'en est pas un de nous, qui ne puisse résumer en deux mots toute sa pensée sur son séjour en Italie :

Je ne m'y suis jamais ni reposé, ni fatigué.

Aussi nous croyons-nous le droit de dire ce qu'on n'a pas dit encore; car le mot du siècle ne sera pas négligé dans notre œuvre.

Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étais là. Telle chose m'avint.

Vous y croirez être vous-même.

Nous dirons donc souvent ce qui nous *avint*, et quelquefois le lecteur ne sera pas fâché de croire y être lui-même.

Nous sommes des conteurs, des artistes passionnés, ardents, égoïstes pour tout ce que nous avons vu, fait ou éprouvé. Chacun de nous vou-

draient en même temps placer son récit, son dessin, sa composition poétique, son pittoresque à lui. L'un arrive avec Venise, l'autre avec le Campo-Santo, un autre avec les catacombes de Saint-Sébastien; un quatrième a son Vésuve, un cinquième son Etna; un autre a sa Sardaigne, un autre sa Sicile, un Bonapartiste enfin a sa Corse tonte prête. Tel est notre plan. On voit que l'uniformité n'est point sa devise. Nous prenons l'Italie partout où elle nous a saisis. Notre ITALIE PITTORESQUE sera ce que sont les cartes géographiques découpées dont les enfants rajustent les fractions. Le lecteur voudra bien refaire sa carte d'Italie quand il aura reçu tout notre ouvrage.

Notre devoir à nous est qu'il y trouve peu de lacunes importantes : ce qui l'avertit que nous laissons aux géographes le *pittoresque* des routes de postes en grande partie, ainsi que celui de certains rivages. Un de ceux-ci remarquera sans doute que malgré le traité de 1789 nous osons réunir la Corse à l'Italie; il lui sera répondu qu'il nous a convenu, très contrairement aussi à d'autres traités plus récents, et notamment à ceux qui ont livré à l'Autriche la république de Venise et au Piémont celle de Gènes, d'appeler de ce nom d'Italie toute terre où se parle la langue du Dante et de Boccace. Nous sommes donc des publicistes à notre manière jetant le réseau d'une patrie pittoresque sur les continents et sur les îles qui parlent la même langue, et nous disons à ces continents, à ces îles où l'on parle italien, vous êtes l'Italie. Il en serait de même pour la Grèce, malgré le respect que nous portons au grand-seigneur, au roi Othon, au vice-roi d'Égypte et aux autres parties prenantes de cette divine et malheureuse contrée.

Un grand idiôme est pour nous un puissant organe, que la nature au moins a toujours le droit d'opposer aux oracles de la politique. Cette indépendante déclaration dit suffisamment que nous voulons rester totalement étrangers à cette politique, dont nous respectons peu les convenances. Nous ne sommes que les admirateurs très enthousiastes, mais très capricieux, de ces beaux arts, de ces beaux sites, de ce beau ciel, qui ont survécu à toutes les gloires de l'Italie pour en être l'éternel ornement.

DE NORVIES.

# INTRODUCTION.

Le peuple romain est moderne dans l'histoire des peuples de l'antique Italie. Les Sicales et les Pélasges, ancêtres communs de l'Ansonie et de la Grèce, avaient disparu bien des siècles peut-être avant la fondation de Rome, à laquelle assistèrent les Étrusques, les Latins, les Rutules, les Samnites, les Troyens, les Volscues, etc., formant des états plus ou moins puissants. La civilisation leur était venue nécessairement de l'Orient, qui avait donné à l'Égypte et à la Grèce les lois et la religion. Les Romains furent heureux de placer leur berceau au confluent de toutes ces sociétés, à qui ils empruntèrent tout d'abord leur royauté, leur sénat, leurs dieux, leurs usages et leur origine mythologique. Leur histoire commence aussi par la fable, comme celle de tous les peuples; et il est à remarquer que depuis sa naissance jusqu'à sa chute, Rome n'inventa rien, et servit habilement, d'abord pour s'établir, ensuite pour conquérir et asservir l'univers, des usages, des arts, des sciences, des armes, des croyances, des vertus et même des vices des peuples voisins. La violence seule, dès ses premiers pas sur la scène du monde, dévoila tout à coup le génie qui lui était propre; et cette faculté barbare aidait puissamment pendant tout le cours de son histoire ce génie de l'imitation, qui n'eût pas suffi pour lui soumettre le monde. Aussi il appartenait à la destinée de Rome, qui devait dire un jour : l'univers, c'est moi : de commencer, comme la société humaine, par un fratricide! Ce crime lui donna ses rois, comme un autre crime, le viol de Lucrèce, lui donna la liberté; et, dans l'intervallo, l'enlèvement des Sabines, la destruction d'Albe, la traîtresse incorporation des Albains, celle des Latins, les meurtres de plusieurs rois, celui de Servius, conseillé par sa fille, qui fit passer son char sur le corps de son père, l'insurrection de Tarquin, etc., prouvèrent la violence innée du caractère romain.

En effet, d'où sort ce peuple? De brigands ramassés par Romulus, et il ne doit pas démentir cette origine. Quel est ce Romulus? Là pour mère une vestale, pour nourrice une louve, ou une prostituée! Cependant on lui donne pour auteur de sa race, qui s'éteint avec lui, le pieux Énée, échappé des flammes de Troie. Là se confondent l'histoire et la fable : Énée est le fils de Vénus et d'Anchise, Romulus du dieu Mars. Il est exposé sur le fleuve, comme Moïse; il fonde Rome, disparaît et est divinisé sous le nom de Jupiter Indigète. Numa lui succède et fonde la religion et les lois sous

l'inspiration de sa mystérieuse épouse la nymphe Égérie. Les boucliers sacrés tombent du ciel. Sous Tullus Hostilius, le combat des Horaces donne l'empire à Rome, et le vainqueur tue sa sœur. Le Corinthien Tarquin se fait nommer roi, élève les remparts de la ville et construit les cloaques. Rome, sous Servius, renferme déjà 300,000 habitants! Ostie devient son port. A l'exemple de celui d'Éphèse, un temple est consacré à Diane. Le second Tarquin, gendre et meurtrier de Servius, reçoit pour sa tyrannie le nom de Superbe, au lieu de celui de parricide; il donne sa fille à un descendant d'Ulysse et de Circé, asservit par trahison les Latins et les Gabiens, et pose les fondations d'un temple à Jupiter sur le Capitole; il veut en chasser les autres dieux à qui Tullus avait jadis élevé des autels : mais les auspices s'opposent au départ du dieu Terme, et ce prodige assure la stabilité de la puissance romaine. Un autre en garantit la grandeur. Une tête humaine parfaitement conservée, est trouvée dans la terre, et les devins étrusques et romains déclarent que Rome sera la capitale du monde. Cependant un serpent qui s'échappe d'une colonne de bois trouble Forgeuil superstitieux de Tarquin, et il envoie deux de ses fils consulter l'oracle de Delphes. Son neveu Junius Brutus l'insensé les accompagne. L'oracle leur répond que le pouvoir suprême est destiné à celui d'entre eux qui embrassera le premier sa mère. Les deux princes partent pour Rome. Dans sa route, Brutus se laisse tomber et embrasse la terre, mère commune des mortels. La mort de Lucrèce accomplit l'oracle. Brutus jure sur le poignard dont elle s'est percé le cœur de chasser les Tarquins. Il fonde la liberté, fait tomber devant lui la tête de ses fils et de ses neveux, et les rois disparaissent à jamais des annales du peuple romain.

Tels furent ses commencements, et, ce qui est prodigieux, c'est, indépendamment des récits de ses historiens, la preuve matérielle d'une grande partie de ces événements par les monuments que le temps s'est plu à conserver, afin que rien ne pût de ce qui pourrait attester la grandeur naissante de la ville éternelle. En effet, sous Auguste, on voyait encore sur les bords du Numicus la tombe de Romulus! La fontaine d'Égérie, cette divine compagne de Numa, coule toujours auprès des murs de Rome. Le chemin où l'impie Tullia passa sur le corps de son père s'appelle encore la voie Scelerate. L'immense cloaque dû à Tarquin l'Ancien s'est conservé depuis tant de siècles, sans aucune dé-

gradation. On voit non loin de Rome le tombeau des Horaces, et de pins les antiques cités des Pélasges, des Étrusques, des Marses, si antérieures à la fondation de Rome, sont encore aujourd'hui encointes de ces murailles, à qui l'on a voulu donner une création mythologique en les attribuant aux Cyclopes. Les rocs monstrueux qui les composent, et qui pavent aujourd'hui les rues de ces villes, sont les témoignages éternels de leur vieille noblesse sociale. Debout sur les escarpements sauvages où ils furent entassés, ces murs contrastent énergiquement par leur forme primitive et barbare avec le style grec des églises, avec les habitations, les costumes gracieux des indigènes. D'autres présentent le sublime du paysage historique. Dans leurs vastes enceintes, elles réunissent toute l'histoire de l'Italie, les masses cyclopéennes, les pavés empreints encore des traces des premiers chars, les ruines des temples païens, celles des chapelles du moyen âge, et l'oratoire moderne où viennent prier leurs rares habitants. D'autres aussi ont une destinée plus heureuse; elles n'ont point de ruines: leurs habitants conservent aux mêmes lieux la vie pastorale des sujets du roi Evandre. Ils n'ont pas d'autres souvenirs de leurs aïeux. Comme eux, ils ont traversé en pasteurs la vie héroïque et triomphale de Rome, ses adversités, le paganisme et le christianisme, la conquête des barbares et les révolutions d'Italie, et conducteurs héréditaires de troupeaux, ils ont vu tranquillement passer entre leurs montagnes et les prairies des Marmottes les enseignes de Napoléon, ainsi que leurs ancêtres avaient vu celles de Turana, d'Annibal, de César: semblables, sans le savoir, à ces Brames de l'Inde, qui, sous la domination anglaise, continuent aujourd'hui l'exercice des doctrines que leurs ancêtres enseignèrent à Pythagore et opposèrent à Alexandre. La philosophie recueille avec bonheur cette existence éternelle peut-être d'un petit peuple pasteur qui ne s'est jamais mêlé au peuple roi. Celui-ci cependant a été le maître du monde; il n'est plus, et les bergers de Filetino lui ont survécu.

Cependant Rome consulaire est la maîtresse du monde. Jupiter, son premier dieu, le Capitole, son premier palais, protègent de leur antique splendeur le despotisme colossal qui, au nom de sa vieille liberté, élève au-dessus des rois son dernier citoyen. Par une merveilleuse prodigalité de la nature, une foule de grands hommes, puissants dans la paix ou dans la guerre, instruments à la fois de sa gloire et de sa tyrannie, s'est succédé sans interruption, depuis le premier Brutus qui tua ses fils jusqu'au dernier qui tua César. Ces Brutus apparaissent sanglants aux deux plus grandes époques de son histoire, comme deux spectres vengeurs sous lesquels sa liberté devait naître et mourir. Aussi un triumvirat est né de la chute de cette liberté que César a entraînée avec lui dans sa tombe. Octave,

Antoine et Lépide se disputent le partage du monde et de l'esclavage romain, et de sanglantes proscriptions, dont Cicéron, le père de la patrie, l'ami, le bienfaiteur d'Octave, est la grande victime, renouvellent dans toute l'Italie celle de Marius et de Sylla. Les Romains n'ont plus ces mâles vertus, ces énergiques facultés de leur âge héroïque, qui, au milieu des plus grands désastres de la patrie, leur défendaient de désespérer d'elle et d'eux-mêmes. Le temps des Décurs, des Camille, des Scipion est passé: ils font avec indifférence la mémoire et la poussière de ces grands citoyens. Ils ont attelé des rois au char de leur triomphe; mais avec les mœurs, les usages, les arts, les plaisirs des peuples effeminés qu'ils ont vaincus, ils ont rapporté les autels, les mystères impudiques des divinités lascives de l'Asie, dépouilles dévorantes qui, comme la robe de Nessus, doivent consumer les vainqueurs.

Le luxe, la tyrannie, la débauche, la superstition ont remplacé depuis long-temps la simplicité, l'indépendance, la pureté et le culte philosophique des enfants de Numa. Rome se débat également sous les crantes de ses citoyens, et sous les vices des vainqueurs et des vaincus. Débarassé d'Antoine et de Lépide par la victoire, le proscriptionneur Octave usurpe soudain le pouvoir impérial. Il est le second César; le troisième, Tibère, est adopté, choisi par lui-même. Octave meurt, et Rome esclave proclame son apothéose. La ville de Jupiter place parmi ses dieux le bourreau des Romains, l'adultère, l'incesteux Octave! La dégradation religieuse, morale et politique du peuple roi est consommée!

Auguste a régné toutefois, et il a pu faire oublier Octave. Nouveaux Orphée, Virgile, Horace, Tibulle ont adouci la férocité du tyran, et la grandeur romaine s'est relevée comme Thèbes aux accents de leurs lyres poétiques. Mais pendant que Rome et le monde se reposent des fureurs du maître, dans un commun esclavage, loin, bien loin de ses regards, dans un village obscur d'un petit peuple à moitié détruit, naissait sous le chaume le Sauveur du genre humain. Des prophètes inconnus des Romains l'avaient annoncé sous le nom d'Envoyé, de Messie. Leurs sibylles ne leur en avaient jamais parlé; mais déjà une croyance populaire avait rempli les campagnes, qu'une étoile avait guidé des bergers et des rois vers l'étable où il était né d'une vierge, et qu'il n'avait échappé à la proscription d'Hérode l'infanticide que par la fuite de sa mère en Égypte. Tout à coup ce Messie, se disant issu de David, Christ, fils de Dieu, reparait sous ce Tibère dont la tyrannie est si puissante, que le monde, décimé par lui chaque jour, n'ose même en secret former un vœu pour un libérateur. Qui peut concevoir quels furent l'étonnement, la stupeur des populations, alors que, sous les yeux des ministres du César de Caprée et des docteurs

de la loi juïdaique, cet homme simple et doux, d'une race proscrite et esclave, disait dans les carrefours de Jérusalem que les hommes étaient frères; que la charité était le lien du ciel et de la terre; qu'il fallait pardonner à ses ennemis, quitter la loi ancienne pour la nouvelle, payer à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu; que les prêtres étaient des aycophantes, des sépulchres blanchis; que les riches étaient durs et avarés, et que les pauvres avaient le royaume des cieux! Ses vertus, ses actes prouvaient encore mieux que ses paroles la divinité de sa mission, et prêchaient éloquentement cette doctrine qui n'était encore sortie d'aucune bouche humaine. Douze disciples, choisis par lui parmi le peuple qui le suivait sur la montagne, qui venait au-devant de lui sur les chemins, jurèrent de répandre sa loi dans le monde. Cependant, malgré les lictens de Tibère et les prêtres de Moïse, Jésus de Nazareth entre triomphant dans le temple de Jérusalem, proclamé prophète par les centeniers eux-mêmes. Quelle scène plus étonnante, plus imprévue, plus pittoresque a jamais brillé sur le théâtre de l'histoire? Anéant, sans doute; et cependant elle fut alors tout-à-fait ignorée du monde romain, excepté dans la ville lointaine où la mort du triomphateur est prononcée. Quelle nation que celle qui n'apercevait pas dans son horizon la venue de cette loi, de cet Évangile qui allait changer l'univers! Quelques mots éparés dans le chef-d'œuvre de Tacite, de l'historien immortel de Tibère, apprennent indifféremment à ses contemporains qu'en ce temps-là un Nazaréen fut mis à mort à Jérusalem pour crime de sédition! En effet, le Nazaréen périt du supplice de la croix. Mais l'instrument de cette mort infâme devient tout à coup le phare où se rallient les nations; et un jour viendra que la Croix aura ses Césars comme le Capitole, et que la ville de Romulus sera le temple du vovateur qui périt sous Tibère.

Toutefois cette miraculeuse péripétie du monde ancien s'annonce par une foule de prodiges: la foi des nouveaux chrétiens s'en empare; le soleil s'est obscurci; la terre a tremblé; les portes de Janus se sont ouvertes; le feu de Vesta s'est éteint sur l'autel; l'arche sainte est à nu dans le sanctuaire.... Mais au moment où le voile du temple se déchire, se déchire aussi la loi du monde esclave. Il revêt alors la robe du martyr, jusqu'à ce que, devenu libre par son sang, il force les Césars eux-mêmes de prendre pour étendard, pour symbole de leur pouvoir, la Croix du Messie. Car plusieurs siècles devaient voir cette grande lutte du génie païen et du génie chrétien, et se continuer l'exercice extraordinaire de cette violence par laquelle Rome, dès son berceau, avait ensanglanté et asservi la terre.

Il est loin de notre sujet de retracer cette longue série d'attentats monstrueux commis par les Romains sur

le monde et sur eux-mêmes: car jamais peuple ne fut moins avaré de sang humain. Il n'est pas de période importante de son histoire qui ne soit annoncée par une de ces immenses bécotombes qui, sous le nom de guerres civiles ou de proscriptions, ont fait conler à flots la vie des Romains et de leurs sujets pour l'ambition ou pour la vengeance, sous leurs consuls ou sur leurs Césars. Les historiens et les poètes de Rome ont laissé d'impérissables monumens de ces énormes forfaits, dont les artistes grecs ont immortalisé les auteurs et les victimes. Les temples, les cirques, les marbres, dispersés dans toute l'Italie, sont aussi des annales dont le silence fait parler assez haut les siècles de la grandeur, de la corruption, de la férocité romaines. Le Colysée, à lui seul, résume et prouve toute une époque. Il fut construit par trente mille Juifs captifs, restes infortunés d'un million d'habitants égorgés à Jérusalem par ce Titus, qui fut les délices du genre humain de cette époque. Digne de son origine, le Cirque colossal vit conler le sang des gladiateurs, des chevaliers romains, des martyrs chrétiens, des esclaves, des captifs, mêlé à celui des monstres de l'Asie et de l'Afrique, en présence des empereurs, du sénat, des vestales et des courtisanes de la Grèce. Les temples rappellent d'autres fêtes, et aussi d'infâmes prostitutions. Ils rappellent du moins la vieille patrie romaine, aux autels de Jupiter Sauveur, Tonnant et Vengeur. Le Panthéon d'Agrippa renfermait toute la mythologie de l'antiquité. Les dieux étrangers des peuples vaincus virent leurs vainqueurs à leurs pieds. Les palais, les thermes ruinés des Césars donnent l'idée de ce luxe effréné qui coûta tant de larmes à la terre. Les tombeaux seuls attestent une religion digne d'un meilleur peuple, tandis que les statues prodiguées aux plus exécérables tyrans, aux êtres les plus dépravés, laissent compter celles élevées par la reconnaissance nationale ou la pitié des familles aux bons citoyens. Quant aux autres monumens publics, les aqueducs gigantesques qui traversaient en tous sens la campagne de Rome, ses fontaines, ses ponts, ses obélisques, ses arcs de triomphe, ses portes, les colonnes votées à Trajan, à Antonin, etc., complèteraient cet immense mobilier de la fortune du peuple roi, si les temples, les autels, les palais, les cirques, les tombeaux, n'attestaient également, depuis les Alpes jusqu'à la mer de Syracuse, le génie romain.

Il n'est pas une ville, pas un village ancien qui n'offre un témoignage de la splendeur de l'Italie. Ici les tombes des antiques Étrusques, si vaillants, si religieux, si puissants, récemment rendues à la lumière, attirent les respects du voyageur, et révèlent l'emplacement de superbes cités. Le luxe des morts atteste celui de leurs patries. Là, au pied du volcan qui ne s'éteint jamais, Herculanum, Pompéi, sont descendues toutes vivantes dans le sein de la terre avec leurs habitants,

leurs temples, leurs théâtres et leurs palais. Sélinonte, Catane, Syracuse, Agrigente, etc., conservent, au sud de l'Italie, les miracles du génie grec et romain, ainsi qu'au nord on admire les grandeurs passées de Venise, cette métropole des arts du monde nouveau, de la superbe Gènes, de Milan, de Ravenne, de Pavie, dont Charlemagne fonda l'Université, de Florence, la nouvelle Athènes du xiv<sup>e</sup> siècle, et de la ville étrusque, qui vit le triomphe d'Annibal aux rives du Trasimène. Les montagnes, les plaines, les fleuves, les ruisseaux, les lacs de l'Italie ont également leurs droits à la mémoire des hommes, depuis les temps antiques jusqu'à nos jours.

J'ai dit ailleurs :

Rome, le sceptre en main dans une paix profonde,  
Est le sénat, le temple et la prison du monde.

L'Italie entière fut le champ de bataille, le Panthéon et l'Hyppogée de l'univers, et ses destins ne sont pas accomplis, pas plus que ne sont éteints les feux des deux plus grands monuments de sa nature superbe et puissante, le Vésuve et l'Etna. Elle vit, elle marche sur tant de souvenirs, et sans se reprendre à ceux de Jupiter-Capitolin, ni à l'attentat du meurtrier chrétien qui transporta l'empire aux rives du Bosphore, ni à la conquête du barbare qui détrôna le dernier Romulus et le dernier Auguste, elle peut porter un beau et noble regard sur cette époque où son existence commença à être attachée à la nôtre, où le sceptre impérial de Charlemagne, placé entre l'épée de Brennus et l'épée de Napoléon, divisa en deux l'histoire du monde.

Elle peut aussi s'enorgueillir d'avoir, en garantie de l'éternité de sa grandeur, produit un second âge digne de celui de l'empire romain, et plus digne des respects du monde. Le christianisme, aidé de princes et de pontifes plébéiens, apôtres de la civilisation, des lettres et des arts, enflamma le génie du Dante, de l'Arioste, du Tasse, Virgiles immortels de ce grand siècle qui s'appelle de la renaissance. Il enfanta aussi Michel-Ange, Raphaël, Bramante, Titien, le Dominiquin, etc., rivaux et vainqueurs des Phidias et des Apelles. Le Capitole chrétien s'éleva sous l'invocation de saint Pierre. Le Vatican fut le palais du nouvel Auguste. Les apôtres, les saints, les martyrs, les pontifes remplacèrent pour les arts, les gladiateurs, les sénateurs

de Rome, les Césars, et Raphaël couronna la poésie religieuse de la renaissance par l'image pudique et sublime de Marie, reine du ciel et des anges. C'est de cette époque, de cette belle époque des Médicis et de Léon X, que date seulement pour l'Italie ce génie d'invention refusé aux maîtres du monde sous le paganisme. Ceux-ci avaient conquis, leur postérité a créé, et sa gloire est d'autant plus durable, qu'elle a donné au monde en civilisation tout ce que ses ancêtres lui avaient donné en servitude.

On verra dans le cours de cet ouvrage, par quels monuments, par quels chefs-d'œuvre, par quelles pompes magnifiques l'âge de la renaissance, auteur du type chrétien, comme l'âge héroïque le fut du type païen, a ouvert et soutenu la lutte avec l'antiquité. C'est à cette grande école que s'est ralliée toute la pensée poétique des arts, dont l'Italie est restée le sanctuaire, et celle non moins poétique de ce Napoléon qui se proclama l'héritier de Charlemagne et de César, et qui les égala sans doute. Fille de son ciel, l'Italie est l'immortelle vestale du feu sacré qu'il a rallumé. Il vint et lui restitua au moment la gloire de ses aïeux avec l'indépendance de son nom, après avoir repoussé de son sol généreux les descendants de ces barbares sous lesquels elle succomba jadis. Il triompha pour elle et avec elle, lui rendit les légions de Varus et la majesté des lois. De son passage sur cette terre sacrée et historique est née une pittoresque si neuf imprimé à ses villes et à ses campagnes par de hautes faits d'armes qui ont immortalisé, comme au temps de Marius, de César et de Bélisaire, tant de lieux obscurs ennoblis soudainement par ses triomphes. Montenotte, Mille-simo, Arcole, Marengo, etc., jusqu'alors inconnus, vivront à jamais dans l'histoire, et de plus leur souvenir est garanti par ses gigantesques créations qui, rappelant à la fois Pallas et Minerve, apprendront à la postérité la plus reculée que la main qui gagnait les batailles fondait aussi les états, ressuscitait les peuples et les arts, et laissait des bienfaits égaux à ses triomphes. C'est à Napoléon que l'art doit l'étude de ce nouvel aspect sous lequel, depuis environ quarante ans, apparaît la terre de Saturne, le front ceint d'une récente auréole. La victoire avait dompté les Alpes, la conquête les a applanies, et Napoléon nous ouvre les routes de l'Italie.

\* Poème de l'Immortalité de l'âme, Chant IV<sup>e</sup>, p. 335.

J. DE NOUVINS.

## LE SIMPLON.

Les routes alpines vers l'Italie sont toutes empreintes du génie militaire des Romains et des Français, et jalonnées des camps de ces deux grandes nations, entre lesquels ceux de l'Autriche se trouvent gênés et mal à l'aise, bien qu'elle ait recueilli l'enjeu de tant de travaux et de sacrifices entrepris dans un tournoi de plusieurs siècles pour la possession de la belle Italie. Le nom de Napoléon, qui attache à cette dernière adversité de sa conquête éternelle une mémoire si glorieuse et si triste, s'est lié irrévocablement à sa destinée par les derniers gages qu'il a laissés à la nationalité impénétrable des peuples de l'antique Ausonie. Ces gages sont les grandes et faciles communications destinées à l'union des Français et des Italiens, sur la rivière de Gènes, par la route de la Corniche; dans le Piémont, par les travaux du Mont-Cenis; dans l'Helvétie, par ceux du Saint-Gothard, du Saint-Bernard, et enfin dans le Valais par le plus bel ouvrage de Napoléon, par la route du Simplon. *Annibal*, disait-il après la victoire de Millésimo, *Annibal a franchi les Alpes; nous, nous les avons tournées*. Quatre ans après, sa gigantesque industrie perça les Alpes de la Suisse, pour ouvrir une communication entre les capitales de ses deux couronnes!

La route du Simplon commence à un ancien camp de César, à Genève, d'où partent également les routes de la Faucille et du Mont-Cenis. Mais avant d'aborder les hautes Alpes, dont les sommets neigeux et les pics de glace projettent leurs merveilleux aspects jusqu'aux bords tranquilles de la Saône, il faut s'essayer sur les degrés du Jura, et contempler des hauteurs de la Dolle et du Montendre ces enchanterements gracieux ou imposants, ravissants ou terribles, qui annoncent de loin ceux de l'Italie.

De ces contre-forts de la chaîne occidentale des Alpes, on voit se déployer, à près de 200 pieds au-dessus du niveau de la mer, cette Méditerranée de 18 lieues de longueur sur 3 et 4 de largeur, à qui Genève a donné son nom, bien que ce canton helvétique de 30,000 habitants n'occupe qu'une faible partie de son rivage; car c'est avec la France le canton de

Berne, celui de Vaud, celui du Valais, et avec le Chablais, que Genève partage la jouissance de ce beau lac, sous la protection des grandes Alpes qui l'entourent. Parmi elles s'élève le Jorat, qui voit Lausanne descendre à sa base et s'abaisser aussi les hautes montagnes vers cette étroite entrée du Valais que le Rhône s'est ouverte. Déjà rapide et connaissant sa destinée, le fleuve laisse au sein des eaux bleues du Léman le sillage blanchâtre de sa course, le traverse dans toute sa longueur, et en sort pur, transparent, puissant et fougueux : là, orageux torrent, impatient du lit profond et tortueux qu'il s'est creusé, il a brisé les barrières et franchi les cavernes du Jura; plus loin, devenu fleuve majestueux et français, il court se perdre dans la Méditerranée, non loin de la ville des Phocéens, après avoir baigné les murs antiques de Lyon, de Vienne, de Valence, d'Avignon et d'Arles.

Les eaux du Léman reflètent deux natures bien différentes; sur l'un de ses rivages se penche le pays de Vand, suivant les pentes adoucies de ses coteaux, entre des forêts de sapins, de hêtres et de chênes, et les superbes vignobles, les champs fertiles, les riches prairies, les jardins qui entourent ses petites villes si élégantes et ses nombreux villages. De ce côté est le prix de l'industrie et le charme de la vie agricole et sociale; de l'autre est l'ingratitude du travail, la peine sans salaire, le repos sans plaisir; c'est la Savoie, austère, âpre paysage, coupée de sombres torrents, élanées de hautes montagnes aux sommets inaccessibles, et habitée par des pâtres et des mendiants; là est l'enfer de la vie, vis-à-vis c'est l'Elysée. La dent d'Oche, ainsi nommée pour sa forme aigüe, sa direction perpendiculaire, son isolement, par le spectre d'une nature ossifiée, préside à cette scène de désolation, au sein de laquelle apparaissent quelques rares chalets, enfants perdus de l'habitation humaine, que rappellent de loin à loin de misérables villages. Au-dessus de cet amphithéâtre sauvage s'élèvent les vastes glaciers de Chamouny, que surplombe de sa masse gigantesque et superbe le

roi des Alpes, le Mont-Blanc. Jetées çà et là sur les flancs déchirés de ces différents degrés des Alpes, les chétives habitations des Savoyens du Chablais seraient encore privées entre elles de toute communication, si la nouvelle route qui conduit de Genève au Simplon et du Simplon à Milan ne cotoyait à la fois les escarpements du lac et les précipices de la montagne, comme un port immense suspendu entre deux abîmes.

Deux petites villes cependant, Thonon et Evian, partagent avec l'ancien château de Ripaille la féodalité de cette contrée, qui paraissait vouée à un servage éternel. Ripaille est à jamais célèbre par la retraite d'un singulier philosophe qui, d'abord ermite, puis premier duc de Savoie, sous le nom d'Amédée VIII, pape ensuite, sous celui de Félix V, ou d'Amédée Cerbère, comme l'appelait le pape Eugène; cardinal enfin, sous le pontificat de Nicolas, abdiqua tout à coup toutes ses grandeurs et se retira dans ce château pour y achever sa vie au sein des plaisirs. De là le proverbe *faire ripaille*, ce que les Italiens expriment par *andar a Rippaglia*. A la mort d'Amédée, par une brusque métamorphose dont il avait donné tant d'exemples, Ripaille devint une Chartreuse; ces deux noms furent étonnés de se trouver réunis. Ce couvent de solitaires, dont l'abstinence, la prière, le silence et le travail composaient toute la vie, les harmonisait merveilleusement avec les malheureux habitants de ces déserts, leur offrant le partage et la consolation de leurs peines. L'ermitage était devenu un palais, le palais un monastère; le monastère devint une manufacture, et la manufacture est à présent une ferme exploitée par des Français. Thonon a d'autres souvenirs. Saint François de Sales eut le courage d'y protéger la conversion des habitants contre les dragonades du souverain. Sa piété suffit pour triompher de l'hérésie. Quant à Evian, petite ville placée sur les bords du lac, elle doit tout à son voisinage. Un pavillon élégant, placé au milieu d'une oasis de verdure et d'un bocage enchanté, renferme les eaux minérales d'Amplion, nom poétique égaré dans ce lieu sauvage comme le site auquel il appartient. Là, chaque année une nombreuse et brillante société vient y guérir ses maux par les plaisirs mêmes qui les ont causés.

Pour arriver à Evian, on a traversé Coligny et vu Ferney. Après Evian, on cherche les af-

freux rochers de Meillerie, et ce Clarens si célèbre, comme Ferney, par le séjour et les écrits d'un grand homme. Le lac de Genève sépare de toute sa longueur les habitations des deux philosophes, insouciant, ainsi que la génération nouvelle, des combats qu'ils se sont livrés et des chefs-d'œuvre qu'ils ont produits. En effet, la gloire du dix-huitième siècle paraît s'éclipser chaque jour. Ses dieux sont partis. Eux aussi cependant ils avaient créé une ère nouvelle, en donnant le mouvement aux âmes et le progrès à la raison. Ils sont partis et ne sont point remplacés. Aux lieux mêmes que leur génie a tant illustrés, les noms de Rousseau et de Voltaire sont à présent à peine redits par les habitants. Ceux-ci sont heureux, ils oublient : ils ont tout à coup reçu une vie nouvelle. Les paysans de Meillerie et du Chablais ont gagné en aisance, en bien-être, ce que leur pays a perdu en pittoresque. La route du Simplon a promené son niveau impitoyable sur les sites poétiques célébrés par Jean-Jacques. Elle a nivelé ces ravins, comblé ces précipices, aplani ces immenses rochers, qu'il croyait avoir immortalisés. Il est vrai qu'une route telle que celle que nous décrivons, qui traverse un immense pays de déserts, de montagnes et de destruction, n'est pas seulement un bienfait matériel et local. Elle civilise et change les mœurs dans tout son cours, comme ferait une révolution. Elle détruit la tyrannie de la nature et affranchit ses esclaves.

On sait que les montagnards sont plus fortement attachés à leur pays que les habitants des plaines, et sans doute il doit se trouver parmi ceux du Chablais et du Valais des vieillards, qui ne voient dans la route du Simplon qu'une usurpation sur leur sauvage indépendance. Je me souviens d'avoir entendu dans ma jeunesse un vieil avoyer de Fribourg regretter amèrement le temps où il n'y avait point de chemins dans son canton, et où les habitants seuls pouvaient y circuler, familiarisés qu'ils étaient à franchir les torrents et les abîmes sur des planches mobiles, redoutées de l'étranger. « Depuis qu'on a fait des chemins, disait l'avoyer Verro, les Français et les Anglais osent venir jusque dans nos chalets! » C'était pour ce vieux Suisse une étrange profanation.

Arrêtez-vous, si vous voulez saluer encore le Mont-Blanc, ce chef d'une famille de quatre cents glaciers, qui le regardent dans le Tyrol,





ST. MARCO'S SQUARE



ST. MARCO'S SQUARE

dans la Suisse, dans la Savoie et dans le Dauphiné. Arrêtez-vous, si vous voulez faire un dernier adieu au *bosquet* de Clarens. La dent de Jaman vous dit que ce village est à ses pieds et que le Valais commence.

Cette vallée de 34 lieues de long sur 10 de large, est resserrée, comme un immense tableau, dans un cadre profond de 70 lieues de montagnes. Elle confine à la fois à la Suisse, au Piémont et à l'Italie, dont elle est le vestibule commun, creusé par le Rhône et le temps au travers de ces portiques de granit, de marbre et de glace, qui forment la chaîne des Hautes-Alpes. Le Valais était autrefois fermé chaque soir par une porte qui s'appelait la porte de Sex. Il formait alors un état républicain dont les mœurs étaient toutes patriarcales. La nature n'y a point varié ses formes; elle est restée immobile auprès des révolutions que cette heureuse contrée n'a pu éviter, et avec elle sont restées aussi, comme son plus beau produit, ces vertus des montagnes, la bonne foi, le travail et l'hospitalité. Sans la nouvelle route du Simplon, la ville de Saint-Maurice, qui doit son nom au chef de la légion Thébaine, martyrisée non loin de là par l'ordre de l'empereur Maximien, aurait conservé le privilège de garder l'entrée du Valais, que son pont sur le Rhône occupe dans toute sa largeur.

Au sortir de Saint-Maurice, l'ancien *Acaunum*, le paysage offre le plus brillant aspect par l'étonnant assemblage des plantes de tous les climats, comme si c'était un essai du Créateur avant d'enfanter l'Italie. Sur les rives du Rhône commencent les grenadiers, la vigne, les figuiers, arbres du soleil. Derrière eux s'élèvent, par étages et classés en familles, les châtaigniers, les platanes, les chênes, les hêtres, les bouleaux, les pins, les sapins, les mélèzes, et au-dessus, des touffes fleuries de rhododendron, l'arbuste de la région des neiges, dernier anneau de cette riche végétation, tapissent les remparts de glace, dont les pics transparents terminent l'horizon; et cette scène admirable est de plus animée incessamment par de nombreux troupeaux et le mouvement d'une laborieuse population. Là, le philosophe, le poète, l'artiste, trouvent de puissantes et douces inspirations; là, dominés par les brillants contrastes de la nature, ils ne demandent point au Valais quand il fut une république rhodanique, quand il devint un des treize cantons suisses, pourquoi

il se reforma en république indépendante, ni s'il regrette de n'être plus le département français du Simplon. De plus en plus attirés par le charme du paysage, ils marchent à une grande voix, qui semble les appeler sur la droite entre Saint-Maurice et Martigny, et ils s'arrêtent émerveillés de ce fleuve jaillissant de 700 pieds, à qui la simplicité rustique des pâtres a donné le nom de Pissevache. Le soleil, qui revêt d'un or diaphane le front des glaciers, fait briller du même rayon ses prismes étincelants sur les nappes flottantes de la cascade, sur les mille ruisseaux qui s'en échappent et sur les eaux bouillonnantes du Rhône grossies de celles de la Dreuze et du Triant, donnant ainsi, par la puissante immersion de ses feux frappant à la fois les objets les plus éloignés, l'idée de l'invasion subite de la création, alors que Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut.

Bientôt on a traversé dans la plaine, non loin du Rhône, le bourg de Martigny ou Martiny, en allemand Martinach. C'est un grand village moderne; il remplace l'ancien *Octodurum*, submergé par la chute du mont Taurus, qui arrêta le cours du Rhône et rejeta ses eaux sur la ville. Là on va visiter avec respect et reconnaissance le couvent qui sert de berceau et de retraite aux religieux hospitaliers du grand Saint-Bernard; ils en partent jeunes et forts pour aller remplir la mission du salut des voyageurs, et y rentrent vieux, vétérans invalides de ce terrible service de la charité chrétienne. Quatre lieues après Martigny on aperçoit deux forts sur deux montagnes entre lesquelles s'étend, comme une vallée de bâtiments, la jolie ville de Sion, capitale du Valais. Le palais de l'évêque est bâti sur un immense rocher, d'où il domine ses diocésains, autrefois ses sujets. Président né de la diète Valaisane, il avait le titre de prince de Sion, et battait monnaie à son coin : c'était le pape du Valais. Sous le nom de *Sedunum*, cette ville fut célèbre sous les Romains : divers monuments l'attestent encore. Elle fut prise d'assaut par nos troupes en 1796.

C'est à dix lieues de Sion, à Brieg, que commencent les travaux vraiment gigantesques de la route du Simplon, qui, depuis Genève jusqu'à cette dernière ville, a parcouru un espace de 34 lieues. Mais avant d'aborder la description de ce grand ouvrage, ne faut-il pas signaler les puissants auxiliaires que lui avait ménagés la

nature, ceux qui, sortis des immenses laboratoires enfermés dans le sein des Alpes, ateliers secrets de la glace et du soleil, s'élancèrent des profondeurs de leurs cavernes, jaillirent de leurs sommets et creusèrent violemment ces vallées où la route du Simplon a pu jeter ses premiers niveaux? C'est le Rhône, qui, sorti des glaciers de la Furca, traverse le Valais dans toute sa longueur, et y tient parmi les rivières et les torrents le sceptre du Mont-Blanc parmi les glaciers et les montagnes. Au nord c'est la Saline; elle reçoit le Canther, et près de Brieg est reçue par le Rhône. Au sud c'est le Krumbach réuni à la Laquina, devenant ensemble la Doveria, qui, après avoir désolé le val infernal du Gondo, perd à son tour son nom près de Domo d'Ossola dans celui de la Toccia, à qui six lieues plus loin le lac Majeur ouvre l'hospitalité de ses bords enchantés. Tels furent les ouvriers de la nature : ceux de Napoléon vinrent après.

L'ingénieur Céard commença en 1801 cette immortelle entreprise. La route reçut 24 pieds de large, avec une déclinaison de 6 pouces par toise. La nature dut subir le joug de ce décret consulaire : rien ne devait être, rien ne fut impossible au génie du fondateur. Des massifs de 100 pieds d'élévation soutiendront les rochers eux-mêmes, que le fer et la poudre auront ouverts pour le passage de la voie triomphale. Insensiblement cette voie merveilleuse s'élèvera jusqu'à la hauteur de 4,014 pieds au-dessus de Gliess, et redescendra de 5,255 jusqu'à Domo d'Ossola. Elle construira et traversera vingt-deux ponts, et creusera sept galeries où passeront trois voitures de front : les forêts, les torrents, les abîmes, les montagnes ne devront présenter aucun obstacle. C'est bon pour la nature; l'art ne doit point en connaître sous l'empire d'une volonté devant laquelle s'abaissent alors toutes les sommités européennes. Ce qui fut écrit fut écrit, ce qui fut écrit fut fait.

De Sion à Brieg la route passe à peu de distance des bords de Leuck, à qui la Gemmi donne ses eaux minérales, ayant sur la tête un glacier et sous ses pieds une fournaise. Au fond du bassin où Brieg s'élève à 360 toises au-dessus du niveau de la mer, le Rhône, dont le cours est si impétueux, si rapide, si destructeur, se trouve tout à coup vaincu par une forêt de roseaux, qui, divisant ses flots, en affaiblissent la course et

donnent au fleuve-torrent l'aspect d'un lac sans rivages.

Une masse de frêles roseaux sert donc tout à coup de barrière, non au cours du grand fleuve, mais à son impétuosité! Image pittoresque de ce que peut la résistance des faibles, quand ils se réunissent contre l'oppression! Que de despotes, que de conquérants ont été arrêtés, les uns dans leurs volontés par le stationnaire empire des coutumes, les autres dans leurs entreprises par l'union subite d'une nation pour le salut de la patrie! L'histoire est pleine de ces grandes leçons données à la violence par la faiblesse. Mais sorti de ce filtre philosophique, qui vient d'enchaîner sa course, le Rhône reprend sa force, entraîné qu'il est jusqu'au lac de Genève par une pente de 193 toises.

De son côté le voyageur suit sa route de Leuck à Viège au travers de riantes prairies, parsemées de jolies habitations; mais depuis Viège un autre contraste l'accompagne jusqu'à la vue de Brieg. La route devient marécageuse, triste, monotone, improductive; elle se resserre entre d'âpres et infertiles montagnes, où le sapin lui-même répugne à végéter. Cependant apparaissent çà et là sur les pentes, sur les plateaux de ces montagnes si nues, quelques habitations rustiques, partout où l'infatigable industrie des Valaisans a pu y faire arriver les eaux. On les découvre de loin par une culture soignée, par un jardin, par l'ombrage de quelques arbres, qui reposent la vue du spectacle de la stérilité environnante. Mais aussi, après avoir été conduit de Leuck à Viège par une route de verdure, on arrive à la délicieuse vallée de Brieg, oublieux de celle qu'on vient de parcourir, et faisant ainsi un perpétuel échange d'impressions et d'aspects. Brieg s'annonce de loin, comme la métropole de la vallée, dont l'horizon se perd entre deux hautes montagnes. Un vaste château, flanqué de quatre grosses tours, surmontées de globes de fer blanc, lui donne un aspect original. Plusieurs couvents anciens ajoutent encore à la physiologie particulière de ce bourg, qui présente la dernière position importante du Valais. On est frappé de cette couleur de moyen âge, de ce vêtement féodal, conservés au milieu des convulsions politiques par ce chef-lieu d'une vallée de pasteurs. Les souvenirs d'une guerre acharnée entre ceux-ci et les troupes du Directoire en 1798 et 1799 ajoutent encore à l'intérêt

du voyageur; car les habitants de Brieg durent céder après des efforts inouis au nombre et à la tactique de nos soldats. Mais après avoir épuisé tous leurs moyens de défense dans les murailles de leur ville natale, ils se retirèrent sur leurs montagnes, remparts invincibles, où ils transportèrent la patrie : plus tard ils ont dû au général qui renversa le Directoire le passage de cette belle route du Simplon, et leurs ruines ont été réparées.

La situation de Brieg est charmante. Ce bourg semble placé au sein d'un vaste jardin, d'une remarquable fertilité, entouré de toutes parts, avec ses collines boisées, d'un cercle de désolation, qui fait énergiquement ressortir la richesse de son territoire. Quelques hameaux et des chalets dispersés sur les bords des Hautes-Alpes complètent, avec le beau village de Naters sur l'autre rive du Rhône, la suzeraineté et le domaine de Brieg. On s'arrête avec une sorte de bien-être et de reconnaissance dans cette contrée favorisée, à la fois riante et agreste, fertile et montagneuse, asile d'une population dont elle est l'ouvrage et la récompense. L'ancienne route traversait autrefois le bourg de Brieg; la nouvelle le laisse à gauche à une faible distance : mais elle est devenue pour ses habitants la source d'une industrie nouvelle, celle du commerce, en même temps qu'elle leur offre un débouché facile pour les produits de l'agriculture.

Après avoir quitté Brieg et la riante nature de son paysage, la route vous transporte par une montée presque insensible sur la montagne de Léria, qui ferme la vallée du Rhône et ouvre celle du Ganther. De son sommet, l'œil découvre à la fois la vallée de Brieg et la réunion de celles que se sont creusées les eaux tumultueuses du Ganther et de la Saltine, aidés des affluents vagabonds des montagnes; celles-ci sont tapissées de sombres et vastes forêts depuis leur base jusqu'aux glaces éternelles qui en forment la cime. Des troupeaux de chamois viennent chercher dans ces forêts inaccessibles la nourriture qui leur manque sur les glaciers qu'ils habitent, et y trouvent aussi la mort. De hardis chasseurs, bravant comme eux les précipices et les flèches des glaciers, osent disputer d'agilité avec ces intrépides et sauvages enfants des hivers. Le chasseur de chamois est passionné pour ce terrible exercice de la force et de l'audace humaine, en

raison de ses dangers, et non pour le fruit qu'il retire de ses fatigues; il n'y a pas d'être plus désintéressé de lui-même. C'est une gloire singulière, qui n'est sentie, conçue que par le montagnard des glaciers, afin qu'il soit dit que, dans toutes les situations où il se trouve jeté par le sort, l'homme ait une place toute prête pour l'orgueil à côté de sa misère; et cet orgueil est bien puissant : car le chasseur de chamois n'a souvent pour témoin de son courage que l'animal qu'il a tué, et de sa propre mort, que lui-même.

Un pont dont l'ouverture est de 74 pieds sert à franchir le précipice creusé par les torrents entre les glaciers qui terminent cette vallée. Ce pont, construit de pierres d'une blancheur éclatante et de la forme la plus élégante, contraste merveilleusement avec la sombre et massive couleur des bois de mélèzes au milieu desquels il est placé. Une galerie y conduisait; mais formée de rocs entassés par leur propre chute et irrégulièrement amoncelés, elle présentait aux voyageurs plutôt des périls qu'un asile, en raison des ébranlements causés par les eaux et par les orages. Cette galerie a été détruite.

La première est donc celle de Schalbet. Sa longueur est d'environ 100 pieds. Elle forme la limite de la vallée du Ganther et de celle de la Saltine. Au sortir de cette galerie, vos regards sont attirés presque à la fois vers les cimes rayonnantes du Rhosboden, dont les glaces dominent au loin l'horizon, et aussi au fond de l'abîme où se précipitent ensemble le Taver-netto et la Saltine, jaloux de réunir leurs flots et de leur donner un cours plus impétueux. Le paysage est encore dominé au loin par l'immense projection des glaciers de la Suisse, vers lesquels les montagnes plus humbles du Valais élèvent modestement leurs gradins de verdure. Bientôt on se perd sous l'ombrage retentissant des vieux sapins, nés au milieu des orages et des rochers, sur un sol dépouillé par les torrents, et témoins souffrants des jeux et des accidents de cette nature sauvage. En effet, leur aspect languit soudain comme sous la rigueur d'un autre climat.

C'est celui des glaciers de Taver-netto, vastes domaines d'un hiver éternel. Mais de ces réservoirs d'eaux non moins éternelles, s'élancent sur presque tous les escarpements des montagnes de rapides et bruyantes cascades, qui

font fleurir le rhododendron sur des masses éblouissantes de verdure. A côté, et bien au-dessus de ces glaciers, image d'une immense tempête, soudain durcie par le froid, le Schornhorn élance vers le ciel son pic majestueux, tandis que, couché à ses pieds, bien au-dessous de la scène des frimas, une longue colline de verdure, couverte de frais rosiers des Alpes, descend mollement vers l'entrée d'une galerie de 130 pieds; à sa voûte brillent, suspendues en aiguilles transparentes, les congélations subites des eaux infiltrées des cascades supérieures. C'est cette galerie qui mène au village de Simplon, élevé de 4,548 pieds au-dessus de la Méditerranée. Pendant plusieurs mois les habitants de Simplon sont privés du soleil; le point le plus élevé de ce paysage d'une étonnante sauvagerie, est de 1,033 toises. C'est là que s'étend un plateau indiqué par la nature elle-même comme un repos pour les voyageurs: Napoléon l'avait destiné à devenir leur asile, sous la protection des hospitaliers du Saint-Bernard. Malheureusement ce généreux projet n'a pu être exécuté, et l'emplacement brut de l'hospice du Simplon accroît par sa nudité celle de la solitude stérile, qui annonce soudain au voyageur qu'il ne verra plus ni le Valais, ni le Rhône, ni la Suisse. Une aride vallée le conduit tristement, toujours à la vue des glaciers de Rhosboden et de quelques rares mélèzes épars sur ses roches, à la galerie d'Alghaby, longue de 115 pieds, et dont la vaste ouverture lui présente d'un côté les glaciers de Laqui, et de l'autre l'âpre vallée du Gondo.

Il la cotoie comme un cercle de l'enfer, sous une voûte de rocs déchirés, dont les rares interstices laissent à peine entrevoir le ciel à une faible hauteur. Dans cette vallée maudite, qui semble l'exil d'un ange des ténèbres, tout est aride, mort, même auprès des eaux qui ne roulent que des débris de granit sans produire la moindre végétation. Au-dessous de la route taillée en corniche et à une grande profondeur, gronde le précipice, que les cascades de la Doveria lui ont creusé. L'homme a triomphé de cet abîme, dont la fureur du torrent et l'ébranlement des rochers rendaient le passage insurmontable, et le pont *Alto* est le trophée élégant de sa victorieuse industrie; mais après ce pont la nature reprend toute son apreté, le voyageur marche prisonnier entre d'immenses rochers qui lui refusent l'espace et le repos; et c'est par une

sorte de fatalité que, précipitant sa course pour fuir cet affreux séjour, il est poussé dans la grande galerie, dont la béante ouverture ajoute l'horreur de son asile à celle du chemin qui y conduit. Ce n'est qu'après avoir marché 200 pas que la chute de la Frascinone, qui semble lui fermer l'issue de ce vaste souterrain, lui rend le magique aspect de la lumière flottante dans ses eaux. La galerie du Gondo a 683 pieds; la masse de granit vif dans lequel elle a été ouverte garantit son éternité: elle n'est éclairée que par deux ouvertures qui ont coûté dix-huit mois d'un travail de jour et de nuit. Les Romains perçaient les montagnes avec leurs esclaves, Napoléon confiait les travaux de sa gloire aux braves qui l'avaient conquis. Ces prodigieux ouvrages, commencés sous les auspices du traité de Lunéville en 1801, furent terminés en 1805 sous ceux de la victoire d'Austerlitz.

Un pont de la plus audacieuse construction sert à franchir la terrible cascade qui ferme le passage. Après ce pont gigantesque, les roches taillées en immenses murailles perpendiculaires semblent dire au voyageur: on ne va pas plus loin. Mais bientôt il les laisse à sa gauche, et une auberge à huit étages lui montre enfin le port de l'hospitalité. Bientôt aussi il a quitté le village de Gondo, et sa vue se récrée de l'enchantement subit de la verdure brillante, que revêt la rive adoucie de la sauvage Doveria, et qui l'accompagne au bruit d'une cascade aérienne jusqu'à la galerie d'Issel.

Est-ce enfin l'Italie qui se révèle? Issel est la première station de cette terre promise. Ici plus de noirs sapins, plus de sombres mélèzes, mais partout de frais châtaigniers, des noyers majestueux marient leur verdure à celle des prairies; plus d'âpres rochers aux formes fantastiques et sinistres, et brisés par des torrents dévastateurs, mais des collines fleuries d'où s'échappent de vives cascades où se baignent les rayons du soleil d'Italie. Ce frais paysage se dessine au pied de l'immense amphithéâtre des Alpes qui dominent les glaces éternelles du Laqui. Mais, telle que l'illusion d'un rêve d'amour, la scène charmante du vallon d'Issel disparaît tout à coup et fait place aux plus terribles enchaînements: le spectre de Gondo un moment conjuré reprend toute sa fureur, et le cours de la Doveria son effrayante dévastation. Dépouillées de toute verdure, les roches s'élancent vers le ciel comme de

HOUGH AND SIMPSON





muettes imprécations de la nature, et paraissent être à la fois les victimes et les complices des dieux cruels qui gardent la seconde porte de l'Italie.

Enfin le cours paisible de la Cherasca remplace les fureurs de la Doveria, où par un fatal hymen elle porte vainement la douceur de ses eaux; cependant, des parapets de son pont de pierre d'une blancheur éclatante, on salue enfin la vigne suspendue aux rameaux de l'étable et drapant au-dessus des prairies ses festons embaumés. Les formes élégantes des clochers annoncent de loin l'aisance des villages et le bonheur que l'homme reconnaissant reçoit d'une nature bienfaisante et d'un climat plus doux.

Toutefois, dans l'ordre naturel ainsi que dans l'ordre social, rapide est l'alternative des biens et des maux, et bientôt l'implacable Doveria reparaît, rapportant avec elle, comme l'Euménide de l'Italie, les périls, la menace et l'effroi. Aussi hâtez-vous de franchir son rivage inhospitalier. Fuyez et revenez vous consoler sur ces pentes molles des rochers que tapissent les mousses légères; foulez en paix ces gazons sous les arbrisseaux qui les ombragent; allez, ils vous conduisent à la dernière galerie, à celle de Crevola, sous le vaste rocher de 170 pieds qu'elle traverse en ligne droite. Passez ce pont, le plus audacieux peut-être de cette route de miracles, et arrêtez-vous sur les deux arches qui, portées sur un pilier de 100 pieds de hauteur, réunissent le faite de deux montagnes entre lesquelles le torrent se précipite. Allez, voyageur, soyez heureux, vous ne reverrez plus la Doveria. Par une magique et heureuse métamorphose, la furie du Gondo s'est changée en nymphe d'Italie, et, sous le nom de la Toccia, elle charme tout sur son passage. Voyageur, vous vous êtes levé dans la région des neiges, vous vous couchez dans celle du printemps. Le Simplon n'a été pour vous qu'un mauvais rêve, et ses sombres galeries conduisent des enfers à l'Elysée.

Cependant, au milieu de ces ruines de la nature, qui depuis la première jusqu'à la dernière galerie ont pu effrayer nos regards, avez-vous remarqué, non loin de Gondo, auprès de l'abîme le plus profond, au pied des rocs les plus élevés, ces débris d'une ancienne station humaine? Avez-vous lu sur la roche pendante et noircie mille noms gravés avec le fer, et appre-

nant à jamais aux pères et aux voyageurs que 1,000 soldats français, commandés par le brave général Bethencourt, en 1800, ne furent point arrêtés, même par un de ces obstacles que la nature seule pouvait victorieusement opposer à leur ardeur? Ce qu'ils firent, le voici : chargés de leurs armes et de leurs sacs, ils osèrent se suspendre à une corde entre le ciel et l'abîme, et ils franchirent ainsi l'énorme précipice ouvert sous leurs pas, entre la cime de rochers à pic et le lit profond du torrent. Il est vrai que ces soldats allaient rejoindre le premier consul, et triompher aussi de l'Autriche, à Marengo. Quand on les vit arriver à Domo d'Ossola, l'on fut si émerveillé qu'on n'osa leur demander par où ils avaient passé.

Mais revenons aux doux aspects de Crevola. La route serpente avec grâce sur la droite, se dirigeant vers le beau pont qui l'unit à celle de Domo d'Ossola, et embrassant de sa souplesse un coteau couvert de jardins, de maisons, de cabanes rustiques. A gauche, la route est suspendue au-dessus d'une vallée où serpente la belle rivière qui communique sa fraîcheur féconde à de vastes prairies, coupées d'arbres chargés de fleurs et de fruits, et parées de ces beaux peupliers à qui l'Italie a donné son nom. Une église, une auberge s'élèvent auprès de la route; le voyageur éprouve le sentiment d'une nature toute nouvelle qui s'étend sous ses regards. Au fond du tableau, de belles collines laissent voir d'élégants casins au travers de leurs plantations. Ce spectacle annonce le voisinage de quelque cité. De tous côtés affluent les voyageurs; la route se couvre d'hommes de tous les costumes; les mulets agitent leurs panaches et leurs sonnettes, comme à l'aspect du repos. En effet, à Crevola se réunissent les deux grands passages des Hautes-Alpes, le Simplon et le Gries. Celui-ci pénètre par les gorges les plus âpres des montagnes du Valais jusqu'à celles des glaciers supérieurs de la Suisse; les muletiers qui le parcourent dans la belle saison sont les pourvoyeurs infatigables de l'Helvétie et du Milanais, et sur les coteaux riants de Crevola, passagers philosophes, ils rêvent aux solitudes de la Gemmi, aux frimas du Grimsel.

A Crevola commence donc, pour ne plus vous quitter, même par des apparitions fugitives, le jardin de la Haute-Italie qui mène à sa capitale. Ce jardin, c'est la vallée de Domo d'Ossola. Un pont de six arches annonce cette jolie ville. En

l'apercevant de loin au milieu de l'Eden qui l'entoure, vous vous écriez aussi : Italie, Italie ! En y entrant, vous entendez déjà le maillet du sculpteur, vous soulez une poussière de marbre et vous savez que vous êtes dans la patrie des arts. Votre enchantement ne doit plus finir sur cette terre chérie des dieux et des hommes. Voyez : les eaux limpides de la Toccia coulent doucement au milieu des fleurs ; elle baigne à droite les coteaux riants de Villa, bâtie comme une maison de plaisance, dont elle porte le nom. A Feriolo vous attend une autre surprise : un beau bassin de deux lieues et demie de longueur sur une demi-lieue de large, s'élève sous vos yeux à plus de 600 pieds au-dessus de la mer. Les grandes urnes des Alpes lui portent leurs tributs ; c'est la Toccia qui descend du Simplon, c'est le Ticino ou le Tésin qui vient du Saint-Gothard.

Ce bassin si limpide, si frais, si gracieux par l'éclat de sa surface, par le paysage qu'il anime, par la forme de son rivage, c'est le lac Majeur ; les beautés qu'il renferme répondent à celles qui l'entourent.

Sa rive occidentale se creuse au centre en un golfe profond, où apparaissent comme trois grâces de l'onde les îles Borromées. L'une vêtue du costume villageois n'offre à l'œil que les attributs de la pêche. De modestes cabanes où pendent les pampres et les filets disent assez quelle est son unique population. Elle se nomme en raison de sa position géographique l'*Isola Superiore*, ou *dei Pescatori* d'après ses habitants. La simplicité de sa nature contraste philosophiquement avec celle plus brillante de ses sœurs et constitue ainsi le pittoresque du tableau. Celles-ci ont des palais : elle, elle n'a d'autre monument qu'une église au long clocher. L'*Isola Madre* sort du milieu du lac, comme une autre Vénus, couronnée de fleurs, formant un amphithéâtre de quatre terrasses d'orangers et de citronniers, dont un bois de bauts sapins et d'arbres verts rend la beauté encore plus vive. Un casin de la plus élégante structure y est placé ; on y aborde sous un portique de pampres. L'*Isola Bella* est à elle seule tout un palais. Ses jardins sont de marbre, leur base de granit. Ils s'élèvent à 100 pieds de hauteur, comme une vaste pyramide, dont dix terrasses forment les degrés et sur laquelle s'élève la statue

équestre du comte Vitalian Borromeo, auteur de ces bizarres merveilles. En 1670 cette île n'était qu'un aride rocher. L'or des Borromées en a fait une féerie, où il manque peut-être une Armide.

On cotoie le lac de Baveno à Stresa avec les enchantements de ce beau paysage ; ils vous conduisent jusqu'à la jolie ville d'Arona, patrie de saint Charles-Borromée, cardinal et archevêque de Milan ; ce prélat est resté à jamais célèbre par la bienfaisance, le courage et le dévouement qui honorèrent sa vie épiscopale, pendant la peste dont cette grande ville fut la victime. Aussi pour conserver et offrir de loin aux premiers regards du voyageur l'image de ce vénérable prince de l'Eglise, la pitié des Milanais lui a élevé une statue colossale au sommet du monticule qui domine le lieu de sa naissance. Cette belle statue, coulée en cuivre et en fonte, a sur son piédestal 112 pieds d'élévation. Après avoir servi de point de vue au pays, elle lui sert aussi d'observatoire. Un escalier pratiqué dans l'intérieur conduit dans la tête du colosse et livre ainsi aux curieux le brillant panorama de cette délicieuse vallée. On aime à voir le génie d'un homme planer après lui sur les populations et les attacher par une représentation matérielle au souvenir et à l'exemple d'une vie de vertus et de bienfaits. La statue de saint Charles-Borromée n'est pas un des monuments les moins éloquentes de ceux que renferme l'Italie. La patrie de la religion chrétienne ne pouvait s'annoncer par une plus noble image de sa première vertu, de la charité.

A l'extrémité méridionale du lac Majeur est le charmant village de Serto ; on passe le Tésin pour y arriver. De la hauteur voisine, on jette un dernier regard sur la haute chaîne des Alpes, au-dessus desquelles s'élève le Mont-Rose, rival heureux du Mont-Blanc, et dont les sommets sont encore vierges. Après avoir contemplé pour la dernière fois les immenses remparts de la Suisse et de l'Italie, vous êtes rapidement entraîné sur la route de Milan, et votre esprit partage encore son admiration entre les ineffables beautés de la nature qui vous ont saisi depuis le lac de Genève et les ineffables merveilles des galeries du Simplon, qui vous ont conduit au lac des Borromées.

J. DE NORVINS.

ROUTE DE GENÈVE AU MONT CENIS. — Genève. — Annecy. — Aix. — Les Charmettes. — Chambéry. — Montmélan. — Aiguebelle. — Saint-Jean de Maurienne. — Lans-le-Bourg.

Un des plus experts *ciceroni* de l'Italie pittoresque a déjà donné à ses lecteurs un séduisant rendez-vous à Genève, d'où il leur a fait voir en perspective les merveilles du Simplon. Essayons à notre tour d'appeler les nôtres dans cette même ville, pour de là leur servir de guide vers le mont Cenis. La docte et industrieuse cité de Calvin est, en effet, le point de départ des deux principales routes qui conduisent de France en Italie à travers les Alpes : aussi la majorité des voyageurs se rend-elle d'abord à Genève, où elle a l'option entre le Simplon et le Cenis.

Cependant, si impatient que l'on soit de toucher le sol italien, il y aurait à conseiller un petit voyage préalable, qui embrasse une portion de la Suisse occidentale et de la Savoie, dans un espace d'environ cinquante lieues, depuis Bienne jusqu'à Chambéry. A la vérité, l'excursion dont il s'agit, consacrée pour ainsi dire exclusivement à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau, ne convient guère qu'aux prosélytes fervens du fameux Gênois ; mais les partisans ne lui manquent pas, et l'admiration qu'ils professent pour ses écrits se lie presque nécessairement à une sorte de culte pour sa personne, car il fut du nombre de ces hommes d'élite qu'on ne saurait aimer médiocrement. Par tout, sur la route que je vais rapidement esquisser, on est sur la trace de Jean-Jacques ; on voit les lieux qu'il a vus ; on admire les sites qu'il a rendus célèbres : l'imagination se complait dans cette intéressante recherche ; elle trouve un attrait singulier dans de mélancoliques retours sur le passé. J'ai accompli, j'ai réitéré ce pèlerinage de souvenirs ; j'aimerais à le décrire à mon aise ; malheureusement il n'y en a qu'une partie qui soit ici de mon domaine ; sur celle-là seulement il me sera permis d'insister quelque peu ; je me bornerai à indiquer l'itinéraire de l'autre.

Au lac de Bienne, belle plaine d'eau azurée, charmant miroir ovale encadré dans les monts du Jura, le pèlerin voudrait comme moi aborder à l'île de Saint-Pierre, où Rousseau goûta le court bonheur d'un automne (en 1765), et dont il nous a laissé un tableau de style qu'aucun pinceau ne

pourra égaler (*Confessions*, liv. XII, et *Révères du promeneur solitaire*, v). Abandonnant, non sans peine, cette calme solitude, traversant Neuchâtel, visitant Colombier, qu'habita le digne lord maréchal Keith, notre piéton (car il doit être entendu que cette excursion est pédestre), notre piéton, dis-je, gagnerait Motiers-Travers, village tiré de l'oubli par le séjour qu'y fit l'auteur d'*Émile*, de 1762 à 1765, et par des persécutions qui eurent alors beaucoup de retentissement ; ensuite, gravissant le Chasseron, montagne où Jean-Jacques se plut à herboriser, il descendrait à Yverdon, où il s'arrêta d'abord, lors de sa suite hors de France. D'Yverdon, le voyageur, atteignant Lausanne, interrogerait des yeux et du cœur Vevay, Clarens, Chillon, Meillerie, terre classique de l'amour ; puis enfin, heureux navigateur sur le Léman portisé par la nature et par l'un de ses plus dignes interprètes, il toucherait la rive de Genève, berceau du moderne Socrate.

Ici Rousseau naquit pour l'immortalité ;  
 Au prix de son repos ce bien fut acheté ;  
 Exemple de grandeur et de misère humaine,  
 Son existence, hélas ! fut une longue peine.  
 Au nom de la raison et de la vérité,  
 Il secoua le joug de la société,  
 Brisa les préjugés, et d'une bouche pure  
 Fit entendre aux mortels l'accent de la nature.  
 Du fond de sa retraite interrogeant les rois,  
 Des peuples opprimés il reconquit les droits.  
 Grand homme ! tu fis plus : toujours inimitable,  
 Tu voulus te montrer, innocent un coupable ;  
 Par un avenu sublime étonnant l'univers,  
 Tu mis ton cœur à nu sans voiler ses travers.  
 Apôtre séducteur de la mélancolie,  
 Peintre passionné de Saint-Preux, de Julie,  
 Ton coloris, empreint d'un idéal amour,  
 Éblouit notre cœur comme un rayon du jour.  
 Combien de fois, Rousseau, ton style plein de charmes,  
 Ami de l'infortune, a fait couler mes larmes !  
 Tes livres de nos maux retranchent la moitié.  
 Objet digne à ta fois de respect, de pitié,  
 A l'amour, au malheur, tu dois ton éloquence,  
 Et de la passion ta flamme était l'essence.  
 Ton âme usa ton corps ; tu vécus pour souffrir ;  
 Ton sort fut un long deuil, et ta vie un soupir,  
 Soupir mélodieux, douloureuse harmonie,  
 Doux et triste concert, complainte du génie \*.

\* Extrait d'un poème inédit.

Par un contraste remarquable, c'est non loin du château de Ferney, opulent asile du poète-gentilhomme Voltaire, que se trouve l'humble maison qui vit naître, fils d'un horloger, celui qu'on peut à bon droit nommer le plus grand écrivain de son siècle, parce que s'il eut un peu moins de correction que certains autres prosateurs, il eut de plus qu'eux cette pénétrante chaleur d'âme qui vivifie en éclairant. Toute comparaison est inadmissible entre Voltaire et Rousseau; il n'y a, au contraire, que des différences à faire ressortir de leurs destinées respectives : l'un altier, audacieux, caustique, moqueur sans pitié comme sans retenue, jaloux, insatiable, dévoré de l'esprit de domination, vivant et mourant au milieu des jouissances de l'ambition satisfaite; l'autre fier et modeste tout à la fois, frondeur austère, tantôt hardi jusqu'au cynisme, et tantôt d'une timidité d'enfant, simple dans toutes ses habitudes, ami de la nature et de la retraite, partisan de la gloire sans chercher les honneurs, soumis aux vicissitudes les plus cruelles, vivant isolé, pauvre, et mourant dans l'abandon; tous deux d'ailleurs dignes d'admiration et de respect, tous deux également immortels, quoique par des voies opposées.

Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, sur-tout ses *Confessions*, qu'on a tant lues, ses *Dialogues*, qu'on lit si peu, et sa *Correspondance*, donnent la clef de son caractère, qui fut un phénomène social; mais, pour le bien connaître, il faudrait l'étudier soigneusement, dans sa conduite et ses écrits d'abord, ensuite dans le rapport qu'ils ont avec les écrits et la conduite de ses contemporains. Cette étude, qui en vaut bien une autre, car elle est éminemment philosophique, veut du temps, une impartiale attention, et cette ardeur de vérité qui était le génie de Jean-Jacques. On a plutôt fait de décider d'après la parole d'autrui. Rousseau devait être traité sévèrement, parce qu'on a jugé d'après les règles communes un homme tout d'exception. Il ne fut exceptionnel et anormal cependant, que parce qu'il se rapprocha autant qu'il put de la nature dont nous tendons sans cesse à nous éloigner. En général, ses critiques, dans leur violence, et ses amis, dans leur enthousiasme, ne sont, ni les uns ni les autres, dans les conditions nécessaires pour apprécier sainement cet infortuné grand homme. Quoique lui-même il ait pris grand soin de dévoiler son cœur, on n'a pas su ou voulu lire dans ce cœur ouvert, ou bien on s'est révolté contre cette voix ferme, qui, en s'accusant, accusait

notre nature, contre cet homme qui démasquait les faiblesses de l'humanité, en mettant à découvert les siennes propres. Des deux côtés il y a eu légèreté ou passion, et la passion et la légèreté sont mauvaises conseillères.

Voudra-t-on me pardonner la digression à laquelle, dès en commençant, je viens de me laisser entraîner? Sera-t-elle regardée comme hors de propos? J'espère, sur ce point, échapper à une opinion sévère. Le nom de Jean-Jacques Rousseau est désormais inséparable de celui de Genève, et l'on ne peut aborder cette ville sans avoir de suite présent à la pensée l'un de ses plus grands citoyens. Je vais avoir encore sur ma route plus d'une occasion de prononcer ce nom glorieux et cher; je ne m'en ferai pas faute. De pareils souvenirs suffiraient pour ajouter un vif intérêt à la contrée que nous allons parcourir, quand bien même la nature n'aurait pas pris le soin de la pourvoir déjà d'un attrait puissant.

Il n'existe pas une capitale qui, proportion gardée de sa population, ait produit autant de savans et d'hommes distingués, ou l'industrie ait distribué autant d'aisance, où les lumières soient aussi généralement réparties qu'à Genève. On sait combien est restreint le territoire de ce canton, l'un des plus petits de la Suisse, et pourtant l'opulence des Genevois est partout renommée, la liste de ceux de leurs concitoyens qui ont acquis de la célébrité est aussi digne d'attention par le nombre que par l'élévation des mérites qu'elle rappelle; preuve remarquable que ce n'est pas toujours l'étendue des états qui fait leur importance. La république de Genève occupe topographiquement si peu de place, qu'on n'y fait pas tout-à-fait deux lieues, du côté de Chambéry, sans rencontrer la frontière. Ne la traversons pas avant d'avoir visité, par un léger détour sur la gauche, le hameau de Bossey, ce presbytère modeste, où l'enfance de Jean-Jacques dut sa première éducation aux soins du digne pasteur Lambercier. Quatre lieues plus loin, s'offre la riante petite ville d'Annecy, où il vit pour la première fois madame de Warens. Mais quoiqu'il ait pris soin d'indiquer clairement la maison qu'elle occupait, et de préciser *con amore* le lieu même de leur rencontre (*Confessions*, livre II), on les chercherait en vain; d'autres dispositions ont probablement changé tout cela; on est d'ailleurs médiocrement aidé par les habitans, qui ne paraissent pas se mettre en grand souci de Rousseau ni de madame de Warens. Ce n'est point par eux,



VALLE - FINESTRE.



14. de San del  
ITALIA PITT.

LA VU' PANORAMICA DEL VALLE - FINESTRE.

c'est depuis et comme par hasard, que j'ai appris que leur ville avait donné la naissance au célèbre chimiste Berthollet. Elle est, au surplus, agréablement située au bord d'un lac entouré de sites d'une nature douce et champêtre : ce lac peut avoir deux lieues de longueur sur une de largeur ; il contient, vers son milieu, une île assez grande pour qu'il y ait une maison et un beau verger.

Une demi-lieue avant d'arriver à Aix, je lus ces mots écrits sur la porte d'une chaumière : *Près d'ici sont des cascades et d'autres curiosités*. Je suis curieux, et notamment des cascades ; cette prévenante inscription semblait donc faite exprès pour moi, et en fait, le site pittoresque des moulins de Grézy mérite bien qu'on se détourne un peu pour le voir. Sans prendre le temps de demander un guide, interrogeant de l'oeille un bruit lointain, je parvins bientôt à un endroit où trois ruisseaux, réunissant leurs ondes, les précipitent parmi des rocs entassés dans un gouffre profond. En allant avec adresse de rochers en rochers, on atteint une espèce de terrasse pratiquée au milieu d'un torrent ; là on plane sur la chute, qui n'est d'ailleurs vraiment remarquable que pour ceux qui n'ont pas vu les grandes cataractes de la Suisse. Toutefois, c'est un abîme d'un assez lugubre aspect, et le sentiment pénible qu'il inspire n'est pas prêt à s'effacer, quand on lit cette inscription gravée sur la pierre :

Ici  
Madame la baronne de Broc,  
âgée de 25 ans,  
a péri sous les yeux de son amie,  
le 10 juin 1818.

O vous qui visitez ces lieux !  
N'avancez qu'avec précaution sur ces abîmes,  
Songez à ceux qui vous aiment !

Ces lignes touchantes sont bien faites pour exciter l'intérêt et la pitié ; mais parmi les émotions qu'elles font naître, heureux celui qui, appliquant à son cœur la dernière réflexion, peut se dire : « Fuyons ces abîmes, car on m'aime ! » Loin de blâmer la terreur qu'il éprouve alors, on l'envierait ; il n'appartient qu'aux malheureux qui ne sont pas aimés, d'exposer sans crainte leur vie à un danger inutile.

On m'a raconté la fin tragique de madame de Broc. Jeune, aimable, riche, occupant un rang élevé, possédant tout ce qu'on appelle bonheur, elle était venue à Aix passer la saison des bains. La cascade étant un but d'excursion, par une belle matinée une société choisie entreprit cette

promenade. On arrive ; non content du coup d'œil, on s'aventure sur les rochers ; la gaieté communicative qui animait les promeneurs provoque peut être aussi de l'imprudence. Tout à coup aux éclats de la joie a succédé un cri général d'effroi suivi de stupeur. Madame de Broc venait d'être engloutie dans l'abîme ! La pauvre jeune femme, croyant étourdiment poser le bout de son ombrelle sur un roc, l'avait mis à côté, et, perdant l'équilibre, elle était tombée, sans secours possible, dans un torrent qui roule ses eaux avec la fougue de l'écluse. C'est ainsi qu'elle périt *sous les yeux de son amie*. Or quelle était cette amie ? C'était la reine de Hollande, la gracieuse princesse Hortense. Madame de Broc, attachée à sa personne en qualité de dame d'honneur, en était particulièrement chérie ; car la reine Hortense, aussi bonne que spirituelle, a prouvé que l'amitié pouvait ne pas être exclue du trône. Plus tard, déçue d'une grandeur passagère, il lui était réservé de montrer au monde que la force d'âme peut s'allier à la sensibilité du cœur.

Dès l'entrée à Aix, les ruisseaux fumans annoncent l'abondance des eaux sulfureuses. Les bains sont placés sous la protection du roi de Sardaigne, comme l'indique une inscription gravée au portique du bâtiment principal, lequel a une certaine apparence. Il y a deux sources, l'une nommée eau de soufre, et l'autre de Saint-Paul ; elles ont été souvent analysées ; la chaleur de la première, d'après Saussure, est de 35 degrés, et celle de la seconde de 36  $\frac{1}{2}$ . Les eaux d'Aix, anciennement et justement renommées, sont pourvues de propriétés énergiques ; elles s'appliquent avec succès, dit-on, au soulagement de plusieurs sortes de maux, et en particulier à la guérison des blessures mal cicatrisées ; mais c'est surtout aux personnes non malades et non blessées qu'elles conviennent, à cette foule de riches désœuvrés et blasés dont tout le mal est l'ennui. Tant que la mode sera aux eaux d'Aix (puisque la mode se mêle aussi de nos sântés), on y verra une grande affluence, divisible en trois catégories, savoir : 1° les malades réels, soit susceptibles d'être guéris, soit incurables ; 2° les malades imaginaires, soit de corps, soit d'esprit ; 3° les oisifs non valétudinaires, formant aussi deux classes : les riches qui ne cherchent que le bien-être et la distraction, et certains aventuriers de bonne compagnie que le jeu aide à réparer en été les brèches faites à leur bourse par les plaisirs de l'hiver, ou même qui tiennent

de fixer la fortune en spéculant sur les sentimens de quelque riche héritière. Durant les mois de juin, juillet et août, la petite ville d'Aix, remplie d'une population transitoire, est comme livrée à une pacifique armée d'occupation; mais les habitans sans doute ne se plaignent pas de cette invasion prévue qui leur laisse de l'aisance pour le reste de l'année. Pour moi, je ne fis que passer à Aix, et c'était au commencement d'octobre. Habitué à ne parler que de ce que j'ai vu, je n'entre ici dans aucun détail sur les habitudes et les plaisirs des baigneurs. Le peu que j'en dis est par analogie, parce qu'il est aisé de se figurer que ces usages doivent ressembler à ceux qui sont pratiqués dans la plupart des établissemens de bains en vogue, et parce qu'il est notoire que, dans tous ces lieux destinés au public, on rencontre nécessairement une société mêlée d'élémens fort hétérogènes. Je présume d'ailleurs, quant aux plaisirs d'Aix, que la promenade doit être l'un des plus généralement goûtés, car les environs sont tout-à-fait agréables. Non loin de la ville est le charmant lac du Bourget, long de trois lieues sur trois quarts de lieue de largeur. Il communique avec le Rhône par un canal qui, suivant la hauteur relative des eaux du lac et de celles du Beuve, verse tantôt les eaux du Rhône dans celles du lac, tantôt les eaux du lac dans celles du Rhône. On y fait de charmantes promenades en-bateau; on va voir l'abbaye de *Haute-Combe* et une fontaine intermittente qui sort d'un rocher auprès de cette abbaye. Les sites sont variés, avec une teinte mélancolique qui ajoute à leur beauté. Le premier poète de nos jours a consacré au lac du Bourget la plus suave peut-être de ses admirables *Méditations*, le *Lac*. Un jour, je n'en doute pas, le souvenir de M. de Lamartine conduira plusieurs de nos descendeans au lac du Bourget, comme la mémoire de Jean-Jacques Rousseau amène quelques-uns de nos contemporains au lac de Bienné.

A Chambéry nous nous retrouvons avec l'auteur d'Émile : c'est à Chambéry, et surtout aux Charmettes, que s'éconlèrent les plus belles années de sa jeunesse, dans une obscurité qui ne laissait guère pressentir alors qu'il y eût là un grand homme futur. Personne, si ce n'est une femme, n'avait deviné à son parfum cette violette cachée, personne qu'elle n'avait reconnu la modeste pervenche dans le buisson qui la recélait. Si l'on se reporte à cette époque, si l'on se rappelle la fluctuation des idées de Rousseau, le peu de

fixité de ses goûts, ses études solitaires, entreprises avec ardeur, mais sans plan, sans direction, et souvent interrompues, on a peine à concevoir qu'il ait jailli tant de lumière d'un chaos si ténébreux. En remontant à ces sources de son talent, on n'en découvre qu'une qui laisse voir au fond : c'est cette sensibilité vive qui s'est répandue sur ses écrits, tantôt avec le sombre coloris d'une âpreté morose, plus souvent sous la forme d'une douce mélancolie, mais toujours en caractères profondément inerustés. Quoi qu'il en soit, le temps de sa vie où il n'avait de malheur réel que celui d'une position non faite, de peine qu'une activité d'imagination sans but déterminé, ce temps bien éloigné maintenant, mais rendu présent par les traces durables qu'il en a laissées, est admirablement eutricux à étudier, et les six premiers livres des *Confessions*, d'ailleurs si supérieurs aux autres quant au style, fixeront toujours l'attention de ceux qui observent avec soin le cœur humain. C'est surtout à Chambéry et aux Charmettes que cette lecture présente un attrait indicible, sous le rapport des détails charmans dont elle est pourvue; à Chambéry on se surprend à chercher et l'on croit reconnaître quelques-unes des angéliques figures dont les portraits ont été tracés de la main du maître; on se persuade presque qu'on va revoir les aimables écolières auxquelles il donnait avec tant de distraction de si mauvaises leçons de musique, on se représente la belle journée d'été passée à Tounne. Aux Charmettes on se plie non moins facilement à de riantes illusions, on essaie de vivre par la pensée dans ces temps de l'innocence du génie.

La maison des Charmettes se trouve à un demi-lieu au plus de Chambéry; elle est encore à peu près dans l'état où la laissèrent madame de Warens et son immortel ami. J'ai vu le petit oratoire, le modeste jardin, le coteau, le vallon; j'ai vu tout cela, mais je me garde bien de le décrire. Les Charmettes appartenaient, il y a peu d'années, à un littérateur, M. Raymond, qui publia, en 1817, une notice sur cette intéressante habitation. Je ne sais s'il en est encore l'heureux possesseur. Pendant la révolution française, un homme fort distingué, qui m'a honoré de quelque amitié dans ses vieux jours, y était venu avec Hérault de Séchelles; ils composèrent ensemble et y laissèrent les vers suivans, tracés au-dessus de la porte d'entrée :

Réduit par Jean-Jacque habité,  
Tu me rappelles sou génie,  
Sa solitude, sa fierté,  
Et ses malheurs et sa folie.

A la gloire, à la vérité  
Il osa consacrer sa vie,  
Et fut toujours persécuté  
Ou par lui-même, ou par l'envie.

Je ne veux pas quitter les Charmettes sans mentionner une remarque sur laquelle il me semble qu'on n'a pas suffisamment insisté. On a décidé légèrement, on répète encore, sans plus ample examen, que Rousseau se donna un tort grave en compromettant la réputation d'une foule de ses contemporains : on a jugé (ceci est plus sévère encore) qu'il fut coupable de déshonorer en la nommant madame de Warens, sa bienfaitrice. Il y a ici plus d'un fait oublié qu'il importerait de rappeler, pour que la vérité fût mise dans son jour. Sans reproduire à ce sujet les propres explications de l'auteur des *Confessions*, il faut redire que son intention n'était pas que cet ouvrage fût publié avant la mort des personnes qui s'y trouvaient nécessairement et forcément rattachées ; il est juste d'insister sur ce qu'il ne parut d'abord qu'avec des initiales, conformément aux manuscrits (les premières éditions, celle de Neuchâtel et celle dite de Baskerville en portent le témoignage) ; mais bientôt intervint la malignité, avec ses interprétations et ses commentaires ; on chercha, on devina les noms que les initiales désignaient, et depuis lors toutes les éditions subséquentes ont propagé ces noms en toutes lettres. Voilà d'où est venu le scandale, et à qui l'on doit impartialement l'attribuer. Au reste, le temps est maintenant arrivé pour tous, le temps, ce suprême arbitre qui jette dans l'oubli les œuvres des hommes, ou les perpétue en y effaçant les taches passagères.

Il s'en faut que Chambéry soit une jolie ville : ses rues sont étroites, tortueuses, inégalement pavées de cailloux, formées en partie de maisons pauvres, avec quelques galeries à voûtes basses où les promeneurs ont un triste abri contre les mauvais temps : le tout a un aspect sombre et peu engageant. Telle est la physionomie de l'antique cité des Allobroges, de la vieille capitale du duché de Sabaudie, du chef-lieu du département supprimé du Mont-Blanc. En outre, Chambéry est située au fond d'une vallée cernée de hautes montagnes, et il résulte de sa position un inconvénient à côté

d'un avantage, c'est que non-seulement l'eau y est abondante, mais qu'elle surabonde, à cause de la fréquence des pluies. Avec tout cela, cette ville noire et enfumée, un peu comme les pauvres petits ramoneurs que la Savoie nous députe, cette ville simple et sans coquetterie, à l'instar de ses habitants qui sont de si bonnes gens, Chambéry n'est pas dénuée de tout attrait. Les personnes qui aiment la vie reposée, loin du luxe et du bruit, y trouvent un séjour parfaitement à leur convenance. S'il n'y a point de richesses, il y a de l'aisance commerciale. C'est d'ailleurs l'asile de la noblesse du pays, quand elle ne passe pas les monts pour quêter de l'emploi à la cour de Turin. Ces familles vivent commodément à Chambéry avec un modeste patrimoine, parce qu'il n'y faut pas beaucoup de fortune pour avoir le nécessaire et un honnête superflu. Cette petite gentill-hommerie, tout-à-fait sans prétention, compose, à ce qu'on assure, une société fort aimable, où préside un certain goût formé de grâce naturelle et d'aménité. Les hommes ont de la bonhomie dans les manières avec de la culture dans l'esprit, ce qui est peu commun ; les femmes, sans être généralement belles, ne sont pas non plus dépourvues d'agrémens : elles ont, dit-on, de la douceur et de la bonté ; enfin elles ne médient pas trop les unes des autres, ce qui est rare en province. Voilà certainement, si ce qu'on dit est vrai (et pourquoi se refuser à le croire ?), voilà de quoi faire aimer Chambéry. La contrée environnante est d'ailleurs remarquable ; la vallée est fertile, et les montagnes annoncent déjà la majesté des Alpes, ce qui offre un composé pittoresque de nature sauvage et de nature cultivée. Je me rappello, aux portes de la ville, une belle promenade plantée de vieux arbres, qu'on nomme, je crois, le *Vernay* : dans les beaux jours, c'est le rendez-vous d'une population heureuse, qui apporte là, non des toilettes et des airs apprêtés, mais du bien-être et du contentement sans figon. Par-delà cette promenade publique du Vernay s'étendent de fraîches prairies entrecoupées de ruisseaux, et mêlées de plantations et de maisonnettes, possessions champêtres où se limite une ambition sage.

Dans ce que je viens de dire des habitants de Chambéry, j'ai l'avantage de me trouver d'accord avec J.-J. Rousseau ; voici comment il s'exprime à leur sujet : « S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry.

La noblesse de la province, qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre; elle n'en a pas assez pour parvenir, et, ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas : elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles et pourraient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. Il ajoute, en parlant des Savoyards en général : « C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent, car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. » Nul doute que cet éloge soit mérité, et l'opinion générale le confirme. Peut-être est-il juste de dire que le Savoyard est un peu trop intéressé; mais s'il a, par ce trait de caractère, de la conformité avec le Suisse, tous deux ont, en compensation de ce défaut, une belle qualité qui les distingue également, je veux parler de ce vif sentiment de patriotisme qui leur fait préférer leurs plus âpres montagnes aux plus riches contrées étrangères. Comme le Suisse, le Savoyard, souvent contraint d'aller chercher au loin les ressources que lui dénie le lieu natal, regrette et pleure, même au sein des prospérités acquises, la pauvreté de sa chaumière; il prend aussi le *Himml*, ce mal du pays dont on meurt quand on ne peut le guérir par le retour dans la patrie. Et il est à remarquer que ce touchant amour du sol se retrouve à un degré plus énergique chez les peuples pauvres et d'une civilisation non raffinée que chez les nations opulentes et pourvues de complètes lumières, chez les montagnards que chez les habitants des plaines, chez ceux qui possèdent d'humbles demeures que chez ceux qui vivent dans les cités, sans doute parce que les premiers, plus près placés de la nature, conservent mieux les sentiments naturels.

Parmi les monts élevés qui ceignent la vallée de Chambéry, il en est un dont la configuration singulière frappe particulièrement l'attention. Sa cime est remarquable, en effet, par une grande échancre qui, selon toute probabilité, et au dire même du savant Saussure, a été produite jadis par un éboulement. Ce pic échancré, formant un cap au milieu des nuages, à 1,400 pieds au-dessus de la ville, se nomme la *dent de Nivolet*. Son angle, qui perce les nuages qu'il attire, sert de baromètre, suivant que les vapeurs atmo-

sphériques s'en éloignent ou s'y condensent. La situation profonde de Chambéry lui vaut une température inégale, une alternative souvent trop prompte de chaud et de froid. L'ardeur plongeante du soleil y est extrême quand la neige est encore suspendue aux sommets; mais aussi cette chaleur incommode procure en dédommagement des primeurs excellentes, et toutes sortes de fruits, avant les saisons qui leur sont assignées partout ailleurs. On vit tour à tour sous un climat méridional et sous un climat du nord, avec leurs compensations.

Prêt à quitter Chambéry, j'allais oublier que cette ville s'est mise à la mode depuis quelques années, en admettant dans son sein une élégante salle de spectacle, où l'on joue tant bien que mal nos vaudevilles parisiens. Tout ce qui est français est de mise dans un pays qui, placé entre la France et le Piémont, n'opterait pas pour ce dernier, s'il avait le choix libre. La population notable de la Savoie est française par le langage autant que par les goûts, et le reste ne semble se rattacher au Piémont que par son patois, peu éloigné du mauvais italien qu'on parle au-delà du mont Cenis.

Je ne veux pas non plus omettre de rappeler ici que Chambéry a vu naître Saint-Réal, écrivain si éminemment français par le style, historien sinon toujours véridique dans les faits, au moins toujours vrai dans les principes et les pensées. Sa *Conjuration de Fieschi* est un roman historique fait pour servir de modèle en ce genre, et ses *Discours sur l'histoire* sont l'œuvre d'un esprit profondément judicieux.

Si l'Italie n'était près de nous, si nous n'avions hâte d'y arriver, nous aurions encore à faire plus d'une excursion intéressante. En effet, nous ne sommes pas à longues distances du curieux passage dit des *Eclisses*, où Emmanuel II eut la gloire de compléter, en 1670, une grande entreprise des Romains; de la délicieuse vallée de Grésivaudan; et même de la célèbre Grande-Chartrause. Mais l'Italie, toute voisine, n'est plus cachée que par un rideau des Alpes, assez compacte, à la vérité; c'est ce dernier obstacle que nous sommes impatients de franchir. Cependant ne disons pas adieu à Chambéry sans avoir fait une courte promenade sur la route de France, pour contempler une belle cascade qui tombe d'un haut rocher perpendiculaire, et se résout en une pluie fine où se produisent de charmans jeux de lumière. Cette chute d'eau rappelle par sa disposition, mais avec moins de grandeur, l'admirable

SAVOIR - FIÉMONT.



*Barard del.*

MOUTINE EN GRANT.



*V. de Vigne del.*

LES 'HARNETTES.



*Storbach*, de la vallée de Lauterbrunn en Suisse.

La Suisse et la Savoie sont deux sœurs jumelles qui se tiennent et se ressemblent, filles de la nature qui les a dotées d'attraits égaux. Si l'une a plus d'admirateurs que l'autre, il faut s'en prendre au caprice des hommes. Aussi bien que la Suisse, la Savoie offre de grands spectacles, de beaux lacs, des torrens écumeux, des cascades grondantes, d'épaisses forêts, des solitudes tour à tour imposantes et gracieuses, des pics de rochers qui fendent les nues; les montagnes y développent autant de magnificence, avec de pareils abîmes et de semblables phénomènes; la Savoie répand l'Isère sur la France, si elle n'y verse pas le Rhône; elle a cela de plus que sa voisine, la Suisse, qu'elle voit s'élever de son sein la plus haute cime de toute la vaste chaîne des Alpes, le majestueux mont Blanc. Cependant, de tous les coins de l'Europe, les curieux viennent continuellement en Suisse par légions; ils s'y arrêtent le plus qu'ils peuvent; ils n'en voudraient perdre aucun détail, tandis qu'ils ne font que traverser la Savoie, si elle se trouve sur leur chemin. On comprend cet enthousiasme pour l'une, mais on ne conçoit pas cette indifférence pour l'autre, et il y a certainement dans une telle partialité un peu d'entraînement irréflecti. En serait-il de certains pays comme de certains talens qui doivent leur réputation à de favorables chances du sort?

Le voyageur n'a besoin que du seul trajet de Chambéry au mont Cenis pour se convaincre que la Savoie n'est pas au-dessous de sa sœur rivale. Il a vingt lieues à parcourir au milieu des merveilles des Hautes-Alpes. Physicien, géologue, amateur de botanique ou de toute autre branche de l'histoire naturelle, il est à portée de satisfaire sa curiosité, d'éclaircir plus d'un doute; peintre, il ne manque pas d'heureux motifs d'études, car son pinceau n'a que l'embarras du choix parmi des paysages singulièrement variés; poète, il doit rencontrer de nobles inspirations dans une nature grandiose; philosophe, il fera des observations consolantes pour l'humanité, dans son contact avec un bon peuple qui se maintient honnête et pur dans la pauvreté, qui conserve avec candeur la foi simple de ses pères, qui continue de mériter la réputation intégrale dont il jouit depuis un temps immémorial.

La première ville qu'on rencontre est Montmélan, pauvre comme tout ce qui est Savoyard, mais qui, assez forte autrefois, soutint plusieurs

sièges avec avantage. Un coteau voisin produit en abondance un vin estimé qui a quelque similitude avec le vin de Bordeaux. Les habitants ont l'air heureux et enjoué; si leurs vignobles ne leur procurent pas beaucoup d'argent, ils leur donnent au moins de la gaieté : *Contentement passe richesse.*

Vient ensuite Aiguebelle, dont le nom indique de belles eaux. La rivière d'Arc, qui traverse ce bourg, est, en effet, bien courante et limpide. Ce vieux mot *Aigua*, pour eau, dérivé d'*aqua*, s'est conservé dans nos provinces méridionales : nous avons *Aignes-mortes*, *Aignes-vivres*. Le nom d'*Aix*, donné à plusieurs villes des Gaules, provient aussi du mot *Aigu*. A Aiguebelle, on fait du rhanvre pour le canton et de la soie pour exporter; les muriers viennent bien, et la culture est bonne.

Aiguebelle est la clef de la Maurienne. Une poste plus loin est La Chambre, village de structure grossière, et où la vue est péniblement affectée du spectacle de difformes goitreux. Les goîtres sont fréquents dans plusieurs vallées de Savoie et de Suisse; on n'est pas d'accord sur la cause qui les produit, ni sur les moyens curatifs. Heureux quand à ces tumeurs ne vient pas se joindre le hideux crétinisme dont le Valais offre de si déplorables exemples!

L'ancienne capitale de cette contrée est Saint-Jean de Maurienne, chétive petite ville, mais en situation agréable, dans une vallée fertile en grains, en fourrages et en diverses sortes de produits. Le roi Charles le Chauve y mourut empoisonné par un médecin juif, en revenant d'Italie. Saint-Jean de Maurienne n'eut pas cette fatalité pour un autre roi de France, pour Henri II, qui y vint en 1548. Son passage, au lieu de devenir tragique, donna lieu à une comédie d'un genre tout local. Les Mémoires de François de Scéaux, sire de Vieilleville, rapportent comme il suit les détails de la singulière réception qu'on fit à ce prince :

« Le roy fut conduit par l'évesque et les habitants de les honorer de quelque forme d'entree, et l'assuerent de lui donner le playsir de quelque nouveauté qui le contenterait, et qu'il n'aurait encore jamais veue. Sa majesté, pour ne pas perdre sa part de cette nouvelle invention, à lui toutes fois incogneue, les en voulut bien gratifier, et se presenta le lendemain à la porte de Maurienne en équipage assez royal pour une telle ville, accompagné des princes et seigneurs de sa

suïte, semblablement de toute sa maison, et entra sous le poile à lui préparé. Mais comme il eut marché environ deux cents pas en belle ordonnance, voicy une compagnie de cent hommes vestus de peaux d'ours, testes, corps, bras et mains, cuisses, jambes et pieds, si proprement qu'on les eust pris pour ours naturels, qui sortent d'une rue le tambour battant, enseigne déployée, et chacun l'épieu sur l'espaule, et se vont jeter entre le roy et sa garde des Suisses, marchants quatre par rang, avec un esbahissement très-grand de toute la cour et du peuple qui estoit par les rues, et amenèrent le roi, qui estoit merveilleusement ravi de veoir des ours si bien contrefaits, jusques devant l'église; qui mist pied à terre suivant la coutume de nos roys pour adorer: auquel lieu l'attendoient l'esvesque et le clergé, avec la croix et les reliques en forme de station, où fust chanté un motet en bonne musique, tous en belles chappes et autres ornemens.

« L'adoration faicte, les ours dessusdits remercerent le roy en son logis, devant lequel ils firent mille gambades, toutes propres et approchantes du naturel des ours, comme de lucter et grimper le long des maisons et des piliers des balles; et (chose admirable!) ils contrefaisoient si naturellement, par un merueilleux artifice, en leurs cris, les hurlemens des ours, que l'on eust pensé estre parmi les montaignes; et voyants que le roy, qui desja estoit dans son logis, prenoit ung grandissime plaisir à les regarder, ils s'assemblerent tous cent, et firent une *chimade* ou salut à la mode de *chiorme de galere*, tous ensemble, si espouvantable, qu'un grand nombre de cheuaux sur lesquels estoient varlets et lacquets attendant leurs maistres devant le logis du roy, rompirent resnes, brides, croupieres et sangles, et jetterent avec les selles tout ce qui estoit dessus eux, et passerent (tant fust grande leur fraieur) sur le ventre de tout ce qu'ils rencontrerent. Le roy confessa n'avoir reçu en sa vie autant de plaisir pour une droillerie champestie qu'il fist lors, et leur fect donner deux mille escus. »

Entre Saint-Jean de Maurienne et Modane on trouve Saint-Michel, gros village qui n'a rien de remarquable, et le hameau des Fourneaux, où l'on exploite les mines assez riches de plomb et de cuivre que contiennent des montaignes voisines. Pas grand chose à dire de Modane; mais vers ce village, et jusqu'à Lans-le-Bourg, la route prend un caractère de plus en plus sérieux. Les monts deviennent plus sourcilieux, les rocs plus escar-

pés, les précipices plus abruptes; çà et là des eaux roulent avec impétuosité, on aperçoit des antres profonds, on voit de grandes forêts noires, on admire les vieux sapins du bois de *Bramant*, séjour des loups et des ours, qui rendent le passage dangereux en hiver; on se sent au centre des Alpes, on reconnait l'approche de la haute cime qui sert de portique à l'Italie. Qu'ils ont de noblesse, ces tableaux d'une nature austère! En ces lieux règne un majestueux silence, interrompu seulement de temps à autre par le bruit rapproché d'un torrent, ou par le tintement des sonnettes d'une caravane de muletiers qui viennent d'Italie ou qui s'y rendent. Parfois on rencontre une voiture, et l'on se surprend à envier les voyageurs qu'elle renferme, car ils vont revoir la patrie, tandis que, de leur côté, ils vous portent aussi peut-être le même sentiment d'envie, car vous allez entrer dans le beau pays auxquels ils ont dit adieu. Cette route du mont Cenis n'a pas au même degré la grandeur sauvage qui caractérise le Simplon; cependant elle offre avec lui des traits de ressemblance: là se trouvaient, comme au Simplon, des obstacles en apparence invincibles, que la puissance de l'homme a su franchir. Il a fallu faire sauter des quartiers de roches, détourner des cours d'eaux rapides, construire des ponts, aplanir des terrains rebelles, surmonter mille difficultés. Çà et là la route est hardiment suspendue sur des gouffres, et l'on aurait les plus grands périls à redouter, si l'on y passait pendant une de ces tourmentes affreuses qui parfois descendent en tourbillonnant dans les hautes vallées alpines.

C'est au milieu de ces merveilles de la nature combinées avec celles du génie humain, qu'on arrive à Lans-le-Bourg, dernier village de la Maurienne. A Lans-le-Bourg, autrement dit Lanebourg, commence la montée proprement dite du mont Cenis; là on passe la nuit en se disant: « A demain l'Italie! » Là aussi nous prenons quelque repos au pied de la montagne, avant de gravir sa cime glacée.

H. LEMONNIER.

LANS-LE-BOURG. — La Poste, ou les Tavernettes. — L'Hospice et la Caserne du mont Cenis. — La Grand-Croix. — La Ceuse. — Les Échelles et Saint-Nicolas. — Ferrières. — La Novalèse et le Pénitent. — La Roche-Melon. — Molaretto et Saint-Martin. — Suse. — Fort de la Brunette. — La Doire. — Bussolino. — Saint-Georges. — Vanez. — Saint-Ambroise. — Avigliano. — Rivoli. — TURIN. — Rois de Sardaigne.

Lorsqu'on veut se rendre en Italie par le Piémont, le mont Cenis est l'unique passage du voyageur qui vient de la Savoie, de cette province qui, conquise par nos armées en 1792, forma le département du Mont-Blanc jusqu'en 1815, époque de sa séparation politique de notre territoire.

Le dernier village de cet ancien duché, à l'extrémité du pays de Maurienne, et où se réunissent les voyageurs, est *Lans-le-Bourg*, que quelques auteurs écrivent *Lansbourg* ou *Lanebourg*, car il est assez difficile de déterminer quel est son véritable nom.

Il paraît cependant que le premier de ces noms a prévalu, puisqu'il figure seul sur les itinéraires et sur les cartes nouvelles.

Mais il est bon de remarquer que les géographes ont pris soin d'embrouiller la question, et même de l'embrouiller dans les différents articles de leurs propres ouvrages. Ainsi, à *Lans-le-Bourg*, La Martinière dit : « Bourg de Savoie, dans la Haute-Maurienne, sur la rivière d'Arc. C'est la même chose que Lanebourg. » Et à Lanebourg il ajoute : « Petite ville de Savoie, au comté de Maurienne, sur la rivière d'Arc, que l'on passe sur un pont. » MacCarthy fait de *Lans-le-Bourg* un village, et de *Lanebourg* un bourg, tous deux de la Savoie et de la Maurienne, plaçant Lanebourg sur l'*Arne*, rivière des *Ardenes* ! Prudhomme, dans son grand dictionnaire, met *Lans-le-Bourg* sur l'*Arve*, qui est une rivière du Léman ! La petite rivière de l'Arc prend sa source au pied du mont Iséran ou Iséran, et va se perdre, à quinze lieues de là, dans l'Isère.

À l'époque de notre possession, il y avait dans ce village, indépendamment d'une brigade de gendarmerie, un bureau de sortie par terre, pour les contrées de l'est, des ouvrages d'or et d'argent portés à l'étranger, un bureau de poste et un relais de poste aux chevaux. Sa population ne dépasse pas quinze cents habitants, et a peu varié depuis trente ans ; cela tient à sa position. On n'est pas volontiers disposé à s'enfouir dans un pays tellement entouré de montagnes, qu'à peine

y voit-on le soleil depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de janvier. Il y a quelques bonnes auberges, où il fait très-cher vivre.

Avant 1805, plus de cent personnes et de cent mulets ou chevaux étaient à Lans-le-Bourg, toujours prêts à porter les voyageurs et les équipages jusqu'à La Novalèse. Les porteurs de ce dernier village passaient pour être meilleurs que ceux du premier, mais non les mulets, ce qui avait donné lieu à ce dicton : *Porteurs de la Novalèse, mulets de Lans-le-Bourg*.

Là, autrefois, on démontait les voitures pour en charger les mulets habitués au service de la montée de l'ancienne route. Les voyageurs, hommes et femmes, qui n'étaient point faits à la fatigue de la marche, se plaçaient sur des chaises de paille ajustées à des brancards de sapin, et se faisaient transporter ainsi jusqu'au point le plus élevé de la montée, c'est-à-dire jusqu'à la grange des *ramasses* ; le transport des personnes nécessitait quelquefois, selon leur poids, le concours de six à huit porteurs. On estimait à un quart de lieue l'étendue de cette montée, et à une heure le temps qu'on y employait.

Au retour, par ce passage, on se servait des *ramasses*, nom des traîneaux destinés à la descente, qui s'opère encore aujourd'hui de la même manière lorsqu'on veut co user, et que d'ailleurs les neiges ont comblé tous les creux et nivelé toutes les inégalités de la montagne. Cette descente en traîneau n'exige pas plus de quinze à dix-huit minutes, tandis qu'une heure ne suffit pas par la route nouvelle. Les gens du pays appelaient *marons* les conducteurs de ces traîneaux.

Il ne fallait pas moins de cinq heures, par l'ancienne route, pour parcourir les six lieues qui séparent Lans-le-Bourg de La Novalèse ; et il convient de dire qu'on ne se faisait ramasser que pour la descente du côté de la Savoie, parce que le chemin du côté du Piémont était inégal, et conséquemment peu propre à l'usage du traîneau.

Je ne sais dans quel historien ou dans quel géographe j'ai lu qu'un Anglais était demeuré pendant huit jours à Lans-le-Bourg pour se pro-

curer la jouissance de se faire ramasser plusieurs fois par jour. Il n'y a guère que les Anglais qui aient le privilège de l'originalité dans le choix de leurs plaisirs.

En suivant la route nouvelle, ouvrage que Napoléon fit faire en 1805, et qui se compose d'une longue suite de rampes douces et de tournans prolongés, dont l'ensemble formait une des plus belles routes de France, la montée est calculée sur une étendue d'une lieue et demie. On peut gravir cette route sans danger, à cheval ou en voiture, soit en montant, soit en descendant.

Toute cette montée, jusqu'à la pointe des *ramasses*, est nommée le Grand mont Cenis; le Petit mont Cenis est le versant opposé, qui fait face au Piémont, et que quelques auteurs appellent *Jucum Sibenicum*. Tout le Grand mont Cenis appartenait autrefois aux habitans de Lans-le-Bourg; ils avaient, comme aujourd'hui, de petites maisons sur ces rochers, y envoyaient des pâtres pour garder leurs troupeaux jusqu'au temps des neiges, et tous les lundis s'y rassemblaient pour une espèce de foire, où il se vendait beaucoup de bestiaux. On fait dans ces chalets du fromage estimé, qui a la qualité du sassenage.

Au temps d'Auguste, trente ans avant notre ère, on donnait le nom d'*Alpis Cottia* à cette partie des Alpes qui comprenait les monts Cenis, Genève et Viso. Ce nom lui venait d'un petit prince qui s'était formé là un état indépendant, et s'y était maintenu en recherchant la faveur d'Auguste. Pour prouver son attachement à cet empereur et aux Romains, il fit faire de grands travaux dans les montagnes, et parvint à y pratiquer des voies commodes pour le passage des troupes. Pourtant ces travaux n'atteignirent point le Grand mont Cenis; ils s'étendirent, de Suse, vers les monts Genève et Viso. Selon Pline, l'état de Cottius, qui avait donné son nom à ces montagnes, s'il ne l'avait pris lui-même d'elles, se composait de douze cantons indépendans des Romains, ce qui explique l'absence de leurs noms dans l'inscription du Trophée des Alpes : Suse était la capitale du roitelet. Un grand nombre d'historiens pensent qu'Annibal passa par le mont Cenis pour se rendre en Italie, ou bien qu'il divisa son armée; qu'une partie suivit ce chemin, tandis que l'autre traversait le Petit Saint-Bernard. Il est probable, et en cela je partage l'opinion du savant Denina, qu'Annibal partagea son armée, et la dirigea par le Saint-Bernard à la fois et par le mont Viso, que Bellovèse

avait déjà franchi. Je ne doute pas que les historiens, en plaçant Annibal sur le mont Cenis, n'aient commis une erreur d'interprétation; ils auront vu que le général carthaginois avait conduit son armée devant Turin par les Alpes cottiennes; que le mont Cenis, plus rapproché du Saint-Bernard que les monts Genève et Viso, avait toujours été tenu parmi ceux de ces Alpes, d'où Annibal était descendu dans les plaines des *Taurini*; ils auront conclu qu'il n'avait pu rejeter une des deux fractions de son armée jusqu'aux sources du Pô, alors que l'autre pénétrait dans le val d'Aoste, et ils auront cru pouvoir donner au mont Cenis la préférence sur le mont Viso\*.

Quoique le royaume ou préfecture de Cottius ait été réduit en province sous Néron, vers le milieu du premier siècle de notre ère, on voit que le nom des Alpes cottiennes n'était point encore oublié au XI<sup>e</sup> siècle, puisque Pierre Damien écrivant à Adélaïde, fille de Mainfroy, marquis de Suse, et femme d'Amédée, comte de Maurienne, la qualifie du titre de *ducissa Alpium cottiarum*.

Le mont Cenis, en latin *Cinesius mons*, est ainsi nommé de la petite rivière *Cenise*, qui tombe en cascade devant Ferrières et La Novalèse. Plusieurs écrivains, parmi lesquels Simler, cité par La Martinière, l'ont aussi nommé *mons Sancti-Dionysii*, à cause d'une statue de ce saint qui y était encore en grande vénération au XVII<sup>e</sup> siècle.

De la grange des *ramasses*, on arrive en moins de vingt minutes à la plate-forme du mont Cenis, espèce de plaine d'une lieue et demie de longueur, très-légèrement inclinée vers le Piémont, et pour ainsi dire sans inégalités. Au mois de juin, elle est couverte de grandes renon-

\* M. Rey, membre de plusieurs sociétés savantes, entr'autres de l'Institut historique, a publié, en 1829, dans le *Recueil industriel* de M. de Moléon, une dissertation sur l'emploi du Finale à la guerre. A la suite de cette dissertation, il a placé un tableau indicatif du nom des quatre-vingt-dix auteurs qui ont traité du passage d'Annibal dans les Alpes, du titre de leurs ouvrages, du n<sup>o</sup> du tome et de celui de la page où il est question de ce passage. Il résulte de l'opinion de ces 90 historiens, que 33 se sont prononcés pour le Petit Saint-Bernard, 21 pour le mont Genève, 19 pour le Grand Saint-Bernard, 10 pour le mont Cenis, 3 pour le mont Viso et un pour la Roche-Melon : ce dernier est Albanis-Beaumont, Description des Alpes, t. 1<sup>er</sup>, p. 98; t. 2<sup>e</sup>, p. 632. Je doute qu'un homme raisonnable puisse jamais partager le sentiment de cet auteur.





eules, et d'une verdure épaisse où l'on mène les troupeaux dès la Saint-Jean, quoique les endroits abrités du soleil soient chargés de neige. Cette plaine est bordée latéralement par deux montagnes fort élevées.

On calcule ainsi les hauteurs du mont Cenis : aux *Ramasses*, 10,404 pieds ; à la plate-forme, 5,520 ; aux montagnes latérales, 8,550.

Un petit lac, aux bords fleuris et gazonnés, occupe la moitié environ de la plaine ; formé des eaux qui descendent des montagnes fermant les flancs de la plaine, il s'écoule doucement du côté du Piémont, partant de l'auberge de la *Grand-Croix*, et donnant naissance à la *Cenisé*, *Cenisella*, laquelle va se perdre dans la Petite Doire, *Doria Riparia*, auprès de Suse. Ce lac produit des truites excellentes. Un physicien de Turin, Vassalli, a vérifié que sa plus grande profondeur est de 93 pieds. Une île parsemée d'arbrisseaux et de fleurs de toute espèce embellit une des extrémités de ce lac, et offre un but agréable de promenade sur l'eau.

En entrant dans la plaine, la route longe le lac à droite, après avoir longé à gauche le hameau des *Tavernettes*, qui se compose de sept ou huit auberges ou tavernes qui lui avaient donné son nom, remplacé depuis 1810 ou 1811 par celui de *Mont-Cenis*. Ce hameau est situé au pied d'un des pics qui dominent le plateau : le relais de poste y est placé.

Un peu plus loin est l'*Hospice des Pèlerins*, bâti sur le bord du lac, et au-devant d'une des croupes qui s'élèvent au-dessus de la plaine. Napoléon avait concédé à cet hospice la propriété du lac, et lui avait assigné les domaines des abbayes de La Novalèse et de Saint-Selve en Piémont, ce qui faisait monter ses revenus à environ 25,000 fr. Il avait reçu, au même temps, par un bref du pape, la règle de Saint-Benoît. Fondation de Charlemagne renouvelée par Napoléon, on y montrait la *chapelle des Transis*, destinée à la sépulture de ceux qui mouraient d'accident ou de froid. « Cela arrive quelquefois à de pauvres gens qui entreprennent le passage sur l'apparence d'un beau temps, et qui sont surpris par le froid, ou ensevelis sous les neiges qu'un tourbillon de vent, *tormenta*, précipite du sommet des montagnes. Mais les habitants connaissent les temps où il y a du danger, et il n'y pérît que ceux qui négligent de prendre des conseils ou de les suivre. »

L'édifice a été agrandi ; il est vaste et com-

mode ; des écuries pour 300 chevaux y ont été construites. Il y a une église et des casernes d'infanterie ; on peut y loger 2,212 hommes, dont 1,200 au grenier, sur de la paille.

Les religieux exercent l'hospitalité avec beaucoup de noblesse et d'affabilité, et soit qu'ils logent, soit qu'ils nourrissent les voyageurs, ils n'exigent rien d'eux, s'en remettant à leur générosité.

Napoléon avait établi, au profit de l'hospice, et pour l'entretien de la route, sur les chevaux et les voitures de passage, une taxe que les rois de Piémont ont bien voulu conserver jusqu'à ce jour. D'après cette taxe, il est payé pour chaque cheval ou mulet. . . . . 2 fr.

Pour chaque charrette ou voiture non suspendue. . . . . 3

Pour chaque voiture suspendue. . . 6

L'auberge de la *Grand-Croix*, où les voyageurs s'arrêtent souvent pour se réchauffer ou se reposer, est la limite de la plaine, car là commence la descente du côté du Piémont.

Avant de quitter le plateau du mont Cenis, je dois consigner ici quelques détails d'un certain intérêt.

Vingt-cinq maisons, dites de refuge, sont disséminées sur ce plateau, et habitées par des cantonniers.

Les cantonniers sont, si j'ai bonne mémoire, une organisation impériale.

Une des charges qui pesaient de tout leur poids sur les habitants de Lans-le-Bourg et de La Novalèse, était la réparation et l'entretien du tout le chemin du mont Cenis ; on les obligeait aussi à rendre ce chemin plus large et plus commode. Pour les dédommager de cette corvée, on les exemptait de la capitation et de la milice ; mais dans les derniers temps, on les avait privés de la dernière de ces exemptions. Ayant enfin changé de maîtres, ils réclamèrent, et ce fut alors qu'on érigea plusieurs compagnies de cantonniers occupés, pendant l'hiver, au déblai des neiges et à porter aux voyageurs des secours nécessaires, et pendant l'été, aux ouvrages de réparation et d'entretien de la route. Le prédécesseur du roi de Piémont actuel a conservé l'organisation des cantonniers, les réduisant à cinquante-deux, formant deux compagnies. Malgré leurs efforts, il ne leur est pas possible d'empêcher que la neige ne couvre la route pendant une grande partie de l'année. « Alors les voitures roulent sur la neige même, qui prend la dureté de la glace sans en avoir le glissant.

La trace des premières qui passent devient la voie nécessaire des autres ; et malheur à celles qui n'ont pas la même voie , lorsque les ornières ont été approfondies par la fréquence du passage , surtout au temps de la fonte des neiges. C'est alors que le secours des hommes qui soutiennent les voitures est essentiel : c'est alors aussi qu'ils éprouvent le plus de peine et de dangers. » Les maisons des cantonniers , et des jalons placés de distance en distance , indiquent la route quand les neiges la dérobent aux yeux des voyageurs.

La prairie qui conduit des Tavernettes au lac repose sur le gypse , roche secondaire remarquable au centre de ces montagnes primitives , où l'on trouve aussi quelques couches de schiste ; le fer y est assez abondant. Il y a des papillons particuliers à cette région de l'atmosphère. Les oiseaux qu'on y voit le plus communément sont le pinson de neige , la perdrix blanche , le grand et le petit aigle. Les marmottes y sont communes. Il y a des chamois sur les crêtes supérieures , mais point d'ours.

L'ancien chemin descend si rapidement à La Novalèse , le long du torrent , qu'il semble s'y précipiter avec lui , par une suite de rampes escarpées régnant sur une étendue de deux lieues que l'on comptait autrefois pour quatre. Un quart d'heure après avoir quitté la *Grand-Croix* , on trouve les Échelles , et l'on descend dans la plaine Saint-Nicolas. Là on voit la belle cascade à deux branches formée par les eaux de la Cenise , qui s'échappent du haut du rocher , et forment ensuite dans la plaine un canal qui sépare la Savoie du Piémont , et que l'on passe sur un pont. A une demi-lieue de Saint-Nicolas est le village de *Ferrières* , composé de vingt à vingt-cinq chaumines , entre deux rochers escarpés , sur le bord de la Cenise. C'est le village le plus triste de cette route ; on n'y voit que des cimes de montagnes , des précipices , et un torrent qui serpente et roule à grand bruit des cailloux au travers d'une vallée stérile et resserrée de tous côtés. Son nom lui vient de *ferrir* , frapper , parce que des chrétiens qui s'y étaient réfugiés pendant une persécution y souffrirent le martyre.

La descente ne finit qu'à *La Novalèse* , *Novalese* , ou *Novallegge*. Ce bourg du Piémont , à deux lieues de Suse et treize de Turin , était connu des voyageurs , parce qu'on y remontait les voitures pour continuer la route vers Turin , ou qu'on les y démontait pour passer en Savoie , et aussi parce qu'il y existait une abbaye de l'ordre de Saint-

Benolt , du nom de *Saint-Pierre de Novalèse*.

Si l'on pouvait en croire Léandro Alberti , *Descrizione di tutta l'Italia* , un prince du sang de France , nommé Frodonius , aurait été le fondateur de cette abbaye , considérablement augmentée par Charlemagne. Alberti s'est trompé quant au nom du fondateur , qui fut Abbon , patrice et gouverneur de Suse , vers 739. Ce monastère , ravagé par les Sarrasins , a subi depuis tant de dévastations , que bibliothèque , archives , trésor , reliques , objets précieux , tout a disparu. L'édifice est abandonné et tombe en ruines , à l'exception de l'église , qui n'a rien de remarquable , et de quelques chapelles servant de magasin. Deux sont ornées d'anciennes peintures ; les autres ont été reblanchies. On avait représenté , dans l'une , le Père Éternel , entouré d'anges et de chérubins , et dans ses encadremens l'histoire de la vie et des miracles de saint Eldrade , qui a été un des abbés , en 845 , et celle de saint Nicolas , évêque de Myre. L'histoire de saint Arnulphe , premier abbé , qu'on dit avoir été martyrisé par les barbares , décore l'autre chapelle ; elle est presque entièrement effacée. Ces peintures semblent être du XI<sup>e</sup> et du XII<sup>e</sup> siècles. Plusieurs abbayes d'Italie , de France et d'Espagne dépendaient autrefois de ce monastère. Il y avait tout auprès , au temps d'Alberti , une chartreuse dont il n'existe plus de traces.

Je ne puis m'empêcher de raconter ici quelques traits de l'histoire d'un religieux , que je tiens de lui-même.

C'était en 1810 , à mon retour d'un voyage en Lombardie et dans les États-Vénitiens. J'étais parti de Suse , de grand matin , à pied , dans l'intention de gagner le plateau du mont Cenis , en suivant l'ancienne route. J'avais à peine fait cent pas sur le chemin pierreux de la rive gauche de la Cenise , lorsque je rencontrai un pénitent blanc , en costume , gras , frais , dispos , paraissant avoir une quarantaine d'années. Nous nous saluâmes. Je me hasardai à lui demander si , se rendant à l'hospice par La Novalèse et Ferrières , il voulait bien m'agréer pour compagnon de voyage ; je remarquai quelque hésitation de sa part , cependant il mit bonne grâce à y consentir.

Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.

La conversation s'engagea , quoiqu'un peu réservée d'abord de la part du religieux , sur ce qui avait un rapport personnel à chacun de nous.

Tous les ordres ayant été supprimés par un

décret impérial, il avait dû quitter son couvent de Brescia, pour rentrer dans sa famille, habitant la ville de Dôle.

Je lui racontai comment l'amour de la patrie m'avait fait abandonner l'Italie, où des intérêts assez graves auraient dû me retenir.

Enfin une sorte d'intimité s'établit entre nous tellement qu'étant en vue de La Novalèse, je jouissais de toute sa confiance et qu'il avait reçu toutes les confidences que moi, jeune homme, je pouvais avoir à faire.

Comme nous allions aborder ce bourg, le religieux saisit mon bras, me priant de m'asseoir auprès de lui pour entendre un secret qu'il désirait, disait-il, verser dans mon sein à l'instant même. Sa voix était troublée, son visage pâle, ses lèvres contractées. — J'éprouvai involontairement une émotion pénible, en voyant le changement qui s'était si subitement opéré dans toute sa personne, car ses genoux semblaient plier sous le poids de son corps.

Nous nous assimes, je lui prêtai la plus curieuse attention, et il me dit :

« Vous voyez auprès de ce pau de mur ruiné de la vieille abbaye, un morceau de rocher s'avancant assez, à vingt pieds du sol, pour servir de refuge au besoin ? Eh bien ! sous la terre qu'il abrite, j'y déposai, il y a quinze ans, le seul bien que j'eusse envié au monde ! »

Il poussa un soupir profond, posa les mains sur ses yeux, cherchant sans doute, dans le silence et dans l'absence des objets qui nous entouraient, à rajeunir sa pensée, ou à reprendre des forces pour continuer son récit.

Il le reprit pour me raconter comment une jeune et belle personne, sa cousine, qu'il accompagnait en Italie, où elle allait rejoindre son père, avait été jetée, de pointe en pointe de rochers, au fond d'un précipice tout auprès des belles cascades de la Cenise ; comment elle avait été inhumée sous la roche de la vieille abbaye ; comment le désespoir l'avait jeté, lui, ainsi que son oncle, dans l'ordre des Pénitents, et enfin comment les événemens forçaient son retour à Dôle.

Nous gravâmes ensuite jusqu'au rocher protecteur de la sépulture de Marie. Le religieux s'agenouilla, fit une prière assez longue, tira de dessous sa robe une petite boîte en bois des Indes, l'emplit de quelques poignées de la terre qui recouvrait les restes de la jeune fille, pria de nouveau, se leva en silence et s'éloigna sans paraître songer à moi.

Je le suivis : il ne m'adressa plus la parole que pour me faire des excuses, et pour me dire que, devant passer plusieurs jours à l'hospice, il ne pourrait continuer la route avec moi. Je ne l'ai plus revu.

A peu de distance de La Novalèse, du même côté, s'élève le pic de Roche-Molon ou Melon, fameux parmi les géographes comme la principale sommité des Alpes, et en vénération parmi les habitans comme ancien lieu de pèlerinage. La Roche-Melon est à 10,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, et la neige la couronne encore presque entièrement au mois de juillet. Le chevalier Boniface Rotaire, parti d'Asti pour la Terre-Sainte, fut pris par les Musulmans. Il promit à la Vierge, s'il recouvrait sa liberté, de faire bâtir sur le sommet de cette roche une chapelle où l'on dirait tous les ans une messe en son honneur ; il accomplit son vœu. Le 3 août de chaque année, des prêtres y allaient dire l'office de la Vierge et une messe pour laquelle il y avait une fondation considérable. La fatigue et les difficultés du trajet ont fait prendre, en 1812, le parti de transporter à Suse le triptyque que le chevalier Rotaire avait placé dans cette chapelle abandonnée, qu'une chapelle plus rustique a remplacée. On la nommait Notre-Dame-des-Niges.

Le chemin qui de là conduit à Suse est facile et sans accident grave de terrain.

Quant à la route nouvelle, sa pente est douce à partir du plateau jusqu'à Suse : elle n'est interrompue, vers le milieu de la distance à parcourir, que par la porte de *Molaretto*, et, un quart de lieue plus bas, par le hameau de *Saint-Martin*. Le Molaretto est une maison isolée, bâtie directement au-dessus de La Novalèse, et occupée par une auberge. Saint-Martin fait face à la Roche-Melon. De la porte de Molaretto on découvre les plaines fertiles du Piémont : les hommes et les enfans déguignés qui demandent l'aumône, et dont on est dès-lors assailli, indiquent assez que l'on entre en Italie.

Une heure et demie après, le voyageur dépasse la porte de France, qui donne entrée à Suse, petite ville de deux mille habitans, jadis siège d'un évêché, puis d'une sous-préfecture impériale, située dans le fond de la vallée, au pied de plusieurs rochers, près du confluent de la Cenise et de la Doire, et sur l'embranchement des deux routes du mont Cenis et du mont Genève, qui suivent le cours de ces deux rivières.

Suse était la capitale de Cottius et la ville des *Segusini* : elle suivit le sort de l'Italie. Après l'invasion des peuples du Nord, elle eut des marquis qui en firent une souveraineté assez considérable : ils avaient le droit de frapper des monnaies. Le premier de ces princes, Hardouin II, comte de Turin vers 913, acquit la vallée de Suse. Adélaïde, fille de Manfred II, marquis de Suse, comtesse de Maurienne, étant morte, Humbert II, son neveu, réclama son héritage. L'empereur Henri IV favorisa ses prétentions, et le marquisat de Suse passa ainsi dans la maison de Savoie. On voit encore à Suse des restes du palais de ces anciens marquis.

Les Romains, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Sarrasins et les Français l'ont successivement ravagée. Les maisons que l'on construit sur la route nouvelle formeront une seconde ville, préférable à la première, qui est mal bâtie, dont les rues sont sales et étroites. Il n'y existe plus de fontaines : on boit l'eau des puits, et on lave le linge au milieu des rues, dans le ruisseau que forme un torrent qui y cause quelquefois des dégâts. Il n'y a ni jardin cultivé, ni bibliothèque, ni cabinet de curiosité. Le peuple y est superstitieux, et il applaudirait aux euréqui, comme autrefois, s'arrogeaient le droit de faire fouetter les ivrognes et les libertins.

Ce que les voyageurs y recherchent, c'est l'arc d'Auguste, situé au nord de la ville, et l'église de Saint-Just.

Cet arc est de marbre blanc, tiré des carrières de *Foresto*, village voisin de Suse. Sa hauteur est de 48 pieds et demi, sa largeur de 40, et sa profondeur de 25 ; son ouverture a 20 pieds de largeur et 40 de hauteur : les quatre angles sont soutenus par de belles colonnes cannelées ; les chapiteaux ont deux rangées de feuilles d'acanthe délicatement sculptées ; la frise est décorée d'un bas-relief qui était continué sur les quatre faces. Au-dessus de la frise est un massif qui porte l'inscription ; elle se dégrade tous les jours, et des mots entiers sont devenus illisibles, à ce point qu'ayant voulu la relever à mon dernier passage, j'avais laissé des blancs sur ma copie, et qu'il me serait impossible de la donner ici, quelque curieuse qu'elle soit, si Millin ne l'avait publiée comme la tenant du savant chevalier Napione. La voici :

*Imp. Cæsari. Augusto. divi. F. pontifici. maximo. tribunic. potestate. XV. imp. XIII. m. iulius. regis.*

*donni F. cottius. praefectus. civitatum. quae. subscriptae. sunt.*

|                     |                     |                    |
|---------------------|---------------------|--------------------|
| <i>Segoviorum.</i>  | <i>Segusinarum.</i> | <i>Belacorum.</i>  |
| <i>Calvrigum.</i>   | <i>Medallorum.</i>  | <i>Tebaviorum.</i> |
| <i>Adanativum.</i>  | <i>Savinatium.</i>  | <i>Egginorum.</i>  |
| <i>Faminiorum.</i>  | <i>Venisatorum.</i> | <i>Emeriorum.</i>  |
| <i>Esobianorum.</i> | <i>Opadianum.</i>   |                    |

*Et. civitates. quae. sub. eo. Praefecto. fuerunt.*

Cet arc ne doit donc pas conserver le nom de *triumphal* qu'on lui a communément donné. C'était la porte de la ville, et un monument de l'union des peuples de cette préfecture, dans l'obéissance qu'ils avaient jurée à Auguste et à l'empire. Elle marquait le principal passage de l'Italie dans la Gaule, et se trouve maintenant dans les jardins dépendant du palais du commandant de la province.

Suse a plusieurs églises, parmi lesquelles on distingue celle de Saint-Just. Le campanile ne tient pas à l'édifice ; il a cinq aiguilles ; celle du milieu, qui domine de beaucoup les quatre autres, est d'une forme élégante. Tous les ornemens de la tour carrée qui porte ces cinq aiguilles sont en briques. L'architecture intérieure est très-simple ; la boiserie du chœur, d'une sculpture légère et gracieuse, est dans le style gothique. Il y a dans la chapelle de la Vierge une figure de bois doré, agenouillée, qu'une inscription au-dessus de la niche indique être celle de la princesse Adélaïde. On eroit que la tombe de cette Adélaïde est au-dessous de la statue, et cependant on en montre une dans la cathédrale de Turin, que l'on prétend être la sienne. La *conque* du baptistère, qui est au fond de l'église, est très-belle et d'une espèce de marbre qui ressemble beaucoup au vert antique, et qu'on appelle *vert de Suse*, quoiqu'on le tire de la montagne de Faussemagne, auprès de Busselino ; ce vase, qui est d'un seul bloc, peut contenir 372 pintes françaises. Dans la sacristie est le monument qui décorait la chapelle *Notre-Dame-des-Neiges*, de la Roche-Melon : c'est un triptyque de bronze d'un travail très-singulier ; les figures ressortent, en relief, de contours profondément gravés, genre de travail qui ressemble à celui des bas-reliefs égyptiens. On y voit au milieu la vierge Marie ayant son fils sur ses genoux ; à droite est un chevalier élevant ses mains jointes au ciel, et qui doit être le fondateur Rotaire. Auprès du triptyque on voit aussi les chaînes de fer que ce chevalier avait portées. Sous l'autel est le corps de

28.11.18. 176.40.30



Shiraga, Sanyo

LATE J. M. NT. CEN. 11

Shiraga, Sanyo  
176.40.30



saint Just. On ne sait de ce saint autre chose sinon qu'il était religieux dans le monastère de La Novalèse. Cette église se vante de posséder le corps de saint Maur, disciple de saint Benoît, et celui de saint Étienne. L'église *Saint-François* est aujourd'hui un magasin. Suse a un hôpital qui servait autrefois de séminaire. Cette ville possédait un couvent de bénédictins, qui y avait été fondé en 575. Elle n'avait été érigée en évêché qu'en 1772.

Le fort de la Brunette faisait de Suse une ville importante; formé de huit bastions et d'ouvrages taillés dans le roc même, il défendait le défilé nommé le *pas de Suse*, et dominait les chemins du mont Cenis et du mont Genève. Le roi Charles-Emmanuel III, mort en 1773, l'avait fait construire sur les débris de quelques ouvrages faits jadis par les Français, et y avait employé quinze millions. Il fut totalement démoli, conformément au traité de Cherasco, signé en 1796.

Avant de dépasser Suse et de quitter entièrement le mont Cenis, je dois rappeler un fait militaire qui n'est pas sans gloire pour la France, et prouve en même temps le courage des Piémontais.

Le gouvernement républicain projetait une invasion en Piémont par le mont Cenis; afin de s'en garantir, les Piémontais avaient construit des redoutes sur différents points de la montagne. Le Comité de salut public ayant donné, au mois de février 1794, l'ordre de s'emparer du passage, nos soldats attaquèrent; mais la vigoureuse défense de leurs adversaires les contraignit à la retraite. Au retour de la belle saison, le général Bagdelone fut chargé de tenter un nouvel effort. Au lieu d'attaquer de front, les colonnes françaises dépassèrent les ouvrages. Les Piémontais, se voyant tournés, harcelés d'ailleurs sur leurs flancs par nos tirailleurs, n'opposèrent plus, intimidés qu'ils devaient être, qu'une faible résistance. Les troupes chargées de l'attaque de front gravirent dès-lors la montagne, et prirent les redoutes des Rivetz et de la Ramasse. Toutes les positions furent successivement enlevées. Le général Bagdelone perdit ses avantages jusqu'à La Novalèse, où il établit ses avant-postes, après avoir tué ou fait prisonniers huit à neuf cents Piémontais, et s'être emparé de vingt pièces de canon, de plusieurs obusiers, d'une grande quantité de vivres et de munitions. Ce beau fait d'armes concourut à rétablir la communication tant désirée entre les armées des Alpes et d'Italie.

La route traverse la vallée de la Doire. Cette vallée, si fertile et si riche, est un moment attristée par la vue des plaines de Bussolino, privées de culture à cause du torrent qui les couvre fréquemment de ses eaux sales et pierreuses. On passe la Doire dans le bourg de Bussolino, vilain, sans aucune ressource, où végète une population de cinq à six cents individus. Ce bourg avait pourtant autrefois le titre de comté; on y voit encore les ruines d'un château gothique.

Près de là est la montagne de *Faussemagne*, d'où l'on tire le beau marbre vert et blanc qu'on nomme *vert de Suse*, et qui a une grande ressemblance avec le *vert antique*.

Le relais se trouve à Saint-Georges, village de cinq cents habitants, situé à une lieue et demie plus loin, et où se voient aussi les restes d'un château gothique.

On dépasse ensuite le bourg *Saint-Antoine*, où il y a enfin une auberge passable; le village de *Fanez*, cité par ses carrières de granit; le bourg de *Saint-Ambroise*, où l'on remarque une église nouvelle, ouvrage d'un simple maître maçon, et que domine l'ancien couvent des Bénédictins dit de Saint-Michel, puis on arrive à la petite ville d'*Avigliano*.

Elle compte douze cents habitants, une poste aux lettres, et un grand nombre de fabriques de soie. Plusieurs souverains l'ont habitée; Humbert III et Amédée VI, comtes de Savoie, y ont reçu la naissance. Cette ville, que le testament d'Abbon indique sous le nom d'*Ovilianum*, était très-forte autrefois, mais Frédéric Barberousse renversa ses bastions; elle fut abîmée lors des guerres entre les Guelfes et les Gibelins, et les Français, qui la prirent plusieurs fois, achevèrent de la ravager. L'ancien château n'offre plus que des ruines.

*Rivoli*, *Ripulæ*, petite ville de cinq mille âmes, est à trois lieues d'Avigliano, et à deux de Turin, du côté du couchant. Cette ville est bâtie sur une colline qui produit abondamment toutes sortes de fruits et qu'entourent de fertiles campagnes. Elle a toujours ses trois paroisses; mais ces couvens de Carmes, de Capucins, de Dominicains, que l'on y voyait avant la domination française, n'ont point été réédifiés. Les princes de Savoie, charmés de l'agréable situation de ce lieu, y firent construire une maison de plaisance qui servit long-temps de rendez-vous de chasse. Charles-Emmanuel, onzième duc, qui y était né en 1562, lui donna la forme d'un châ-

teau et l'orna de peintures belles et curieuses. Ce château, qui n'a rien de remarquable, n'a pourtant atteint, malgré son étendue, que le tiers de la grandeur qu'on devait lui donner. Il est construit en briques, et à trois étages, avec onze croisées de face. Ce fut là que le roi Victor Amédée II donna son acte d'abdication, en 1730.

Les rues de Rivoli sont étroites et peu soignées; mais cette ville est entourée de maisons de campagne appartenant aux plus riches habitants de Turin, ce qui lui donne quelque vie et quelque importance.

Une route, ou plutôt une avenue large et parfaitement alignée, percée au milieu d'une plaine des plus riches, conduit jusqu'à Turin. De cette magnifique allée, on découvre l'église de la *Superga*, qui domine la ville. Cet édifice et le château de Rivoli ont servi, suivant Millin, de base au P. Beccaria pour les calculs du degré du méridien. A droite, à l'entrée de la ville, est un obélisque construit en 1808, pour indiquer le commencement du degré. A cette même entrée, on voit l'aqueduc qui, traversant les anciens fossés et les bastions à présent détruits, va répandre d'abondantes eaux dans les fontaines de Turin, d'où elles se jettent dans les rues pour les nettoyer et les assainir.

On pénètre dans la ville par la *porte de Suse*, au-delà de laquelle est la superbe rue du Mont-Cenis ou de la Doire, dont la longueur excède mille mètres.

Je réunirai les monumens qui portent un nom commun.

Au centre de la *place Royale* est le *Vieux palais*, ou le palais *Madame*, qu'on nommait autrefois le *Château*, bâti par Amédée VIII, duc de Savoie, en 1416, sur le plan de Dominique Juvara, le Perrault du Piémont; il était flanqué de quatre tours; mais les deux tours de la façade donnant sur la rue de la Grande-Doire, ont été dissimulées dans cette façade lors des travaux entrepris, en 1720, pour la décoration du frontispice, un des meilleurs ouvrages de Juvara. L'escalier de ce château est certainement ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre. Les Français y avaient établi la cour impériale; le tribunal civil occupait le grand salon, et la police correctionnelle une salle réservée.

Quelques années après son retour en Piémont, le roi Victor-Emmanuel fit construire au-dessus de ce palais un observatoire dont il confia la direction à l'illustre Plana, élève de notre école po-

lytechnique, grand astronome, grand géomètre; correspondant de l'Institut de France, un des hommes les plus savans de l'époque. Il paraît qu'en faisant élever cet observatoire, Victor-Emmanuel fut moins guidé par le désir d'encourager les observations astronomiques, que par son penchant aux spéculations de l'astrologie.

Le *Palais Royal*, commencé par Emmanuel II, sous la direction du comte Amédée de Castellamonte, augmenté d'abord par Victor-Amédée, sur les dessins de Juvara, et ensuite par Charles-Emmanuel, est construit en pierres et en briques. Aucun ornement ne décore sa façade. Des portiques réguliers entourent la grande cour, qui est carrée. L'escalier est loin d'indiquer la demeure d'un roi. On voit, sur le premier pallier, une statue équestre de Victor-Amédée, premier roi; le cheval en marbre a été sculpté par Tacca, et la figure du roi a été jetée en bronze par Dupré, sculpteur français. La galerie était riche en tableaux des écoles hollandaise et flamande; mais le roi l'a entièrement vidée en faveur d'une galerie publique ouverte en 1832 dans le palais *Madame*, où vont étudier tous les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la peinture et du dessin, et que les étrangers peuvent visiter à toute heure. On attribue au *Palma* un grand tableau représentant la bataille de Saint-Quentin, gagnée par le duc Emmanuel-Philibert en 1557, qui se trouve dans le premier salon, ancienne salle des gardes. L'étage supérieur est occupé par le roi; c'est dans sa chambre que l'on va admirer les quatre élémens peints par l'*Albane*, surnommé le *peintre des amours*. Tous les appartemens de ce palais sont enrichis d'un grand nombre de peintures et de sculptures plus ou moins dignes d'attention sous le rapport de l'art, dues au ciseau ou au pinceau de Carle Vanloo, Conca, Monti Pittoni, Rembrandt, Vandick, Collini, Paul Veronèse, Frisio, Valeriani, Sista, etc. L'oratoire mérite d'être vu. Les lambris de cet oratoire sont de bois précieux incrusté de plaques d'ivoire gravées, dans des montures et des ornemens de mauvais goût, mais riches par la matière et singuliers pour le travail. Le jardin du palais est de mince importance.

Le *palais de la Ville*, situé à une des extrémités de la place aux Herbes, a été bâti par Lanfranchi, en 1607. Tout ce qu'il est permis de dire de ce monument, c'est que la façade est de deux ordres et que la cour est entourée de portiques.

La façade du *palais Carignano* est un avant-

corps arrondi et couvert, terminé par deux recoins concaves qui se joignent à deux pavillons rectilignes et en forment les extrémités. Au-dessus de la porte est une immense tribune. Le tout est décoré d'un double rang de pilastres. L'ensemble de cette construction est de briques que le marbre devait recouvrir. L'escalier est double et fait de telle sorte que ceux qui descendent ne voient pas ceux qui montent.

Turin a un grand nombre d'églises et de chapelles que le cadre de cette notice ne permet pas de décrire ; on en compte cent dix, parmi lesquelles on distingue celles dont les noms suivent : de *Saint-Jean* (la cathédrale), où l'on va voir plus particulièrement la sainte Thérèse de Legros ; du *Corpus-Christi*, bâtie en 1607 par le célèbre Vittozzi ; du *St-Esprit*, élevée, croit-on, sur les ruines d'un temple de Diane ; de *Saint-Laurent*, ouvrage de Guarini ; de *Saint-Philippe de Néri*, où les peintres vont admirer le tableau du maître-autel dû au pinceau de Carlo-Maratta ; de *Sainte-Christine*, de *Saint-Charles Borromée*, de *Saint-Dominique*, de *Saint-Amédée*, de la *Consolata*, de la *Sainte-Trinité*, de *Sainte-Thérèse*, de *Saint-Joseph*, de la *Miséricorde*, de *Saint-Maurice*, de *Saucta-Maria di Piazza*, de *Saint-Solutor*, de *Saint-Aventure*, de *Saint-Octave*, qui appartenait aux jésuites ; de *Saint-Augustin*, de la *Visitation* ; des *Cordeliers*, dans laquelle on a trouvé, en 1750, une inscription relative à l'empereur Julien ; de *Saint-François de Paul*, de l'*Oratoire de Saint-Paul*, du monastère de l'*Annonciation*. Indépendamment de ces temples des fidèles, il est une église nouvelle dédiée à la *Gran madre di Dio* (la mère de Dieu), copie du Panthéon, que les amateurs des beaux-arts, et particulièrement de la sculpture, avouent être un morceau admirable ; elle fait face au beau pont du Pô.

Cette ville possède quatre théâtres : le *théâtre Royal*, près du palais du roi, presque aussi vaste que la *Scala* de Milan et le *St-Charles* de Naples : il n'est ouvert qu'au temps du carnaval ou lors des fêtes extraordinaires de la cour, et l'on n'y joue que l'opéra sérieux ; le *théâtre de Carignan*, derrière le palais de ce nom ; le *théâtre d'Angennes*, dont l'intérieur est charmant et la façade d'une belle simplicité ; le *théâtre Saterà* : brûlé dans la nuit du 21 février 1828, il a été immédiatement reconstruit, mais sur un plan plus riche et plus agréable.

Parmi les établissemens publics affectés aux arts et aux sciences, on distingue :

1° *L'Université*, qui réunit dans son sein tout ce qui peut intéresser l'instruction publique. Le bâtiment qu'elle occupe a été bâti en 1720, et n'a point d'apparence. Le musée et les salles d'enseignement sont au rez-de-chaussée ; la bibliothèque, le cabinet de physique, la chapelle, la salle des assemblées générales, occupent l'étage supérieur. Le musée est très-riche de sculpture. La bibliothèque possède un grand nombre de manuscrits hébreux, grecs, latins, italiens, français, et, parmi ses livres rares, quelques ouvrages en chinois ; on y compte soixante mille volumes. Le roi Victor-Amédée y a fait élever un observatoire en 1789, et les Français y avaient établi, en 1805, une chaire d'astronomie qui a été supprimée. Les collèges relèvent de l'Université. Il y en a deux : le collège *Caccia* et le collège royal des *Jésuites*. Les établissemens particuliers d'éducation et de piété sont très-nombreux.

2° *L'Académie*. Ce grand corps littéraire doit sa première institution à quelques savans qui se réunirent, en 1759, chez le comte de Saluces, et qui publièrent des mémoires. D'autres savans s'adjoignirent à cette réunion, que Victor-Amédée III honora du titre d'*Académie royale des Sciences*. Napoléon donna à ce corps une organisation à peu près semblable à celle de l'Institut de France ; mais il la perdit et reprit son ancien titre, lors de la restauration piémontaise. Les archives, qui étaient autrefois dans le palais du roi, ont été transportées dans le bâtiment de cette académie. C'est un trésor de chartes et de pièces publiques, politiques et diplomatiques, déposées dans de riches armoiries, parfaitement classées.

Par ordonnance du 20 avril 1833, Charles-Albert a créé, à Turin, une commission royale d'histoire, sous le nom de *députation royale*, chargée de publier la collection des historiens nationaux et un code diplomatique du royaume. Cette commission a pour président actuel le comte Prosper Balbo, et pour secrétaires MM. Louis Cibrario et l'abbé Constance Gazzera, membres de l'*Institut historique de France*.

Il y a encore à Turin une *Académie royale militaire*, une *Société royale d'Agriculture* et une *Académie royale des Beaux-Arts*. Cette dernière Académie siègeait à l'Université ; le roi Charles-Albert lui a abandonné les bâtimens du couvent de Saint-François de Paul, qui avaient appartenu aux Jésuites, et où ces Pères

tenaient leur collège dit des *Provinces*. On trouve aussi à Turin une *Société de filodrammatici* et une *Académie filarmonica*.

Si les malades de cette ville ne guérissent point, ce n'est pas faute d'hôpitaux; car on en compte sept, dits de *Saint-Jean*, de la *Charité*, des *chevaliers de Saint-Maurice* et de *Saint-Lazare*, de *Saint-Louis*, des *Fous*, de la *Maternité*, militaire, et celui connu sous le nom d'*Albergo di Virtù*.

Cette ville n'a que deux prisons : celle des *femmes* et les *prisons sénatoriales*.

Je ne crois pas devoir parler de l'École militaire, de la citadelle, ni du jardin du roi, qui n'offrent que peu d'attraits à la curiosité des étrangers instruits.

L'histoire de Turin a des commencemens incroyables, comme l'histoire de la plupart des grandes villes, des capitales surtout. Cependant, au milieu des fables des écrivains, on croit saisir la vérité, en attribuant à une colonie de *Liguriens* l'origine de cette ville, qu'il faut faire remonter à quinze ou seize siècles avant J.-C. Cette colonie était composée des *Taurini*, ainsi nommés de la figure du taureau que portaient leurs étendards. Les *Taurini* ayant refusé l'alliance d'Annibal, ce général ruina leur cité. Ils servirent utilement les Romains dans la guerre de Catilina, Jules-César fit de Turin une place d'armes, à laquelle il donna le nom de *colonia Julia*, accordant aux habitans le titre de citoyens romains. Auguste changea son nom et l'appela *Taurinorum Augusta*, qu'elle portait encore au temps de Théodose. S'étant déclarée pour Maxence, Constantin marcha contre elle en 312 et s'en empara. Soumise aux Romains, elle subit le sort de l'empire et tomba successivement au pouvoir des Goths, des Huns, des Hérules et des Bourguignons, qui la ravagèrent. Sous les Lombards, elle reprit sa tranquillité et son éclat, et devint un des duchés composant le royaume lombard. Charlemagne détruisit ce royaume, et confia au marquis de Suse la garde de Turin. En 1032, disent quelques auteurs, et en 1108, selon moi, cette ville passa aux comtes de Savoie; mais elle n'acquit vraiment quelque importance que lorsqu'elle fut devenue, en 1280, leur résidence principale. Depuis cette époque, elle eut plusieurs fois à souffrir des guerres de ses princes. En 1536, François I<sup>er</sup> brûla ses faubourgs et détruisit son amphithéâtre : il y a justice à faire ici car François I<sup>er</sup>, qu'on a tant dit avoir été l'ami des lettres, anéantit des mo-

numens qui avaient été respectés des Barbares. Les Français la prirent de nouveau en 1640, et l'assiégèrent en 1706. Sous la domination française, qui remonte à 1799, elle devint chef-lieu de la vingt-septième division militaire et du département du Lé. En 1814, elle fit retour à Victor-Emmanuel, de l'ancienne maison royale.

La population de Turin est évaluée à 118,000 habitans, et celle de la province à 316,500. La circonférence de la ville est basée sur une lieue de 2,400 toises.

En général, les Piémontais sont de grande ou de petite taille, et pas aussi bien faits que quelques voyageurs se sont plu à le répandre; ils sont spirituels, gracieux et flatteurs; aimant les arts, ils les cultivent avec succès; aussi le monde savant conserve-t-il le souvenir de Jacob et Antonio Bosio, de Paciaudi, de l'abbé Cuasco, de Cerutti, Bodoni, Valotti, de l'abbé Denina, de Balbis, Bonelli, Giobers, de l'abbé Galuso, de la marquise de Saluces, de l'abbé Vassalli-Landi, d'Alfieri, de Bolta, de Bagetti, de Storelli père, à qui la France doit le goût et l'étude de l'Aquarelle. Les mœurs s'étaient améliorées pendant le séjour des Français; mais, après le retour de l'ancien roi, le fanatisme religieux vint jeter au cœur des Piémontais des semences d'hypocrisie d'une influence toujours fâcheuse pour la morale d'un peuple. Le commerce et l'industrie commencent à fleurir dans ce pays.

Le climat de Turin est tempéré, mais très-pluvieux, sans être malsain cependant. On se livrait autrefois à la culture de l'olivier; depuis l'hiver de 1709, force a été de l'abandonner. Tous les genres de graines, surtout le maïs, abondent dans le Piémont.

Les rues de Turin sont alignées et se croisent en angles droits; elles partagent la ville en cent quarante-sept carrés, plus ou moins grands, appelés *contrade* (contrées). Chacun portait le nom d'un saint, auquel on avait substitué, sous le régime français, ceux des départemens du Piémont et des grandes victoires de nos armées; les étiquettes étaient en français. Les habitans ne connaissaient cependant les rues que par leurs noms anciens, mais on était obligé d'employer les nouveaux dans les actes. — Presque tous les édifices sont en briques et garnis de portiques. — La Doire entraîne dans son cours des pierres dont les couleurs sont très-variées. On en forme le devant des maisons, et on en fait, sous les portiques, des mosaïques très-agréables. Les



SAVOIE PIEMONTE.



PALAZZO REALE IN VIA PIEMONTE A TORINO.

Wm. H. Smith.

pluies font ressortir les couleurs de ces pierres, qui acquièrent, par le frottement, un beau poli, et on y peut faire une étude de lithologie. Les grandes rues ont des trottoirs peu élevés, pavés en dalles de pierre. Le dessous des portes du palais est pavé en mosaïque comme le sont les trottoirs.

On considère les environs de Turin sous deux aspects différens : à la droite du Pô, sur la colline, la *Figue de la Reine*, le couvent des *Capucius*, la *Superga*, le couvent des *Chartreux*; de l'autre côté, la paroisse *Saint-Victor* et le village de *Cavoret*, positions militaires à la fois et sites agréables, où se sont élevées des maisons de campagne nommées *Casini*.

En général, les voyageurs vont visiter ces points divers; mais le couvent des *Capucius* et la *Superga* ont le privilège de captiver plus spécialement leur attention.

Le couvent des *Capucins*, communément appelé *il Monte*, semble sortir du milieu d'un bouquet de verdure. Son église, fondée par Charles-Emmanuel-le-Grand, et consacrée en 1656, a une grande coupole et sept autels; elle est ornée de marbres. C'est du *Monte* qu'on a le point de vue complet de Turin, du Pô, de la Doire et de toute la plaine voisine.

Quoique la *Superga* soit à une lieue et demie de Turin, on l'aperçoit très-bien de la ville, et même, comme je l'ai dit, de la route de Rivoli. Le nom de *Superga* a été donné à ce monument et au lieu où il est construit, parce qu'il est sur le dos des montagnes, *super terga montium*.

Victor-Amédée, concertant avec le prince Eugène le plan de défense de Turin, assiégé par les Français, en 1706, fit vœu de consacrer, sur le lieu où ils se trouvaient, un temple à l'Étre suprême, si l'attaque était heureuse : elle le fut. L'édifice, commencé en 1715, ne put être terminé qu'en 1731. Les chapelles souterraines, plus riches que belles, ont été consacrées à la sépulture des rois; elles sont petites, basses, et mal éclairées, et le lieu où elles se trouvent ressemble plutôt à une salle de bain qu'à une chapelle tumulaire. Cette église, qui a le titre de *Chapelle du roi* est desservie par douze chanoines; l'établissement entier est aux frais du souverain. La reconnaissance des rois aime à se perpétuer dans l'avenir. La façade est imposante. Sur la porte d'entrée, on lit cette inscription :

*Virgini genetrici.*

*Victor. Amadeus. Sardiniae. rex.*

*Bello. gallico. vovit.*

*Pulsis. hostibus. exstruxit. dedicavitque.*

Derrière le fronton s'élève majestueusement la coupole. Ce fronton, et deux édifices latéraux, surmontés de campaniles, composent la façade. Un portique carré, soutenu par huit colonnes, d'ordre corinthien, forme le péristyle. Le dôme est d'une ordonnance de seize colonnes composées, et surmonté d'une lanterne qui ressemble beaucoup à celle du dôme des Invalides à Paris. Ces colonnes sont d'un marbre rougeâtre, et elles sont torses jusqu'au tiers de leur hauteur, ce qui détruit l'harmonie. Le corps de l'église s'élève sur un plan circulaire. Les autels sont distribués autour.

Cette notice laisserait à désirer, si l'on ne traçait à grands traits, pour en compléter l'ensemble, la vie des princes qui gouvernèrent, sous le titre de roi, la Savoie, le Piémont et la Sardaigne unis.

La notice sur la Savoie comprendra les princes qui ont précédé ceux-là, et qui ont dirigé ses affaires en qualité de comtes et de ducs.

Ce pays ne compte encore que sept rois, y compris Charles-Albert, aujourd'hui régnant.

Il convient de faire remarquer que la Savoie et le Piémont n'ont jamais été érigés en royaume, et que c'est par ce motif qu'on donne au prince qui les gouverne le nom de roi de Sardaigne, le seul qu'il soit en droit de porter.

VICTOR-AUOËT AMÉDÉE II, fils du duc Charles-Emmanuel II, commença cette lignée royale.

Né le 14 mai 1666, il succéda à son père, en 1675, sous la tutelle de sa mère, Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours.

Peu d'hommes à tête couronnée ont montré autant que lui d'inconstance dans le caractère, et de manque de foi dans les engagements.

Son mariage avec une infante de Portugal, nièce de sa mère, avait été signé et proclamé à Lisbonne en 1679; le pape avait accordé la dispense nécessaire, les fiançailles avaient eu lieu par procureur, une flotte portugaise était venue le chercher jusqu'à Nice : toujours incertain et capricieux, il invoqua des causes de santé et d'affaires pour justifier ses délais; puis, tout à coup, en 1684, après cinq ans de tergiversations et de promesses, il rompit avec la cour de Lisbonne, pour épouser Anne-Marie, fille de Philippe de France, duc d'Orléans.

Par cette union, il obtint des secours contre les

Vandois, qui occupaient les vallées de Luzerne et d'Angron.

Mais bientôt il entra dans la ligue d'Augsbourg contre la France, et rappela les Vaudois.

Catinat marcha pour le punir : il lui enleva la Savoie et mit le siège devant Turin ; et quand, deux ans plus tard, il eut osé surprendre quelques places du Dauphiné, Catinat lui reprit ces places, et le battit complètement dans les plaines de Marsaille.

Épuisé par ses pertes, il se décida enfin, en 1696, à demander la paix : Louis XIV la lui accorda, lui rendit ses places, et consentit au mariage de sa fille aînée avec le dauphin.

Une circonstance nouvelle le fera mieux connaître.

Le duc d'Anjou, le second des petits-fils de Louis XIV, avait été appelé à la succession d'Espagne, en 1700, par le testament de Charles II. Quoique reconnu par plusieurs souverains, l'empereur Léopold, qui convoitait cet immense héritage pour l'archiduc Charles, son fils, était parvenu à faire admettre ses prétentions par quelques cabinets, et à former une ligue puissante contre Philippe V, qui, de son côté, chercha des appuis. Le duc de Savoie lui offrit son assistance, à cette condition toutefois, qu'il épouserait la seconde de ses filles. Le traité fut signé. Philippe V et Louis XIV le nommèrent généralissime de leur armée d'Italie.

Il semblait naturel de penser que, pendant cette guerre dite de la Succession, nul prince ne devait être plus fidèle à ses alliés : un traité secret ne tarda point à le lier aux intérêts de l'empereur d'Allemagne.

La vérité arriva bientôt à Versailles. Louis XIV écrivit à Victor-Amédée cette lettre pleine de hauteur, insultante au fond et dans sa forme :

« Monsieur, puisque la religion, l'honneur, l'alliance, les traités, ne sont pas des garans suffisans entre vous et moi, j'ai envoyé mon cousin de Vendôme, qui vous expliquera mes intentions : il vous donnera vingt-quatre heures pour vous déterminer. »

Suivant les ordres du *grand roi*, 3,000 Piémontais et Savoisiens qui se trouvaient à l'armée de Lombardie furent désarmés ; on s'empara de la Savoie, on fit 6,000 prisonniers à Verceil, on prit Ivrea, Chivas, Nice ; on assiégea Turin : mais, par un de ces événemens de la guerre impossibles à expliquer, l'épouvante se mit (1706)

dans les troupes françaises, qui se débandèrent et s'enfuirent jusqu'en-deçà des Alpes.

Victor-Amédée rentra dans ses états, et l'empereur le récompensa en lui donnant quelques places de la Lombardie.

Fier des encouragemens qu'il recevrait, il crut pouvoir, en 1707, risquer une tentative sur Toulon : il entra en Provence à la tête de 45,000 hommes, secondé par une flotte considérable commandée par un Anglais, et se présenta devant la ville. La défense n'avait eu que quinze jours pour se préparer ; et cependant quand l'ennemi parut, les 500 bouches à feu des remparts et les 200 canons de deux bâtimens qui se trouvaient dans le port, lui apprirent que le succès serait difficile et lui pourrait coûter cher. Il se retira.

La guerre dura pendant les six années qui suivirent avec des chances diverses ; le traité de 1713, signé à Utrecht, y mit fin.

Ce qu'on aura peine à croire, c'est que Victor-Amédée y gagna un accroissement considérable de territoire, et que Philippe lui céda le royaume de Sicile.

Au mois d'octobre de la même année, ce prince se rendit à Palerme avec la reine, et s'y fit sacrer et couronner. Il ne conserva pas ce royaume, qu'il échangea, en 1718, pour celui de Sardaigne, selon le vœu de l'empereur d'Allemagne. C'est ainsi que la royauté passa dans la maison de Savoie ; car il ne peut être question de la royauté de Chypre et de Jérusalem, qu'elle s'honorait depuis long-temps de posséder.

L'Europe jouissait de la paix ; chaque état cherchait dans le calme à se remettre des pertes qu'il avait essuyées au commencement du siècle. Victor-Amédée, qui n'avait dû son élévation qu'à la confusion et aux malheurs publics, souffrait de son repos forcé. Réduit à l'inactivité, cet esprit si ardent, si facile à exalter, tomba dans un excès de dégoût et d'ennui pour le trône : il eut l'idée de chercher dans la retraite un remède au chagrin qu'il éprouvait ; cette idée germa. Le premier pas vers l'exécution de son projet fut son mariage avec une ancienne dame d'honneur de la princesse de Piémont, la comtesse veuve de Saint-Sébastien. Cette dame, par ses agrémens naturels, les charmes de sa conversation, les ressources de son esprit, avait, malgré ses quarante ans, fait naître dans le cœur du prince une passion vive et sincère.

Puis, le 5 septembre 1730, il appela tous les

grands de sa cour au château de Rivoli pour une cérémonie dont il garda le secret, faisant tous ses efforts pour la rendre aussi imposante et aussi solennelle que le fit, en pareille circonstance, Charles-Quint, qu'il s'enorgueillissait de prendre pour modèle. Les grands et les hauts fonctionnaires de son état étant réunis, il les entretint de son âge, de ses infirmités, du besoin de séparer, par quelques années de méditation, son trône de son cercueil; ensuite il fit lire son acte d'abdication en faveur de son fils Charles-Emmanuel, prince de Piémont. On le pressa, on le conjura vainement de conserver les rênes de l'état : il ne réserva pour lui que cinquante mille écus de revenu, et pour sa femme le marquisat de Spino.

Le lendemain il partit pour Chambéry, et se rendit aussitôt dans le séjour charmant qu'il s'était choisi sur les bords du lac de Genève.

Un an passé, sa solitude le fatigua ; il regretta la couronne ; sa retraite lui devint odieuse ; et, prétextant le besoin d'un air plus coquetable à sa santé, il alla à Moncalier, ville et château magnifiques situés à cinq lieues de Turin. Le marquis del Borgo avait reçu son acte d'abdication : il le fit venir, le lui réclama, et ne put l'obtenir. N'écoulant plus que le désespoir d'une ambition mécontente, il monta à cheval, se présenta, suivi d'un seul domestique, devant la citadelle de Turin, dont le gouverneur lui refusa l'entrée, et revint à Moncalier, furieux de honte et d'indignation.

Charles-Emmanuel, instruit de ces tentatives, assembla son conseil. Pressé par ses ministres, par le comte d'Ormea surtout, il signa l'ordre de s'assurer de la personne de son père, qui, enlevé pendant la nuit, fut conduit et enfermé au château de Rivoli, d'où il le tira bientôt, tant le remords lui causait d'épouvante et de chagrin.

Victor-Amédée, dans l'amertume de ses plaintes et de ses pleurs continus, avait perdu, avec l'espérance de ressaisir le pouvoir, le repos nécessaire à la vie : sa raison se troubla ; et le 31 octobre 1732, il mourut dans les bras de la marquise de Spino, sa femme, qu'il n'avait point cessé d'aimer.

« Moo fils, l'autorité suprême ne souffre point de partage, » avait répondu Victor-Amédée à son fils, qui le priait de conserver le trône ou de ne point rendre son abdication absolue. CHARLES-EMMANUEL III, appliquant ce principe à son père lorsque celui-ci voulut ressaisir la couronne, combattit ses prétentions en le faisant enfermer. Mal-

gré l'éclat de cette mesure, il ne faut pas croire que ce prince fut un mauvais roi ; au contraire, il eut des vertus paisibles qui le firent chérir des peuples qu'il gouverna.

Né à Turin le 27 avril 1701, Charles-Emmanuel III avait moins de trente ans en arrivant aux affaires. Daos son inexpérience, il crut pouvoir adopter la politique cauteuse et incertaine de son père.

Lorsque Louis XV voulut assurer l'élection de Frédéric-Auguste II comme roi de Pologne, en 1733, Charles-Emmanuel et l'Espagne s'unirent à ce prince contre l'Autriche, alliance qu'ils renouvelèrent en 1741, afin de s'opposer à la reconnaissance de Marie-Thérèse.

Mais, en 1742, Charles-Emmanuel abandonna ses alliés pour Marie-Thérèse, et signa un traité d'union, le 13 septembre 1743, avec cette princesse et l'Angleterre.

Une circonstance malheureuse vint bientôt l'éclairer. Le prince de Conti et don Philippe assiégeaient l'importante forteresse de Coni. Charles-Emmanuel, dans l'intention de forcer les Français et les Espagnols à s'éloigner, présenta le combat aux troupes de siège et laissa cinq mille de ses soldats sur le champ de bataille. A la vue de ce désastre, ses yeux se remplirent de pleurs, et il se promit d'être plus sage. Aussi, tant que dura cette guerre, se borna-t-il à harceler, à fatiguer ses ennemis, de telle sorte qu'il parvint à arrêter leurs progrès sans autre action militaire fâcheuse. Le traité d'Aix-la-Chapelle (18 octobre 1748) mit fin à cette lutte longue et sanglante. La France et l'Angleterre ayant repris les armes en 1756, Charles-Emmanuel refusa son concours aux parties belligères ; il eut même l'honneur de la médiation lors de la paix signée au mois de février 1763.

Profitant du repos de l'Europe, ce prince put se livrer entièrement à ses projets d'amélioration intérieure. L'administration de l'état marcha débarrassée des abus qui entravaient son action ; la discipline se rétablit dans l'armée ; les arts, les sciences, les lettres, l'industrie, reçurent des encouragemens et des garanties ; l'ordre s'introduisit dans les finances. A la suite des malheurs de la guerre et pour subveoir aux dépenses qu'elle occasionnait, force avait été de surcharger sans cesse le peuple d'impôts. Tous les efforts de Charles-Emmanuel furent dirigés vers une diminution progressive des charges publiques ; et lorsque, en 1768, il eut pris les der-

nières mesures à cet égard, il s'écria : *C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, je viens de supprimer le dernier impôt extraordinaire.*

Ce prince mourut le 20 février 1773, sincèrement regretté du peuple.

Ses deux filles épousèrent deux rois de France et ne furent jamais reines. La première, Marie-Joséphine-Louise de Savoie, mariée au comte de Provence (Louis XVIII) le 14 mai 1771, mourut le 25 novembre 1810; la seconde, Marie-Thérèse de Savoie, mariée au comte d'Artois (Charles X) le 16 novembre 1773, décéda le 2 juin 1805 : toutes deux ont succombé sur la terre de l'exil.

C'est à ce prince que le royaume dut son premier et unique recueil de législation, publié sous le titre de *Code de Savoie, ou lois et constitution de S. M. le roi de Sardaigne*. N'eut-il que ce titre à la reconnaissance du pays, il suffirait pour y perpétuer son souvenir.

Son fils aîné lui succéda sous le nom de Victor-Amédée III. Né en 1725, Victor-Amédée avait complété sa quarante-septième année en montant sur le trône. « Sa jeunesse, lit-on dans les *Éphémérides universelles*, avait été sans vice et sans orage, son âge mûr sans intrigue et sans ambition : consacrant sa vie calme et grave aux devoirs et aux affections domestiques, il s'était toujours tenu en dehors des affaires publiques, pour ménager l'ombrageuse susceptibilité de son père, qui ne voulait pas imiter Victor-Amédée II, de sorte qu'il n'avait aucune habitude du gouvernement lorsque la mort de Charles-Emmanuel III le fit roi ».

Adoptant ce qui était, il laissa à l'administration sa marche régulière, et resserra les liens qui l'unissaient déjà à la France en obtenant madame Clotilde, sœur de Louis XVI, pour son fils Charles-Emmanuel, prince de Piémont (27 août 1775).

Jusqu'à l'époque de la révolution française, sa vie royale s'écoula doucement, malgré le mécontentement de certaines mesures qu'il prescrivit.

Né avec le goût, mais sans le génie des armes, il voulut réorganiser l'armée piémontaise, habitée à un long repos, et mettre ses états sur un pied de défense respectable. Les économies de Charles-Emmanuel s'épuisèrent dans les travaux militaires qu'il ordonna en Savoie et en Piémont : l'attachement du peuple en reçut quelque atteinte, parce qu'on ne reconnaissait pas l'utilité de ces dépenses extraordinaires.

Les événements de Paris, en 1789, ayant fait pressentir un avenir plus fâcheux encore, Victor-Amédée s'empessa d'offrir un asile à ses beaux-frères, le comte de Provence et le comte d'Artois, ainsi qu'au prince de Condé. Épousant la cause de la cour de France, il appela les émigrés, accéda à la coalition contre la France, fit prendre à ses troupes des positions hostiles en Savoie et sur le Var : il perdit presque aussitôt, et sans coup férir, le comté de Nice et la Savoie, qui furent réunis à la France.

Recourant à son peuple, à l'Autriche, à l'Angleterre, pour se préparer à de nouvelles campagnes, il ne sut ni résister aux forces du gouvernement de France, ni profiter des avantages qu'il eût pu obtenir de ce gouvernement, et pour son pays et pour sa royauté.

Il voulut tenter le sort des combats, confiant dans le secours d'une armée autrichienne unie à ses soldats; mais le général Bonaparte avait pris le commandement de l'armée française : les deux armées furent séparées; et, ne pouvant plus rien espérer des Autrichiens qui fuyaient, Victor-Amédée signa avec les vainqueurs l'armistice de Cherasco, le 29 avril 1796.

Au milieu de ses humiliations et de ses inquiétudes, Victor-Amédée fut frappé d'une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba le 15 octobre 1796.

Comme homme privé, ce prince eût été digne d'un sort constamment heureux; comme roi, n'ayant ni force, ni sagesse, ni habileté, ni même la véritable intelligence des intérêts de son peuple, il ne savait avoir, dans les annales piémontaises, qu'une place infiniment au-dessous de celle de son aïeul.

CHARLES-EMMANUEL IV succéda à son père, à l'âge de 45 ans, dans des circonstances extrêmement difficiles. Peut-être eût-il pu les maîtriser, les dominer, en cédant à leur empire et s'alliant franchement à la France; mais faible, incapable, il se livra à de petites intrigues, et consumma lui-même sa propre ruine.

Né le 24 mai 1751, son éducation fut confiée de bonne heure au cardinal de Gerbil. Ce prélat possédait une instruction profonde; mais, trop zélé pour l'Église, il inspira à son élève des idées religieuses nuisibles à l'art de gouverner les hommes. *I popoli non si governano co' patenottri*, disait Laurent de Médicis.

Ce prince avait de la probité. En arrivant au trône, il trouva les finances de l'État singulière-



Gravé par  
F. de la Haye

AN. 18. TALLIUM DE OVER

Gravé par



ment obérées, et se chagrina de l'impuissance où il était d'arrêter un déficit qui croissait chaque jour, tant les ressources du trésor avaient été épuisées par les chances malheureuses des dernières guerres. Conscillé de faire une banqueroute nationale, il s'y refusa nettement, aimant mieux ordonner des réformes considérables dans les emplois publics et dans sa maison.

Les réformés, devenus ses ennemis, se joignirent aux hommes qui se prononçaient de toutes parts pour des idées de liberté, et tous, persécutés par des ministres qui disposaient de l'autorité royale et la dirigeaient vers des actes de colère et de vengeance, animaient contre la royauté une grande partie de la population piémontaise.

D'un autre côté, Charles-Emmanuel témoignait, par des menées obscures, par des dispositions quasi-hostiles, qu'il n'était point résigné à son sort, et que son alliance avec la France était subordonnée aux événements.

Il est, pour ainsi dire, impossible de tenir un milieu raisonnable entre la nécessité et la volonté contraire. Pour Charles-Emmanuel, la nécessité était de laisser le peuple suivre le mouvement de France, puisque le peuple l'adoptait, mais de le diriger : sa volonté tendait à comprimer violemment un élan qui blessait ses affections particulières.

Que résulta-t-il de ces deux exigences si opposées ? Le peuple n'eut plus foi en son prince, le *Directoire* cessa de compter sur lui ; lorsque, en 1798, une nouvelle guerre parut devoir s'engager avec l'Autriche, le gouvernement français força Charles-Emmanuel à recevoir garnison dans la citadelle de Turin, lui fit signer un acte de cession du Piémont à la république, le relégua dans son île de Sardaigne, où il se rendit au commencement de 1799 ; et, non-seulement le peuple ne murmura pas, mais il applaudit !

Étant à Cagliari, le prince publia une protestation inutile, et rédigée en assez mauvais termes, contre l'acte qu'il venait de signer.

On l'oubliait depuis quelques années, lorsqu'on apprit que, ayant perdu la reine, fatigué du monde, il avait abdiqué, le 4 juin 1802, en faveur de son frère Victor-Emmanuel.

Il alla ensuite à Rome s'enfermer dans un cloître, et y mourut, sous la robe de jésuite, le 6 octobre 1819.

Son frère, *Victor-Emmanuel*, second fils de Victor-Amédée III, né le 24 juillet 1759,

était connu sous le nom de duc d'Aoste, lors de son avènement au trône. Il avait épousé, le 21 avril 1789, Marie-Thérèse-Jeanne-Josèphe, fille de Ferdinand, archiduc d'Autriche, duc de Modène, de laquelle il n'eut que des princesses.

Ce prince, par son mariage, par ses goûts, ses études militaires, par l'influence des alliances de sa famille avec la famille royale de France, devait adopter les plans de l'Autriche, les desseins secrets de la cour de Louis XVI, et partager tous les projets de guerre de l'époque. Il se distingua plusieurs fois dans les campagnes du temps.

Après la cession que fit son frère de l'état du Piémont à la république Française, il se retira dans l'Italie méridionale ; et, lorsque ce frère se fut dépossédé de la couronne, il prit le gouvernement du royaume, réduit alors à la seule île de Sardaigne, où il attendit les événements de 1814.

Les rois coalisés ayant décidé le rétablissement de l'ancien royaume de Sardaigne, Victor-Emmanuel recouvra la Savoie, le comté de Nice, le Montferrat, la portion de la Lombardie gagnée par son père et par son frère, et obtint le territoire de Gènes, malgré les promesses solennelles que les souverains alliés avaient faites aux Génois d'assurer leur indépendance.

Victor-Emmanuel laissa la reine à Cagliari, et vint aussitôt à Turin prendre possession de ses états reconstitués.

Ce prince s'attacha sans retard à détruire les institutions nouvelles, à ramener le peuple à un passé qui n'était plus ni dans ses mœurs, ni en harmonie avec les lumières qu'il avait acquises. Le fanatisme religieux conduisit à des persécutions coupables : un édit du 1<sup>er</sup> mars 1816 ordonna aux juifs, qui jouissaient cependant des droits de cité dans le royaume, de vendre leurs biens immeubles dans le délai de cinq années. Un malheureux qui avait volé les ornemens d'une madone fut condamné, en 1819, à être brûlé vif, et subit son supplice à Chambéry.

L'indignation populaire prépara une révolution : elle éclata en 1821 dans les rangs de l'armée. Le premier cri, poussé à Fossano par un régiment de cavalerie, fut répété d'enthousiasme par les garnisons d'Alexandrie, de Pignerol, de Novare, de Verceil, de Tortone ; et ces cris de *constitution ! guerre aux Autrichiens !* retentirent bientôt dans les rues de Turin. L'insurrection exigeait la proclamation de la constitution des cortès ; elle paraissait formidable. Ne voulant pas maintenir cette constitution, le roi refusa de la

jurer; et, craignant que la sédition n'étendit ses excès jusque sur sa personne, il abdiqua, le 13 mars, en faveur de son frère Charles-Félix, duc de Genevois.

On a observé que Victor-Emmanuel, en abdiquant, s'était réservé le titre et la dignité de roi, une pension annuelle d'un million, la propriété et disponibilité de ses biens, meubles et immeubles, propriétés alloveriales et patrimoniales, et le choix de sa résidence.

Retiré au château de Moncalier, il y mourut le 10 janvier 1824.

CHARLES-FÉLIX, né le 6 avril 1765, épousa, en 1807, Marie-Christine de Bourbon d'Anjou, infante de Naples.

Il s'était peu fait connaître, quand Victor-Emmanuel se décida à lui abandonner sa couronne. Comme il était alors à Modène, auprès du roi de Naples, son frère nomma le prince de Carignan régent du royaume, quoique ce prince passât pour n'avoir pas été étranger au mouvement insurrectionnel.

Victor-Emmanuel quitta Turin le jour même de son abdication; le lendemain, la constitution fut promulguée, et, le 16, le régent jura sur les saints Évangiles de la faire observer. Cependant tout ce vacarme d'insurrection ne dura que quelques jours; le combat du 8 avril, livré sur les bords de l'Agogna, près de Novare, y mit un terme qui était prévu des gens d'expérience.

Le duc de Genevois n'avait pas voulu accepter la couronne durant les troubles; il attendait que son frère, devenu plus libre de ses actions, se prononçât de nouveau: c'est ce que fit Victor-Emmanuel le 19 avril.

Charles-Félix prit alors les rênes de l'État. Après avoir prescrit toutes les mesures de précaution et de surveillance de nature à garantir sa personne, il fit son entrée solennelle à Turin, précédé et suivi de plusieurs bataillons autrichiens, dont la présence blessait la vanité nationale.

Dans sa proclamation d'avènement au trône, le nouveau roi déclara « qu'il entendait conserver l'ancienne forme du gouvernement qui existait avant l'abdication du roi son frère ». Il établit une délégation royale, ou commission mixte, civile et militaire, chargée de poursuivre criminellement les principaux chefs ou fauteurs de l'insurrection; il fit mettre le sequestre sur les biens de quarante-trois d'entre eux. Les hommes les plus compromis s'enfuirent en Suisse, en Espagne et en France.

Le calme se rétablit peu à peu, et durait encore en 1830.

Mais Paris fit sa révolution de Juillet, qui eut pour résultat un changement de dynastie; la commotion s'en fit sentir en Italie. L'Autriche s'effraya; et, craignant que les Alpes ne fussent des barrières impuissantes contre les principes des enthousiastes français, elle songea à s'assurer du Piémont. L'empereur François fit demander à Charles-Félix la main d'une de ses nièces pour le prince impérial; et le 12 février 1832, l'archiduc Ferdinand, aujourd'hui empereur, épousa Marie-Anne-Richarde-Marguerite-Pia, née le 19 septembre 1803, fille de Victor-Emmanuel.

Ce que l'Autriche avait craint arriva; il y eut des mouvemens à Bologne, à Modène, à Parme; elle eut lieu de se féliciter de sa nouvelle alliance.

Charles-Félix touchait au terme de sa vie. Une maladie longue et pénible mit fin à ses jours le 27 avril 1831, à trois heures et demie de l'après-midi. A dix heures du matin, sentant sa position, il se fit réciter les prières des mourans. Ensuite, il dicta une inscription pour mettre sur la tombe qui l'attendait à la célèbre abbaye de Hautecombe, en Savoie; puis, il envoya chercher le prince de Carignan, lui donna ses derniers conseils, en lui recommandant ses sujets, en le chargeant de leur déclarer que son affection et ses soins pour leur bonheur l'avaient occupé jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il faut se rappeler que Victor-Emmanuel et Charles-Emmanuel, n'ayant point d'enfant mâle, il avait été stipulé au congrès de Vienne que la succession entière des états sardes serait dévolue au prince de Carignan, chef de l'unique branche qui restait encore de la dynastie régnante.

Par son testament, Charles-Emmanuel laissa l'usufruit de son domaine privé à la reine, et la propriété aux jeunes princes de Carignan; il institua plusieurs legs, et laissa des souvenirs à toutes les personnes qu'il honorait de sa bienveillance particulière.

Selon son désir, son corps resta exposé pendant quarante-huit heures; on l'enferma ensuite dans un cercueil, sans être ouvert ni embaumé; une chapelle ardente fut dressée dans l'appartement où il avait expiré, et où l'on célébra des messes pendant deux jours; le 30, on le transporta, pour l'exposer à la vue du peuple, dans une des salles du château. Deux jours après, il était sur la route de Hautecombe.

ST.-EDME.

Le mont Saint-Bernard. — Aoste. — Ivrea. — Verceil. — Novare. — Casal. — Vigevano. — Asti. — Alexandrie. — Marengo. — Novi. — La route Neuve. — La Bocchetta. — Route du col de Tende. — Nice. — Monaco. — Vintimille. — Oneglia. — Savone. — Portofino. — Rapallo. — Chiavari. — Sestri di Levante. — La Spezia. — Sarzana. — Pietrasanta. — La côte de Lueques. — Piombino.

### Route du Saint-Bernard.

Une des entrées les plus pittoresques de l'Italie est, sans contredit, le passage du Grand-Saint-Bernard. La difficulté d'un voyage fait à dos de mulet ou à pied, et en partie au milieu des neiges, ne contribua pas peu à faire naître de vives émotions. La montagne, du côté du Valais, offre une pente assez douce jusqu'au village de Saint-Pierre. Mais à mesure qu'on s'élève, la culture devient plus rare; bientôt les chutes d'eau se mêlent à la Dranse, les gorges prennent un aspect épouvantable, les violettes et les rhododendrons roses disparaissent; et le voyageur, après avoir contemplé les sublimes horreurs du torrent de la Valsorey, s'approche d'un vaste désert, et des neiges du *sommet de Prou*, petite vallée au-dessus de laquelle se présente le mont Vêlan, la plus haute sommité du Grand-Saint-Bernard. Alors, plus de troupeaux, plus de ces rians visages de jeunes filles qu'on rencontrait aux environs de Saint-Branchier; mais une roche grisâtre, un morne silence, un froid vif, une pyramide immense à gravir encore, et, à quelque distance, une chapelle où sont conservés les cadavres de ceux qui périssent en traversant la montagne: car toutes les années on trouve des individus morts de froid ou ensevelis dans la neige des avalanches. On range leurs corps, et comme l'air glacial garantit de la putréfaction, les traits du visage se conservent pendant deux ou trois ans.

Après ces scènes et les impressions qu'elles inspirent, la religion vient parler à l'âme un langage dont elle a besoin. On aperçoit l'hospice avec son toit qui semble toucher le ciel, et cet aspect révèle Dieu par le dévouement de quelques cénobites: on se le rappelle alors, cette noble institution fut fondée quand le saint moine de Vézelay prêcha la seconde croisade, et l'idée de la durée des établissements utiles fait oublier toutes les calamités qui passent sur les nations. Le pieux maître d'un pape, l'émule de Suger, le rude vainqueur d'Abeillard, Bernard offrait un asile aux pèlerins qui traversaient l'Italie pour se rendre à la Terre-Sainte, en même temps que sa voix éloquent commandait aux rois d'aller délivrer le berceau et le sépulcre

du Sauveur. Il ouvrait aux peuples asservis un nouvel avenir, la liberté chrétienne; il laissait ainsi respirer la France catholique d'un vasselage impie; et après sept siècles, quand la liberté voulut conquérir le monde, quand du sein de Paris, nouveau pouvoir spirituel, sortit l'armée chargée de rendre à l'Italie son antique indépendance, c'est par le mont *Joux* ou *Jovis*, que Bonaparte fit entrer trente mille républicains; c'est au sommet où saint Bernard fonda sa charitable institution, que se reposèrent et le chef et la phalange, avant d'accomplir leur valeureuse mission. Aussi dans cette habitation, la plus élevée de l'ancien continent, après le sentiment chrétien, première émotion du cœur au milieu des dangers, le souvenir du vainqueur de l'Italie remplit à lui seul la pensée. Là, le nom de Napoléon brillait en lettres d'or, alors que la France et la péninsule la proscrivaient. C'est qu'il n'y rappelait pas seulement la victoire, c'est que la bienfaisance et la charité chassaient jusqu'à la pensée d'une trahison; c'est que la tombe de Desaix y parlait à chaque heure des efforts de l'armée républicaine, et que le malheur trouvait grâce dans un séjour où l'on est toujours au moment d'en être atteint.

Il n'y a rien de plus touchant que l'hospitalité des moines du Saint-Bernard; le clavadier, le père Barras, exerce ses fonctions avec toute la grâce d'un homme du monde et tout le dévouement d'un prêtre. Les soins les plus doux, au sein d'une abondance sans ostentation, font oublier que la tourmente souffle incessamment, et qu'au départ l'avalanche peut engloutir le voyageur et son guide. Si parfois cette pensée arrive soudainement, à la table, ou près du foyer brûlant, ou dans le gracieux salon de l'hospice, c'est accompagnée de l'espérance, quand un de ces célèbres de cette demeure vient un moment, avec sa face énorme et son regard humain, quêter une caresse et vous promettre son énergie protectrice. On sait avec quel instinct et quelle force ces animaux secourent les voyageurs en péril; rien ne surpasse leur activité, si ce n'est le courage du moine qui suit leurs traces.

De l'hospice on descend, par la Vault-Pennine, dans la vallée d'Aoste, en six ou sept heures.

La route est fatigante parce que la pente de la montagne est plus rapide que du côté de la Suisse ; mais on commence à ressentir la douce chaleur de l'Italie, et le désir donne des forces. Après avoir passé quelques pauvres villages, et traversé des défilés qu'on interroge pour y chercher des émotions nouvelles, on arrive à la cité, où d'importantes ruines romaines attestent qu'elle était sa prospérité avant la chute de l'empire. Aoste est l'ancienne *Augusta Prætoria* ; une colonie de trois cents soldats, que l'empereur Auguste y envoya, la fit nommer ainsi. Les restes du quartier de la garde prétorienne, l'arc de triomphe élevé à Auguste et le pont antique, sont naitre quelques réflexions sur sa destinée actuelle, avec sa population étiolée et, en partie, affligée de crétinisme. Aujourd'hui, elle n'a d'autre avantage que sa position favorable au commerce. Les souvenirs modernes sont tous éveillé par une croix en pierre, qui fut érigée sur la grande place, lorsque les habitants refusèrent de recevoir les dogmes de Calvin ; et en faveur de cet acte de courage, on leur pardonne volontiers la prétention qu'ils ont encore aujourd'hui, sous la domination du roi Charles-Albert, d'être Français, parce qu'ils baragouinent notre langue. Un autre souvenir tout-à-fait analogue à ce qu'on éprouve dans la cité d'Aoste, c'est celui de la longue infortune du *Lépreux*, quand on visite son jardin et cette tour de *Branaiani* qui, d'après le ravissant ouvrage de M. Xavier de Maistre, lui fut assignée pour demeure. Toutes les impressions reçues à la lecture de ce petit livre renaissent à l'aspect des lieux si exactement décrits par l'auteur, qu'on s'étonne de les reconnaître sans les avoir jamais vus.

Au milieu de cette population de gens simples et naïfs, le voyageur éprouve cependant un sentiment qui contraste d'une manière pénible avec la magie de cette belle contrée : c'est la présence des shires de sa majesté sarde. La tenue tudesque des troupes choque la vue, hurle avec les émotions qu'on a reçues sur les hauteurs du mont Saint-Bernard. Cette profonde impression de solitude qu'on ressentait sur les neiges de la cime, on l'a toujours au fond du cœur dans la vallée ; mais c'est celle d'une prison : là haut c'était la liberté primitive, ici c'est l'esclavage de la vieille monarchie absolue. En effet, dans cette ville la police piémontaise commence ses sévères investigations. Les passeports sont soumis à un examen scrupuleux ; confrontation du signalement, vé-

rification de la signature, lecture d'ordonnance concernant les personnes qui pourraient voyager sous des noms empruntés, rien ne manque à la scène de mélodrame dont on vous rend aeteur, comme pour refouler dans l'âme l'épanouissement prématuré qui s'en était emparé. Il faut se dégarer bien vite des griffes de ces agents, et pour oublier leurs vexations au sein de la nature ; se souvenir que les points de vue les plus délicieux sont à côté des précipices, et que le bonheur s'achète toujours d'une manière ou d'une autre.

La vallée d'Aoste a douze lieues d'étendue. C'est un étroit vallon qui partout présente deux montagnes immenses couvertes de verdure. D'un côté, à droite, la nature, sérieuse, agreste, rappelle les pays qu'on a traversés ; de l'autre, des vignes posées sur des colonnes ou des pilastres semblent un merveilleux avant-propos aux pays qu'on va parcourir. Rien de plus gracieux que cet amphithéâtre de treilles, et, pendant douze lieues, il s'offre avec des villages de distance en distance ; la route est ombragée, et comme dans un parc il semble qu'on ait ménagé habilement des points de vue. On traverse Castiglione et Bard, où le gouvernement sarde vient de faire construire un fort dans un passage très-resserré. Ce défilé fut, lors de l'entrée des troupes françaises, le théâtre des attaques les plus vives et de la résistance la plus opiniâtre de la part des Autrichiens.

A mesure qu'on marche, les montagnes deviennent moins hautes et la vallée s'élargit. Bientôt on aperçoit Ivry, ville de 9,000 habitants, située sur la rive gauche de la Doire et bâtie moitié sur le penchant d'une colline, dans une position très-pittoresque. C'est l'antique *Eporédia*, fondée cent ans avant Jésus-Christ. Elle a, dit-on, essuyé plusieurs sièges, et ses fortifications produisent un aspect admirable avec leurs tours crénelées. Ivry possède une immense quantité d'églises ; les maisons y sont grandes et bien construites. On y fait un commerce considérable de fromages. Déjà le langage s'italianise ; cependant on peut lire encore en français le nom des rues. Cette circonstance rappelle que cette ville fit partie de la France comme chef-lieu d'un département.

D'Ivry on se rend directement à Turin par Chivas, et à Milan par Verceil et Novare. Ces deux villes, situées dans la plaine de la Lombardie, méritent d'être vues. La première, bien bâtie sur un terrain élevé et près du confluent de deux rivières, importante dans le moyen âge,



SAVENE PIEMONT



Printed and  
sold by

VIA DEL COMMERCE 37 10121 TORINO

Comp. 189

fut souvent visitée par des papes et des empereurs. Aujourd'hui le commerce de riz, de blé, de chanvre, de lin, de vin et de soie, en fait comme le bazar des productions du pays. Justin attribue la fondation de cette ville à Bellovèse, 613 ans avant l'ère vulgaire; Pliny la met au nombre des muniées les mieux fortifiées de la Transpadane. C'est près de Verceil que Marius défit les Cimbres en 652 de Rome. Les fortifications furent rasées en 1709 par M. de Vendôme. C'est dans ce château que mourut le bienheureux Amédée de Savoie : une chapelle de la cathédrale lui est dédiée. Les églises n'y possèdent rien de remarquable, si ce n'est un manuscrit du quatrième siècle qui contient l'Évangile de saint Marc en latin; cependant on admire à Sainte-Marie-Majeure un pavé en marbre représentant l'histoire de Judith. C'est aux environs de Verceil qu'on cultive le riz; cette plante croît dans l'eau, et depuis le mois d'avril jusqu'en septembre, la plaine ressemble à un vaste marais. Le système d'irrigation qu'on emploie rend cette contrée très-productive.

Novare est aussi une ville fort ancienne et bien bâtie, sur une hauteur défendue par un vieux château. Les hauts clochers de ses églises la font apercevoir de loin. La place d'Armes, qui se trouve entre le château et le théâtre neuf, est fort grande, et les palais sont beaux : on distingue entre autres celui de la famille Bellini, remarquable par la richesse et la beauté de ses appartemens; dans la galerie se trouvent quelques bons tableaux. La cathédrale est une belle église; la voûte du chœur a été peinte par Saletta; les autres peintures qu'on y voit sont des fresques de Gaudenzio Ferrari. Novare est peu peuplée; mais les femmes y sont très-recherchées dans leur toilette. On y parle le français, et les foires qui s'y tiennent en août et en septembre contribuent à entretenir l'activité dans cette ville.

Avant de revenir à Turin, pour décrire la route qui conduit de cette ville à Gènes, disons quelques mots de Casal et de Vigevano; ces deux villes se trouvent sur une autre route de Milan à Turin.

Casal est peuplée de Juifs en grande partie, et sa population est de 15,000 habitans. Cependant les vins et les grains sont les principaux objets du commerce de la ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Sedula*. C'était autrefois une place bien fortifiée; les églises sont peu remarquables, et parmi les édifices publics, on peut à la rigueur

citer le collège, le théâtre et le magasin des grains, hors de la porte du Pô. Les remparts, plantés de châtaigniers, présentent une promenade fort agréable.

Vigevano (*Ficus Feneris*) est une cité antique, ornée de beaux et somptueux édifices; la cathédrale possède de bons tableaux et des fresques de Saletta; les écoles communales et royales, la caserne de la cavalerie, la maison de travail pour les pauvres, seraient des monumens dignes d'une grande ville : Vigevano est un beau et agréable séjour.

#### *Route de Turin à Gènes.*

Quand on quitte Turin pour suivre la route de Gènes, on passe le Pô sur le beau pont dont il a été fait mention dans la description de cette ville; puis à travers un pays assez inégal d'abord, mais gracieux par ses collines, admirable de culture, de maisons de plaisance et de points de vue, on s'avance vers cette immense plaine qui sépare l'Apennin des Alpes et qui forme le plateau du Piémont. Les villages qu'on traverse donnent une idée de la richesse du pays; et l'aspect de l'aisance individuelle, dont on aperçoit partout des traces, contraste avec le souvenir de la Savoie, lorsqu'on est entré en Italie par la route du mont Cenis. Ici le sol répond toujours aux espérances du laboureur : ce ne sont plus, comme sur les montagnes, de rares et petites places, précieusement entourées de quartiers de roche; les sillons tracés à perte de vue, profonds, droits, présentent à l'œil du voyageur une terre grasse et brune, qui donne quatre récoltes et qui se repose d'un produit par un autre. Au froment succède le maïs; les mûriers, deux fois dépouillés de leur verdure destinée aux vers à soie, soutiennent les festons de la vigne, et la campagne, toujours parée, offre de tous côtés, même au milieu de l'hiver, les effets d'une végétation vigoureuse. C'est principalement de Turin à Alexandrie, entre les rives du Pô et celles du Tanaro, qu'on peut apprécier le mode de culture en usage dans le Piémont et la perfection des instrumens aratoires : c'est là que doit se placer tout nouveau chantre de Géorgiques.

La première ville qu'on trouve dans cette plaine est Asti, la patrie d'Alfiéri, regardé comme le plus grand poète tragique de l'Italie; de cet Alfiéri que le dernier rejeton de la race des Stuarts, la comtesse d'Albany, épousa, non parce qu'il était gentilhomme, mais parce qu'il

était poète. L'auteur de l'Ode sur la tyrannie est né dans la longue rue qu'on traverse d'un bout à l'autre, dans une de ces maisons qu'on nomme palais, ni plus petite ni plus grande que la plupart de celles qu'on remarque; mais son tombeau, dans le Panthéon de Florence, devait ne pas ressembler aux autres et les surpasser tous par sa grandeur et par la beauté des sculptures: ce monument est de Canova. Quoi qu'il en soit de la tombe d'Alfieri, sa ville natale est triste et monotone comme une tragédie classique, avec son terrain plat, sa longue rue, sa place mesquine et sa cathédrale de briques. C'est un de ces séjours qui ne plaisent d'ordinaire qu'aux propriétaires provinciaux, comme les alexandrins conviennent aux esprits balmes. Le territoire d'Asti est riche, les vins qu'il produit sont les plus estimés de l'Italie septentrionale; mais je ne sache pas que les hommes chauds, nerveux et libres par la pensée, y soient plus communs qu'ailleurs: il n'y a pas d'homme de mérite qui n'ait son frère, comme l'auteur de la *Métromanie* avait le sien. Il n'y a pas de pays qui n'ait son homme de génie, son *Lion*, comme disent les Anglais. Tout est relatif. Alfieri pouvait naître où il est mort, à Florence, au centre de l'Italie intellectuelle.

Asti était, dans l'antiquité, une des colonies fondées par les Romains dans la Ligurie. Pendant l'anarchie qui devança le moyen âge elle devint le chef-lieu d'une petite république; puis elle eut des souverains, des ducs. Enfin, vers l'an 1531, elle devint le partage de la maison de Savoie. C'est aujourd'hui une des principales villes du Montferrat.

Sous le point de vue de l'agriculture, les plaines du Piémont sont sans doute d'admirables plaines, aussi que je viens de le dire; mais on se fatigue d'un horizon sans bornes, et les beautés qui se reproduisent à tout bout de champ finissent bientôt par devenir insipides. Les longs sillons et les festons de la vigne, qu'on admire tant depuis Turin, prennent en sortant d'Asti le caractère de tristesse et d'ennui si remarquable dans les plaines de la Brie et de la Beauce, fort riches aussi du reste. On éprouve involontairement une vive impatience d'arriver, tant la monotonie du site fait sentir le besoin d'un nouvel aspect: le plus léger accident de terrain, un bouquet de bois, deviennent alors des distractions. Malheureusement on chemine jusqu'aux portes d'Alexandrie, sans avoir remarqué autre chose, sur cette route inexorablement droite,

qu'une légère sinuosité vers quelque village. On éprouve dans ce voyage toutes les anxiétés du navigateur durant un calme plat.

A quelque distance, Alexandrie apparaît comme un grand village. La renommée dont jouit cette place forte fait chercher des yeux la *citadelle imprenable*: masquée par quelques massifs d'arbres, on ne l'aperçoit qu'o lorsqu'on touche pour ainsi dire aux talus; mais aux détours que l'on fait en y entrant, aux larges fossés qu'on peut remplir d'eau à volonté, à l'étendue du terrain qu'elle occupe, on sent que la réputation de cette place est méritée. Malheureusement à quoi sert aujourd'hui une citadelle, quand on peut la tourner aisément? le Tanaro n'est pas un fleuve tellement profond et rapide qu'on ne puisse partout y jeter un pont. Celui qu'on passe est un pont couvert d'une construction vraiment remarquable. Les arcades formées par la galerie encadrent pour ainsi dire le paysage; chaque côté offre des points de vue, mais il faut se hâter d'en jouir, car une fois entré dans la ville, ce ne sont plus que de tristes rues et de chétives maisons. Cependant, il faut le dire, la principale place, grande et carrée, plantée d'acacias, est entourée de quelques beaux édifices, le palais Ghilini, qui maintenant appartient au roi, l'hôtel-de-ville et la salle de spectacle; c'est là le lieu le plus fréquenté et le plus digne de l'être.

Alexandrie est célèbre dans l'histoire des guerres d'Italie par les nombreux sièges qu'elle a soutenus. Dans le moyen âge les Gibelins lui donnèrent le nom d'*Alexandrie de la paille*, parce qu'à cette époque ses murailles furent construites de paille mêlée de terre; mais aujourd'hui toutes les fortifications sont de briques, ainsi que la plupart des maisons. Les églises sont peu remarquables. Avant de sortir de la ville, on tourne autour d'une espèce de Clamp-de-Mars destiné aux manœuvres de l'école d'artillerie.

C'est dans cette ville qu'éclata, en 1821, la révolution qui compromit si fortement le prince de Carignan, aujourd'hui roi, réintégré dans les bonnes grâces de la soixante alliance. Maîtres de la forteresse d'Alexandrie, les révolutionnaires firent proclamer à Turin la constitution des Cortès espagnoles. Le roi Victor-Emmanuel donna alors un exemple bien rare parmi les monarques, il se montra honnête homme: n'approuvant pas le système qu'on lui imposait de force, il abdiqua en faveur de son frère Charles-Félix. Aucun des rois à constitution, en France, en Espagne, à

Naples, n'a fait preuve de tant de franchise et de loyauté. Victor-Emmanuel est mort tranquille et regretté, et maintenant l'ancien page de l'empereur Napoléon, le prince de Carignan, occupe le trône de l'honnête homme ! voilà où conduisent la loi salique et le système de l'hérédité : Victor-Emmanuel n'avait pas de fils ; son frère Charles-Félix étant mort sans enfans, la branche de Carignan est appelée à régner en dépit qu'on en ait. En vérité il ne serait pas inutile, pour la tranquillité d'un empire, qu'on ajoutât une loi nouvelle sur la conformation de l'individu mâle auquel échoit le droit de trôner. Voyez la bizarrerie ! autrefois l'Église ne recevait comme membres du clergé que des hommes sains, robustes, beaux et bien faits (les lois canoniques l'ordonnent ainsi) ; le célibat devenait un mérite, un sacrifice ; tandis que les rois fainéans, dont l'occupation la plus sérieuse était de faire des héritiers, pouvaient être ce que la nature les avait faits, hideux, contrefaits et impuissans. Qu'on se plaigne après cela des révolutions !

En quittant Alexandrie, c'est encore une plaine qu'on trouve devant soi, plus triste que les autres, s'il est possible : point de bois, point de vergers, point de haies vives, peu de vignes, de tous côtés des champs à perte de vue. Mais elle est peuplée de souvenirs, et le Français la traverse en relevant la tête. C'est la plaine de Marengo ! Ainsi depuis Martigny en Valais, nous avons suivi exactement l'itinéraire de l'armée française, en 1800. Partout des combats, partout des victoires : le sol si fertile de la Lombardie et du Piémont arrosé du sang autrichien a fait eroître nos lauriers. « Le premier consul, dit M. de Norvins, s'attendait à rencontrer l'armée autrichienne dans les plaines de San-Giuliano. Le 13 (juin 1800), il les traverse sans résistance et fait chasser de Marengo cinq mille hommes par le général Gardanne ; le lendemain 14, le premier consul fut étonné de voir, à quatre heures du matin, l'armée autrichienne déboucher au travers du long défilé du pont de la Bormida : elle avait quarante mille hommes, au commencement de l'action. L'armée française ne comptait que vingt-cinq mille hommes, qui étaient des conscrits, pour la plupart ; celle de Mêlas se composait toute d'anciens soldats. Le corps de Victor vigoureusement attaqué et poussé, celui de Lannes entra en ligne à droite, et, après quelques succès, fut entraîné par la retraite de la gauche ; mais c'était une chose capitale pour

Bonaparte de tenir sa droite, et pour Mêlas de la forcer. Le premier consul, qui vit le nœud de l'affaire dans la communication que sa droite assurait avec le reste de l'armée, fit avancer tout-à-coup, au milieu de la plaine, huit cents grenadiers de cette vicille garde, long-temps la terreur de l'Europe, mais qui, jeune alors, date si heureusement sa gloire de la journée de Marengo. La postérité lui conservera le beau surnom de *redoute de granit* qu'elle reçut du vainqueur. Les assauts les plus terribles de l'ennemi se brisèrent contre son immobilité... L'action se maintint dans cette position jusqu'à l'arrivée de Desaix. Dans les mains de Bonaparte ce renfort va devenir l'instrument de la victoire, et l'armée devine la pensée de son chef. Fatiguée d'une longue et sanglante retraite, elle voit, avec l'instinct d'une attente que son héros n'a jamais trompée, la troupe de Desaix couvrir sa gauche, et elle répète avec joie le cri de l'attaque générale ordonnée sur toute la ligne. Le général Zuch, qui dépasse celle des Autrichiens, s'avance avec une colonne de cinq mille grenadiers blanchis dans les combats. Desaix, le brave Desaix, court à sa rencontre avec quinze pièces de canon, et tombe frappé d'une balle qui l'enlève à l'espoir de la France et à l'amour des soldats... Desaix, même après son trépas, est encore redoutable... »

Une seule bataille, gagnée après douze heures d'une retraite offensive, mais périlleuse, a changé le sort de l'Italie, celui de la France et de l'Europe. A l'endroit même où tomba Desaix, on avait élevé une colonne, mais elle fut détruite sous la restauration : pouvait-on faire oublier la victoire ? Le nom de Marengo est un monument historique qui ne périra point, quelque effort que puisse tenter le roi de Sardaigne.

Quand on a traversé la plaine, en suivant, depuis Alexandrie, une route aussi droite et aussi unie que pas une au monde, on tourne un peu, et l'on ne tarde pas à voir la vieille tour qui resto de l'ancien château de Novi, et la ville, au milieu d'un paysage riant et vert, se dessiner sur un fond de montagnes, de ces montagnes qu'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir, de ces collines variées dans leur forme et par leurs accidens. Là, dans le feuillage, des habitations, points blancs qui scintillent au soleil comme les étoiles dans une belle nuit d'été ; là l'Italie pour l'imagination du voyageur.

Novi est une petite cité de 6,000 habitans, assez commerçante et bien bâtie. Elle appartenait

jadis à la république de Gênes, et les riches Gênois y possèdent de belles maisons qu'ils viennent habiter pendant l'automne. L'auberge de la poste offre pompeusement dans son escalier les armoiries des rois, princes et princesses qui l'ont honorée de leur présence, ainsi qu'on ne manque jamais de le mentionner en gros caractères dans toute l'Italie. En général, la satisfaction, le plaisir, l'honneur ou la vanité de s'asseoir où un potentat s'est assis, de dormir sur le lit où quelque majesté douairière ou régnaute s'est bercée de rêves ou effrayée de cauchemars, coûte toujours un peu cher au voyageur sans façon, qui va pour voir, qui voit pour ressentir, et qui ressent pour en tirer profit. Mais il faut toujours des illusions aux petits aristocrates de comptoir, aux riches d'hier, gens prétentieux qui s'endimanchent par une excursion en Italie; là du moins ils sont agréablement flattés de l'idée de trôner aussi dans un cabaret, qu'importe le prix. Les *Jourdain* ne sont pas rares de nos jours, et les noms que nous avons vus inscrits sur le livre des flancurs par luxe, nous ont peut-être inspiré cette boutade, aussi juste que justifiée dans un pays où, pour un écu, on devient excellence. D'ailleurs les Autrichiens nous battirent, en l'an VII, dans la ville de Novi; le général Joubert y fut tué; c'est bien le moins qu'on y censure quelque chose par esprit national.

En sortant de Novi, il y a deux routes qui mènent à Gênes: l'ancienne route de la Bocchetta, difficile, mais admirable par ses points de vue, et la nouvelle route, gracieuse aussi, commode, mais n'étant véritablement pittoresque que par l'art avec lequel elle est construite du côté de Gênes, par la multitude de ses zigzags, la rapidité et la sécurité de sa pente. Les diligences et les voitures de poste ne suivent plus maintenant que celle-ci, et c'est l'autre que les amateurs des belles scènes de la nature doivent parcourir. Par la nouvelle route, les villages qu'on traverse, *Arquata*, *Ronco*, *Ponte-Decimo*, n'ont rien de particulier; leur situation au milieu de vertes collines est agréable sans doute; mais par la Bocchetta, le bourg de *Gavi*, avec le fort qui le domine et qui passe pour n'avoir jamais été pris, est très-remarquable, et le bourg de *Voltaggio*, d'un effet fort pittoresque comme position.

Après avoir traversé les vignobles, les vergers et les châtaigneraies de Novi, on pénètre par une suite continuelle de montées et de descentes, de gorges et de ravins, dans le cœur des Apennins;

le col de la Bocchetta est le point où on les traverse. Sa hauteur perpendiculaire, de 777 mètres au-dessus du niveau de la mer, est peu inférieure à l'élévation générale de toute la chaîne. De là l'œil découvre un horizon sans bornes. Il n'y a point de perspective comparable à celle qui s'offre inopinément: la mer se montre comme un brouillard épais; mais à mesure qu'on approche, il se dissipe, et quelquefois, par un temps clair et un ciel pur, on la voit briller comme une glace derrière un paysage enchanteur. Ce paysage a la forme d'un croissant, et sur sa pointe orientale on aperçoit à une distance de six lieues un faubourg qui promet la superbe Gênes, au bout de la vallée de la Polcevera. La nature avait créé cette vallée sauvage et stérile comme toutes les éroupes de l'Apennin; l'industrie et la magnificence l'ont transformée. Partout une végétation forte, des fleurs, des fruits, et cette douceur de climat qu'on ne trouve nulle autre part à ce point. C'est une sensation délicieuse, quand on parvient au sommet de la Bocchetta, en quittant le revers septentrional, que de sentir un air chaud et balsamique vous caresser mollement. De l'autre côté, le vent soufflait avec furie, maintenant tout est calme; l'hiver est derrière la montagne, ici le printemps éternel, l'olivier partout, le citronnier et l'orange en pleine terre. Il y a là deux zones différentes, deux températures bien tranchées. Au nord, entre des mûriers et des noyers, d'un beau vert, il est vrai, on distinguait quelques rares habitations; maintenant tout est vivant, tout est animé; c'est comme une ville de maisons de plaisance qui s'étend à l'infini. Ce sont partout des points couronnés de forteresses et d'églises avec leurs clochers, des collines sur des montagnes, et des vallées rivales et voisines qui les séparent; et, au fond, à mesure qu'on descend, le large lit de la Polcevera, comme une grande route blanche qui serpente, en attendant l'orage et la fonte des neiges.

Depuis *Campo-Marone* jusqu'à *Ponte-Decimo*, où les deux routes se rejoignent, l'œil ne découvre plus que des palais; on ne traverse que des lieux enchantés; on n'ose quitter une des côtes, et pourtant on veut voir l'autre. La terre est parfumée; ce n'est plus la verdure ordinaire des campagnes, mais celle des jardins; ce ne sont point nos jardins d'Europe, mais ceux de l'Asie, de l'Archipel. Toutes les plantes exotiques croissent au milieu des figuiers, des pins et des cyprès, comme pour marier l'aspect mélancolique à la vi-





vacité des plus riantes couleurs. On avance à regret entre ces palais à portiques variés dans leurs formes et dans les peintures qui les couvrent ; mais on quitte les bords de la Polcevera, on laisse à droite le pont de Cornegliano, on longe la mer, le fameux palais Doria s'offre aux regards : c'est Gênes !

Ecco ! vediam la maestosa, immonda,  
Città, che al mar le sponde, il dorsa ai monti,  
Occupa tutta, e tutta a cerchio adorna.

La ville de Gênes devant être l'objet d'une description à part, pour faire connaître avec exactitude et conscience la partie dont nous nous sommes chargé, il faut encore retourner à Turin afin de décrire la route qui conduit de cette capitale à sa frontière du côté de la France, vers le littoral de la Méditerranée.

#### *Route de Turin à Nice.*

La distance de Turin à Nice, par le col de Tende, est de cinquante-cinq lieues ; mais partagée entre une plaine fertile et le passage des Alpes, on la franchit sans ennui. Les villes qu'on traverse sont jolies, bien situées, bien bâties : c'est en premier lieu Carignan, que ses manufactures de soie rendent célèbre ; la grande place, la cathédrale, le tombeau de Blanche de Montferrat ; la statue équestre de Jacques Rovano, ne sont des curiosités que relativement à la ville ; cependant elles ont un caractère que Turin, ville d'hier, n'offre pas au voyageur avide d'impressions. Puis c'est Racconis qui ouvre ses portes. Cette ville contient quinze mille habitants. Rien de plus délicieux que son château, rien de plus beau que son parc. Savillian, qu'on trouve plus loin, est encore une cité gracieuse qui possède de beaux édifices. Enfin Coni ou *Cuneo* s'offre bientôt, assise au pied des Alpes dont elle défendait autrefois le passage, comme la sentinelle d'avant-postes qui doit faire feu pour prévenir du danger.

Coni est située dans la plaine, au confluent de deux rivières, le Gesso et la Stura ; c'est une place forte célèbre par le nombre de sièges qu'elle a soutenus et par les batailles qui se sont données aux environs. Après la journée de Marengo, les Français démolièrent ses fortifications, et on ne les a pas reconstruites. Aujourd'hui la sécurité du commerce y remplace les alternatives de la guerre, et le canal navigable qui mène à *Carmagnola* contribue aux transactions commerciales du pays. Coni est dépendante du diocèse de Mondovi. Elle appartient à différents princes, et

après la mort du duc d'Anjou, en 1284, elle prit une forme républicaine jusqu'en 1347, époque à laquelle elle se donna aux ducs de Savoie. Avant la révolution française, cette ville se vantait d'avoir été assiégée six fois sans avoir été prise. Les environs de Coni sont agréables et bien cultivés ; les châtaignes y sont excellentes, et on les envoio jusqu'en France.

Dans une situation vraiment belle, le bourg de San-Dalmazzo présente sa jolie abbaye de Bénédictins. Puis Limone vient fournir ses muletiers et ses guides pour parcourir les montagnes de l'antique Ligurie. On doit à Amédée IV la belle route par laquelle on arrive à la petite ville de Tende. C'est à une lieue que commence la montagne qui est la plus élevée de cette route. La neige s'y accumule quelquefois jusqu'à vingt pieds d'épaisseur. On monte pendant trois heures pour arriver au sommet.

Dans cette montée, les émotions que fait naître partout le passage des Hautes-Alpes attendent le voyageur. Là de ces grandes scènes qui élèvent l'âme, qui lui redonnent la vie du sentiment par l'oubli momentané du moi humain. Cependant les abîmes, les dangers, le froid, les neiges, la tourmente, exposent l'homme, et lui font une loi de sa conservation. Mais ce n'est d'ordinaire qu'au sein du luxe, au milieu des douceurs du superflu, que le riche oublie ses semblables et se laisse aller à toutes les duretés de l'égoïsme. La nature le réveille aux lieux où tout l'or du monde n'arrêterait pas plus l'avalanche dans sa course qu'il n'apaiserait la fureur du vent. L'égalité chrétienne reprend ici ses droits ; le service que le pauvre lui rend pour un écu, il se sent disposé à le rendre à son tour, et sans que l'appât d'un salaire le stimule en rien. Il apprécie sur le bord d'un torrent le dévouement de l'homme envers l'homme. Les richesses qui lui procurent dans les cités populeuses tant de marques de respect, tant de jouissances de vanité, ne valent pas les courtes heures qu'il passe avec son guide, alors que Dieu lui parle par tout ce qui frappe ses sens, par ce qu'il entend, par le bruit du torrent, par le souffle aigu de la hise, par le précipice et par le pic blanchi de neige. Les grandes émotions qu'on reçoit dans les Alpes ne sont jamais perdues pour la vie sociale, et voyager, quoi qu'on en ait dit, est un des moyens les plus sûrs d'améliorer le cœur de l'homme.

Sur ces hauteurs on rencontre les bourgs de Ghiandola et de Baglio ; ce dernier lieu est forti-



présente à si peu de distance ! c'est Monaco, petite principauté réunie aux États du Piémont. Le rocher qui la porte tout entière s'avance dans la mer, et semble la montrer comme pour tenter les voyageurs et les inviter à grossir momentanément sa population clair-semée. Mille habitants, c'est tout au plus ce que contient la ville ; mais elle a des murailles crénelées, et une forteresse et des souterrains, et une place d'armes, et un port, et une marine. Jadis elle avait un souverain pour elle toute seule, un prince ayant droit de haute et de basse juridiction, battant monnaie, nourrissant des pages, payant des ambassadeurs, se donnant l'illusion de faire poser un factionnaire vivant, dans une guérite, à l'un des côtés de la grande porte de son palais, et de couvrir les mers de son canot. Le titulaire de cette principauté, le prince de Monaco, duc de Valentinois, est un M. Grimaldi, héréditairement pair de France ; c'est le dernier degré de la splendeur de sa famille.

Les Anciens appelaient ce lieu, vraiment remarquable par sa position, *templum Herculis Monæci*. Du haut de ce rocher, l'encens fumait pour le fils d'Alcmène ; maintenant la cloche tinte en l'honneur des saints du paradis. Ce que le voyageur ne saurait oublier, c'est la vue admirable dont on jouit du haut de Monaco : d'une des fenêtres du château, j'ai vu la Corse !...

La principauté de Monaco fut érigée en souveraineté au dixième siècle en faveur de Grimaldi, qui avait bien mérité de l'empereur. Louise de Grimaldi, héritière de Monaco, ayant épousé M. de Malignon, son fils lui succéda en 1751.

Spallanzani observe que les montagnes des environs de Monaco sont toutes formées de coquillages. Quelques villages circonvoisins sont bâtis d'une pierre qui n'est autre chose qu'un amas de petits petoncles dont l'espèce est inconnue dans la mer.

A deux lieues de Monaco, on trouve, sous le nom de Mentone, un véritable jardin, un pays délicieux par sa fraîcheur et son climat : on voudrait y rester si l'on ne craignait l'ennui d'un village ; mais comme on préfère toujours le séjour d'une ville, c'est à Vintimille que nous irons achever notre journée. Nous serons là sur l'ancien territoire de la république de Gènes, que le roi Louis XII donnait à tous les diables. D'ailleurs, c'est l'antique *Albintimilium*, la patrie de Perse : il s'y trouve deux mille habitants ; on peut y dormir en toute sécurité.

De Mentone à Vintimille, ce n'est qu'une suite de précipices effrayants. Il y avait autrefois un passage dangereux sous le fort de Tournette ; la mer pénétrait avec fracas entre deux rochers sur lesquels on avait jeté un pont sans parapets. Mais aujourd'hui la route est belle, facile, et l'effroi que peut inspirer l'idée du danger se calme bientôt par la certitude où l'on doit être qu'il n'en existe aucun. Quoi qu'il en soit, on quitte avec joie ces lieux ; on respire plus librement quand on se trouve sur une route moins périlleuse.

Une chose bizarre et qui tient aux voyages, c'est la facilité avec laquelle on oublie les pays parcourus, les lieux qu'on croyait regretter, pour le pays qu'on parcourt, pour les lieux qui occupent les regards. Les souvenirs se classent peu à peu dans la mémoire ; les impressions nouvelles absorbent à elles seules nos facultés : c'est que le présent est toujours un bienfait, quand il occupe entièrement la pensée. A mesure qu'on s'éloigne de cette belle contrée de Nice, qu'on désespérerait de remplacer jamais, quand on touche la Corniche ou la rivière de Gènes, le pays semble prendre un caractère plus sévère, bien que toujours gracieux ; les teintes sont plus chaudes, les lignes plus fermes, et Vintimille se trouve placé sur sa roche comme une transition, comme un point intermédiaire qui participe de l'une et l'autre partie, qui les annonce ou les rappelle de quelque côté qu'on s'en approche.

Il y a peu de chose à dire de Vintimille : c'est une ville déserte dont la situation fait aujourd'hui le seul attrait. Il en est parlé dans les Lettres familières de Cicéron, et Tacite rapporte le trait courageux de cette mère ligurienne qui périt dans le pillage de la ville plutôt que de livrer son fils aux soldats d'Othon ; mise par eux à la torture pour indiquer sa retraite, elle montra son flanc en disant qu'il était là. La cathédrale est un monument fort ancien ; on croit qu'il fut un temple de Junon.

Les voyageurs sont exposés à des dangers dans certaines parties de l'Italie, par la nature des localités, dans d'autres par celle des habitants ; ici les précipices, là les brigands : il en résulte l'usage de ne marcher que de jour, et cette habitude, tout à l'avantage des étrangers, leur permet de jouir des beautés du pays. Rien de plus merveilleux, pas de spectacle plus imposant que le lever du soleil, du haut d'un des rochers de la côte de Vintimille : une mer rouge, un ciel dont les

teintes changent à chaque instant, un horizon d'or, et les reflets brillans de ce magique aspect, venant étinceler sur les massifs d'orangers et d'oliviers, et sur tous les promontoires que forme la rivière de Gènes. Des palais, de jolies maisons peintes, les clochers des églises, ajoutent à l'effet de cette vaste décoration, mêlée de torrens et de rochers bruns. Quelquefois de belles vallées cultivées s'étendent sur le bord de la mer et forment de riens et paisibles golfes de verdure à côté de l'azur agité des flots; et ces sites se renouvellent, et ces scènes magnifiques se succèdent. Oh! pas de nuit, pas de nuit pour le voyageur, sur cette rive enchantée!

A quatre lieues de Vintimille, on trouve San-Remo. C'est une ville riche, peuplée, ornée de jardins, de beaux bâtimens, et surtout remarquable par les palmiers de l'ermitage de Saint-Romulus, qui couronnent ses hauteurs et développent leur pompe orientale au-dessus de l'abondante végétation italienne. Après s'être long-temps gouvernée elle-même, San-Remo, son podesta, ses consuls et la communauté firent, en 1159, une alliance avec Gènes. En 1361, les Génois voulurent avoir le droit de nommer les magistrats, et quoique les habitans supportassent avec répugnance un tel joug, l'abus prit force de loi. Les empereurs, comptant sur le mécontentement des citoyens de San-Remo, élevèrent alors des prétentions sur cette ville; mais la France s'est opposée à cet envahissement.

On compte seize églises à San-Remo. La partie de la ville qui se trouve sur le coteau est ancienne: les rues en sont étroites, tortueuses et escarpées; mais dans la partie qui est en plaine, les rues sont larges, droites, ornées de belles maisons dont plusieurs figureraient partout, même à Gènes. Le commerce de cette ville maritime est considérable en huiles et en oranges; les habitans sont de bons marins. La famille Bresca jouit encore du juste privilège qui lui fut accordé par Sixte-Quint, de fournir de palmes les églises de Rome le jour des Rameaux. Voici ce qu'on raconte de l'origine de ce privilège. Lorsque le célèbre architecte Fontana, à l'aide du mécanisme qu'il avait inventé, se préparait à élever l'obélisque qui se voit sur la place de Saint-Pierre à Rome, il réclama le plus profond silence, afin que ses ordres pussent être distinctement entendus. L'inflexible Sixte publia un édit par lequel il annonçait que le premier spectateur qui profiterait un ci serait sur-le-champ puni de mort, quels que fussent son

rang et sa condition. Au moment où les cordes mises en mouvement avaient comme par magie soulevé l'énorme masse, et qu'elle était presque établie sur sa base; que le pape, par des signes de tête, encourageait les travailleurs, et que Fontana, parlant seul, commandait une dernière et dérisive manœuvre, un homme s'écria tout-à-coup d'une voix retentissante : *Acqua alle corde!* (de l'eau aux cordes!) et, sortant de la foule, il s'avance et va se livrer au boucher et à ses gens, qui se tenaient près de la potence dressée sur la place. Fontana, regardant avec attention les cordes, voit qu'elles sont en effet si tendues qu'elles vont se rompre; il les fait rapidement mouiller, elles se resserrent aussitôt, et l'obélisque est debout aux applaudissemens unanimes. Fontana crut au secourable crieur, l'embrasse, le présente à Sixte-Quint, demanda et obtint une grâce déjà accordée; Bresca eut en outre une pension considérable et cette fourniture héréditaire des palmes de Rome. Depuis les fêtes de Pâques de l'année 1587, un navire est parti constamment de San-Remo avec sa sainte cargaison; la Providence elle-même a semblé prendre soin de la bénir d'avance, car, de tous ces navires, pas un seul n'a fait naufrage.

Le cap de San-Remo est un passage assez difficile; mais quand on l'a passé, on suit le chemin montueux, puis la plaine de gravier qui mène au Port-Maurice, ville riche et marchande, et, une demi-lieue plus loin, à la jolie ville d'Oneille, patrie du grand André Doria. Ses ancêtres avaient acheté cette principauté des Génois, qui s'en étaient emparés par surprise et la vendirent avec l'adhésion du pape. Après Oneille on rencontre Alessio, ville abritée par de hautes montagnes, ce qui rend son climat d'une température très-douce et ses rivages admirables. Les habitans sont actifs et industrieux; ils ont figuré dans l'histoire militaire des Deux-Mondes; ils furent cités à la bataille de Lépante; l'Espagne employa leur courage à la conquête du Pérou, et les Génois dans leurs expéditions en Corse.

Albenga s'aperçoit de loin avec ses tours et ses remparts en ruines. C'est une vieille ville noire, insalubre, à cause des eaux stagnantes qui l'entourent; autrefois une colonie romaine, aujourd'hui un évêché. Le Baptistère, petit temple antique d'une architecture simple et de bon goût, remonte, dit-on, à un empereur Proenlus, des derniers temps de l'empire et originaire d'Albenga. Le pont *Longo*, sur le torrent, est





attribué à Adrien ou à Constance, général romain. Quoique soumise à Gênes, Albenga forma jusqu'en 1805 une sorte de république ; elle élisait ses consuls, qui pouvaient être pris soit dans la classe des marchands, soit dans celle des ouvriers ; elle nommait ses conseillers, ses magistrats, parmi lesquels on distinguait un magistrat appelé *des vertus*, censeur indépendant, chargé de veiller au maintien et à la pureté des mœurs.

En face d'Albenga, on voit la petite île escarpée de la Galinara, qui servit de retraite à saint Martin de Tours.

Finale, qu'on trouve en continuant sa route, est une jolie ville bien bâtie : sa cathédrale, d'une belle architecture, et peut-être la meilleure de toutes les églises de cette côte, est revêtue de marbres précieux. Industrielle, peuplée, commerçante, au milieu de plantations d'oliviers et d'orangers, d'une merveilleuse fécondité, sur un territoire parfaitement cultivé, cette ville était autrefois un marquisat puissant et tyrannique, dont le dernier prince, Alphonse Caretto, fut chassé par le peuple vers la moitié du seizième siècle.

Après Finale vient Berzezi, dont il faut visiter la grotte, qui est remarquable ; la route se fait, dans cette partie, entre des rochers escarpés dont le passage était autrefois fort difficile. Noli, qui se trouve près de là, est une petite ville pittoresque par ses tours et par sa position ; elle resta république depuis le douzième siècle jusqu'à la réunion de la Ligurie à la France, en 1805. Plus loin, près de Leggine, le fort de Vado, au-dessus du golfe, est d'un superbe aspect ; c'est l'antique *Vada Sabatia*. Les Romains eurent un corps d'armée campé sur ces hauteurs, qui semblent convenir à une telle domination. L'empereur Pertinax était vraisemblablement de Vado ; son père y vendait des bois de construction et une espèce de bois brûlé dont on se servait dans le ménage. On a prétendu que cet empereur avait dû son nom de Pertinax à l'opiniâtreté avec laquelle il n'avait pas eu honte, sous la pourpre, de continuer ce métier de marchand de bois et de charbonnier ; de nos jours on se bornerait à quelques plaisanteries, à quelques caricatures.

Savone est la plus grande cité de la *riviera di Ponente* ; on y compte dix mille âmes ; elle est située à dix lieues de Gênes, au fond d'un golfe. On croit qu'elle tire son origine des Gaulois Sénonais ; il en est parlé dans Tite-Live sous le nom de *Savoner*, dans Strabon sous le nom de *Sabata*, dans Pline sous le nom de *Sabatium*. La voie

Émilienne arrivait jusque là. Il paraît, par une épître de Cieftron, que Marc-Antoine s'y réfugia après la bataille de Modène.

Savone fut prise plusieurs fois par les Vandales, les Goths, les Bourguignons. Elle soutint un siège contre Alarie ; mais, vers l'an 639, elle fut détruite par Lothaire, ainsi que d'autres villes de la Ligurie. Elle se releva cependant, et fut gouvernée par des marquis dont l'autorité était restreinte par celle des consuls et des bourgeois ; c'était un gouvernement composé de trois pouvoirs. En 1176, Savone entra dans la fameuse ligue en faveur de l'empereur Frédéric ; mais elle fut désolée comme Gênes, dans les guerres des Guelfes et des Gibelins, des Maccherati et des Ribelli, des Adorna et des Fregosa ; Savone était d'autant plus exposée qu'elle avait un port commode. C'est dans cette ville que se réunirent en 1507 Louis XII et Ferdinand-le-Catholique, pour couronner le roi de Navarre ; et Louis XII y accorda le droit de naturalité en France à tous les habitants. Charles-Quint y alla plusieurs fois ; mais c'est du temps des papes Sixte IV et Jules II, qui y sont nés, que cette ville eut le plus d'éclat, de considération et de richesses. De nos jours, Pie VII l'habita aussi au temps de sa persécution ; l'appartement qu'il occupa à l'évêché a été religieusement conservé dans le même état, depuis le jour où le successeur de l'apôtre le quitta.

Savone est agréablement située ; son fort, bâti sur un rocher au bord de la mer, est le plus beau de cette côte. La ville est petite ; la cathédrale renferme une riche chapelle, un bas-relief représentant la visite de la Vierge, et un tableau attribué au Dominiquin. On voit encore la partie supérieure de la façade du palais de Jules II. A la tour du port est une madone de quinze palmes, de Philippe Parodi. Savone est la patrie de la famille de la Rovère, des princes Riario, seigneurs de Forlì, des ducs de Sora et de beaucoup d'autres familles distinguées.

De Savone à Gênes, le voyage se fait pendant cinq lieues par le chemin qu'on appelle la Corniche, et pendant cinq autres, par une route magnifique, promenade des plus agréables, car on a constamment, d'un côté, le spectacle de la mer, et de l'autre, un amphithéâtre de montagnes couvertes de verdure et de maisons de plaisance, dont la forme change à tout moment. Le chemin de la Corniche était autrefois raboteux, haut et bas, n'ayant de largeur que pour un mulet et sa

charge, taillé sur le flanc de la montagne, de sorte qu'en y passant, on avait un précipice affreux constamment sous les yeux. Mais aujourd'hui c'est une route commode et sûre sur laquelle on court la poste. Dans le trajet de Savone à Gênes, on traverse successivement Albissio (*Alba Docilia*), Varraggio (*Voragium* ou *Virgium*), Arizano (*Arentanum*), Cogoleto, qui prétend à l'honneur d'avoir vu naître Christophe Colomb, et où l'on montre sa maison, espèce de cabane dans laquelle on lit beaucoup d'inscriptions, et entre autres ce beau vers improvisé par M. Gagliuffi :

*Unus erat mundus; duo sint, ait iste : fuere !*

Puis on trouve Voltri, dont les fabriques de papier font la richesse, puis Prato, puis on n'a plus qu'un jardin à parcourir. Trois délicieuses villas font de Pegli un séjour enchanteur : la villa Lomellini, avec de grands arbres toujours verts, des cascades, des bosquets, un lac, un théâtre et un ermitage chinois ; la villa Grimaldi, qui a de beaux tableaux et surtout un riche jardin botanique ; la villa Doria, dont les orangers mêlés à des rosiers en fleurs offrent au mois de décembre un aspect ravissant. Sestri di Ponente est aussi remarquable par ses magnificences : c'est un bourg peuplé et riche. L'église est remarquable par la largeur de sa nef et par la construction de sa voûte. La villa Spinosa ne le cède en rien à celles que nous venons de citer. Peu après on entre dans la délicieuse vallée de la Polcevera, dont nous avons déjà donné une description. Cornegliano, avec le grand palais Darazzo, annonce Saint-Pierre d'Arena, et le faubourg de la superbe Gênes est le plus somptueux de tous les faubourgs connus. Le luxe des villas des environs de Gênes n'est pas surprenant, car elles étaient jadis le théâtre des fêtes les plus splendides que la sévérité des lois somptuaires de la république ne permettait point de donner à la ville. Alors c'était à la campagne qu'on portait des diamans. Nous ne saurions quitter ce lieu sans rappeler un des hauts faits de notre armée : c'est au pont de Cornegliano qu'après soixante jours de résistance, après avoir épuisé tout ce qu'il peut entrer de force morale et physique dans le cœur d'un homme, Masséna conclut sa belle capitulation, qu'il intitula glorieusement : *Convention* avec le baron d'Ott et l'amiral Keith. On voyait, il y a quelques années, dans la chapelle située au milieu du pont, quelques vieilles baionnettes françaises

brisées ; mais on ne trouve aujourd'hui, des deux côtés de la madone, que des *ex voto*, comme on en voit suspendus partout en Italie, un fusil, un stylet, un cœur en argent et quelques grossières peintures. On trouve sur cette plage un sable noir magnétique. Ramassé après les tempêtes, il produit des effets remarquables.

#### *Côte orientale de Gênes.*

La partie orientale des côtes de Gênes, la *riviera di Levante*, aussi variée, aussi riche que la partie occidentale, est moins garnie de maisons de plaisance, quoique plus peuplée, et même très-peuplée de gens qui l'habitent constamment. Bisagua, qui touche à la porte de la ville, semble encore un rendez-vous de palais ; mais à mesure qu'on s'éloigne, s'ils deviennent plus rares, leur situation est de plus en plus pittoresque. Avant d'arriver à Nervi, bourg fort animé, on jouit d'un coup d'œil admirable. La vue s'étend sur tout le golfe, et du haut des rochers sur lesquels passe une belle route, achevée seulement depuis une dizaine d'années, on découvre parfois Gênes et les coupoles de Sainte-Marie-de-Carignano ; mais c'est au spectacle d'une nature à la fois gracieuse et imposante que l'âme se livre tout entière. Le luxe de tant de jardins a donné du prix à la structure des roches grises qu'on voit baignées par la mer et couronnées de verdure. Là, sous des pins parasols, entre des aloës aux pointes aiguës, c'est une vaste plaine bleue. C'est la Méditerranée que le regard trouve encadrée avec les voiles blanches de quelques barques ; le pâle feuillage des oliviers, du haut de quelque pic, la masque rarement assez pour ôter à ces plantations leur magnifique transparence. Sous leur ombrage, c'est le bleu du ciel qu'on distingue comme un admirable fond, et au-dessous d'eux, c'est le bleu des flots qui captive toujours les yeux. Rien de si enchanteur que l'aspect de ces coteaux, rien de plus suave que cet air embaumé par le parfum des fleurs ; et Nervi, dans une position riante, avec la douceur de son climat et la beauté de ses fruits, donne une idée du paradis terrestre : c'est dans l'église de ce bourg qu'est le tombeau de M. Corretto, avocat génois, devenu ministre de France sous Napoléon et sous Louis XVIII, et resté Français alors que l'Italie avait cessé de nous appartenir.

Recco, bien qu'on rencontre plus loin, est un beau village bien peuplé, dont l'église possède l'un des

meilleurs tableaux de Valerio Castelli, très-habile peintre de l'école génoise.

A Ruta l'on jouit encore une fois de la vue de Gênes, de son phare, de ses collines, de ses bastions, et après avoir promené ses regards sur cet admirable tableau, on descend jusqu'à Rapallo, beau bourg situé au fond du golfe qui porte son nom. La descente qui mène à cette rive est d'un effet très-pittoresque. A la partie la plus occidentale du golfe de Rapallo, on aperçoit quelques fortifications ; c'est là que se trouve, dans un renforcement, Portofino (*Portus Delphinus*). De Rapallo, ce lieu apparaît comme un promontoire ; mais quand on s'en approche, on découvre un port vaste et sûr, entouré de rochers et surmonté d'un amphithéâtre de verdure. Les pins, les oliviers, les châtaigniers, offrent les caprices de leurs formes ; quelques maisons de plaisance, et entre autres le palais Durazzo, animent ce beau demi-cercle, où Portofino et Santa-Margarita, comme deux bouquets d'habitations, semblent se mirer avec complaisance dans l'eau profonde et calme du port. Cet aspect est admirable de grâces.

Sur la montagne on voit le monastère de la Cervera, fondé en 1364 par l'archevêque de Gênes Guido, l'ami d'enfance de Pétrarque. C'est là que François fut prisonnier, avant qu'on ne l'embarquât pour l'Espagne ; quelques trapis-tes persécutés, obscurs successeurs de l'illustre vaincu de Pavie, y furent relégués sous l'empire ; aujourd'hui ce monastère est abandonné.

Le bourg de Rapallo est très-pittoresque. Sur le flanc escarpé d'une montagne à triple cime, il est agréablement encadré dans le feuillage de ses jardins. Le campanile blanc de son église s'élève au milieu de ces bosquets comme une sorte de phare ; un pont jeté sur le torrent qui descend de la montagne produit beaucoup d'effet et présente un de ces tableaux qui restent dans la mémoire. Entre la seconde et la troisième cime, le sanctuaire de Notre-Dame de Monte-Allegro devient chaque année, le 2 juillet, pendant trois jours, le joyeux théâtre d'une fête populaire ; une illumination générale brille sur la montagne et jusque sur la mer : rien n'est plus admirable que ce coup d'œil.

C'est en parcourant cette côte d'une manière commode et sûre, lorsqu'autrefois elle était praticable seulement aux piétons et aux mulets, que l'on comprend tous les bienfaits advenus à la suite de la grande secousse donnée au monde par

la révolution française. Il fallut des routes pour les armées, et partout où les armées passèrent, on vit long-temps leurs traces, parfois comme celles d'un fléau dévastateur, souvent comme celles que laisse le Nil, la fécondité. Le commerce profite toujours de la brèche faite par la guerre aux vieilles murailles de l'habitude et de l'apathie ; les rapports de ville à ville se doublent à la suite de la confusion inévitable d'une occupation étrangère ; les peuples sont plus disposés à s'entendre quand ils en ont compris la nécessité après quelques revers, et les rois eux-mêmes sont plus disposés à faire ce qui convient à leurs sujets, quand ils ont connu les rigueurs de l'exil, ou quand ils ont courbé la tête sous le joug d'un vainqueur. Ainsi les grands travaux entrepris et exécutés par Napoléon au Simplon, au mont Cenis et ailleurs, sont devenus des modèles de routes. Il n'était plus permis de se borner à des sentiers à peine frayés, comme Victor-Amédée l'avait fait au passage des Écheltes en Savoie ; il fallut de larges chemins, des ponts solides, des pentes insensibles. Des galeries furent percées, des parapets construits, et jamais le voyageur n'a vu le nom d'un prince attaché à ces grands et utiles résultats de la sagesse des gouvernements sans qu'il ne le prononçât avec respect, fût-ce même celui de Charles-Albert. Ainsi la ville de Gênes a des routes qui, comme deux bras, s'étendent à droite vers la France, à gauche vers la Toscane, pour appeler les étrangers, les commerçans, les artistes et les curieux. Avec le système actuel des routes, il n'y a plus de montagnes, comme bientôt avec le secours de la vapeur, il n'y aura plus de distances.

La route de Gênes à Chiavari est si belle, qu'il s'est établi une diligence avec un service actif et régulier entre ces deux villes. Nous citons ce fait parce qu'il n'est pas commun dans cette partie de l'Italie. Si de pareilles entreprises existaient entre les différens centres de provinces et d'états, il n'est pas à douter que le nombre des voyageurs s'augmenterait, et les voyageurs sont une source de richesse pour ce pays. Leur passage devient une sorte de suppléant à la conquête, c'est l'envahissement lent et naturel des idées ; et pour cette Péninsule, avec l'esprit des gouvernans, c'est un espoir pour l'avenir, c'est la seule éducation sociale, européenne, qu'elle puisse recevoir. Le contact des étrangers seul lie encore l'Italie au monde civilisé.

Chiavari est situé dans une plaine aussi fertile

qu'agréable. C'est une ville bien bâtie, très-peuplée, industrielle, commerçante, dont les produits s'exportent au loin. Ses toiles sont fort estimées, et les chaises *volantes* qu'on y fabrique arrivent jusque dans les salons de Paris et sont envoyées même en Amérique. Chacun connaît ces chaises qui joignent la solidité à la légèreté.

Un phénomène fort commun en Italie, et qui se remarque sur la côte de Gênes plus qu'ailleurs, c'est le lucciole, espèce d'insecte lumineux; dans la nuit il brille comme une petite flamme, se glisse sous l'herbe, voltige sur les arbustes comme des feux follets, et donne lieu à des superstitions qui varient selon les contrées. Les luccioles ont plus d'éclat que nos vers luisans, et leur scintillement s'augmente d'une mobilité continuelle. Au mois de juillet dernier (1835), j'arrivai de nuit à Chiavari; l'obscurité était grande et la chaleur excessive, la terre et le ciel me semblaient étinceler à l'enlèvement des mêmes feux. Si pendant le jour l'aspect de la mer, entre les montagnes ou à travers le feuillage des arbres, me donnait l'idée du ciel même; pendant la nuit, c'étaient des étoiles que je croyais voir briller, et dans l'extase d'une juste admiration, me trouver ainsi entre deux firmamens fut quelques instans le rêve de mon imagination. Mais, descendu dans la plaine, au bruit d'une ville qui semble un reflet de la civilisation de la Toscane, au mouvement des voituriers, aux cris des faquins, à l'obséquieuse politesse des valets d'auberge, à la lueur de leurs lampes, l'illusion disparut, le magique mensonge céda ses sens au positif de la vérité. *La pasta* (le souper) se trouva prête: l'appétit était bon, le corps avait besoin de repos; un de ces vastes lits où l'on peut dormir dans tous les sens reçut le rêveur éveillé, qui dormit d'un sommeil tranquille et doux. Les bonnes nuits font les beaux jours. Le lendemain, je pus visiter la ville, patrie du pape Innocent IV, examiner ses écoles publiques, bouquiner dans sa bibliothèque, méditer les statuts de la société d'encouragement pour les manufactures, établissement bien conçu; je pus donner une heure à la maison de travail pour les pauvres, aller chercher le frais sous les hauts peupliers d'une belle promenade sur les bords de l'Entella, penser à la puissance de l'homme au sein de la nature, soit qu'il la féconde ou qu'il lutte contre elle; après quoi je me remis en route et poursuivis mon voyage.

Lavagna, qu'on trouve à peu de distance de Chiavari, sur la plage; est le lieu d'où l'on tire

une ardoise d'un beau noir et d'une grande solidité, appelée *pietra di Lavagna*, et très communément employée à Gênes.

En moins de deux heures de marche, on arrive à Sestri di Levante. Ce lieu charmant forme une péninsule ou langue de terre défendue par une forteresse. Ce petit promontoire vient fermer de ce côté le golfe de Rapallo, comme Portofino à l'autre extrémité. C'est de Sestri que ce ravissant demi-cercle ou les vaisseaux sont en sûreté paraît le plus pittoresque avec ses rochers et ses hautes montagnes vertes. Il ne manque à ce golfe, plus gracieux, s'il est possible, que celui de Gênes, qu'une grande ville pour le faire valoir. Les environs de Sestri fournissent de beaux marbres de différentes couleurs. Les Gênois y possèdent quelques maisons de campagne agréablement situées. Les cirques, les pâtes et les coquillages de ce cañon ont une réputation méritée.

De Chiavari à Sestri on a tourné le golfe dans une plaine, sur le bord de la mer, entre des aloës gigantesques, qui, du milieu de leurs larges dards, laissent, comme un jet d'eau, une colonne menue, surmontée d'une touffe de fleurs verdâtres. De Sestri pour aller à La Spezia on retrouve la montagne; là, la nature n'étale pour ainsi dire qu'un luxe d'ostentation, sans aucun lustre d'utilité; chaque herbe est une fleur, chaque arbuste un laurier, un myrthe. De Gênes on chemine ainsi entre des plantes odoriférantes, dans la splendeur d'une terre stérile; plus de fruits, plus de moissons, des villages rares, et parfois aussi des collines nues et arides; mais après six lieues, durant lesquelles on a joui de beaux aspects, le village de Borghetto promet et annonce un meilleur pays, et on ne tarde pas à s'en convaincre en arrivant à La Spezia. Du haut de la montagne qui protège cette ville on plane sur la mer, et l'on aperçoit l'île d'Elbe et les îles de Capraia et de la Gorgone, qui, à cette distance, semblent s'unir avec la côte de Livourne et de Piombino.

La Spezia est une ville très-peuplée et fort commerçante, élégamment bâtie dans un vallon fertile, au fond d'un golfe auquel elle donne son nom. Son port, l'ancien port de *Luni*, est un des plus spacieux et des plus sûrs que la nature ait formés, ou plutôt c'est un assemblage de plusieurs ports, capable de contenir une armée navale, lui-même des plus considérables. Cet admirable golfe était appelé, sous l'administration française, à de hautes destinées. Napoléon avait projeté d'en faire un vaste établissement mili-





taire et maritime : vingt-cinq millions devaient être consacrés à cette entreprise. Mais cet Anvers de la Méditerranée ne put être créé ; La Spezia et les autres villes du golfe ont beaucoup perdu à cela. Les villes sont, à la partie occidentale, Porto-Venere, et, à l'autre extrémité, Lerici, lieu où l'on s'embarquait ordinairement pour Gènes en venant de la Toscane, avant que des bateaux à vapeur ne fissent un service régulier pour tout le littoral. Porto-Venere a un château et une église bâtis sur une esplanade assez élevée qui domine le golfe et d'où la vue s'étend au loin ; Lerici a un port large et profond. Entre ces deux points, La Spezia commande en reine. Une petite île, appelée Palmaria, semble là comme la guérite d'une sentinelle chargée de veiller, et destinée par la nature à seconder l'action des deux forts, qui, aux deux embouchures du golfe, en défendent l'entrée. Il y a aussi un vaste lazaret composé de deux bâtimens, l'un pour les marchandises, l'autre pour les hommes qui doivent faire quarantaine.

Une singularité remarquable dans le golfe de La Spezia, près de la côte de Marsola, c'est une fontaine sous-marine d'eau douce, dont l'eau bouillonnante s'élève au-dessus de la mer d'une manière visible dans une circonférence assez large. A la superficie cette eau est salée, quoique moins que celle qu'on goûte un peu plus loin ; mais puisée plus avant, avec un tube, elle est douce et légère : il est à remarquer aussi qu'elle est fort trouble.

*Sarzane. — Le littoral de l'état de Lucques.*

De La Spezia à Sarzane il y a cinq lieues ; on les fait sur une route admirable, à travers un pays cultivé, riche et beau.

Sarzane, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, appartenait autrefois au grand-duc de Toscane ; elle fut cédée aux Génois dans le quinzième siècle, en échange de Livourne, qui alors n'était qu'un village. Cette ville, autrefois bien fortifiée, est encore entourée de ses fossés et de ses murailles. Le vieux château, avec ses tourelles enracinées, est maintenant tapissé de fiente et sert de retraite à des habitans paisibles. De là on aperçoit sur la montagne, à une demi-lieue, un autre château avec d'autres tourelles, et qui semble destiné à tenir cette place en respect. Cette forteresse, appelée *Sarzanello*, fut élevée, selon Machiavel, par Castruccio Castracani, tyran de Lucques, lorsqu'il attaquait la ville. Au-

jourd'hui Sarzanello est un quartier de vétérans qui jouissent, peut-être sans bien l'apprécier, d'une vue admirable, variée, immense, embrassant à la fois des vallées, des collines, le cours des rivières, la plage de Viareggio, la ville de Pise, le port de Livourne et les îles de la Méditerranée.

Sarzane est la patrie du sage, savant et grand pape Nicolas V. Elle fut, au commencement du dix-septième siècle, la résidence de Louis-Marie-Fortuné Buonaparte, passé en Corse l'année 1612, au temps de la guerre contre les Génois, fixé à Ajaccio, et le chef de la famille de Napoléon.

La cathédrale de Sarzane est d'un assez bon style ; la place de l'Hôtel-de-Ville est belle, et quelques rues ont des maisons de bonne apparence.

Le pays qu'on traverse en quittant Sarzane est fort pittoresque ; c'est une forêt d'oliviers, dans laquelle la route tournoie. Le pâle feuillage de ces arbres produit un effet de jour assez singulier : ce n'est plus l'éclat du soleil ; cependant ce n'est pas l'obscurité ordinaire d'une forêt. Les massifs d'oliviers ne dessinent pas une ombre noire comme les autres arbres. Là tout est transparent : c'est comme un beau clair de lune, toujours sans les ombres ; la teinte grise de ces plantations se reflète sur toute la nature ; la terre, privée de gazon, est triste et mélancolique sous cet ombrage, et le voyageur lui-même ne tarde pas à ressentir l'effet de cet aspect monotone, mais qui n'est pas sans un charme secret.

Nous passons près de Massa di Carrara, dont il a déjà été fait mention, mais pour nous hâter d'arriver à Pietra-Santa, gros bourg du territoire de la Toscane ; c'est là que nous pouvons faire une pause, avant de rejoindre le bord de la mer, quitté à regret depuis le golfe de La Spezia. Le site où se trouve Pietra-Santa avait autrefois un temple et un bois consacrés à la déesse Féronia. Ce bourg fut bâti par les Lucquois en 1242, afin de servir d'asile à leurs amis exilés de leur patrie ; aujourd'hui on y voit sur une place spacieuse deux églises qui ne manquent pas de caractère. La plus importante serait remarquée même dans une grande ville : des marbres précieux la décorent, et on y voit une chaire en marbre de forme octogone, dont les sculptures ne sont pas sans mérite ; les fresques qui s'y trouvent à la voûte du chœur sont modernes et sentent le village. Pietra-Santa, d'un aspect riant

et propre, annonce déjà le gouvernement paternel de Florence. Le grand-duc possède aux environs une maison de plaisance; il y a des eaux minérales, des mines de fer et une carrière de marbre d'un grain plus fin et plus serré que celui des marbres de Carrare. C'est la raison de la situation florissante de ce bourg, et ce qui explique comment ce lieu a des maisons bien bâties, des rues dallées, des murailles en bon état, et une population qui respire l'aisance et le bonheur.

Les montagnes qui séparent ce fragment du territoire florentin de l'état de Lucques sont désertes et stériles. Des myrthes aux touffes blanches, des grenadiers en fleurs, des genêts odorans, des lauriers au feuillage foncé, quelques cactus et l'aloès tapissent par buissons les pentes de ces montagnes, du côté de la mer. Ce luxe des jardins pare à nos yeux les routes qu'on parcourt; mais que sont pour l'habitant ces plantes inutiles? On comprend comment les Liguriens de cette partie du littoral s'emparèrent du plateau où les Samnites avaient fondé Lucques, et comment les Étrusques ne purent conserver cette ville long-temps avant la conquête des Romains.

Maintenant laissant à gauche Lucques, nous descendrons jusqu'à la mer, afin de suivre la plage où se trouve Viareggio.

Viareggio a le titre de ville depuis l'année 1823. Au milieu du littoral qui dépend de l'état de Lucques, entre l'Arno et le Serchio, d'un côté, et la Maera, de l'autre, cette ville a dû son accroissement à l'indépendance du duché dont elle est le seul port, bien que l'exhaussement progressif de la plage, par l'effet des matières terreuses que le voisinage des trois fleuves amoncellent sans cesse, lui ait retiré en partie les avantages de sa position maritime. On acquiert la preuve que la mer s'est beaucoup retirée, parce qu'en l'année 1172, les Lucquois construisirent à cet endroit une forteresse dont la mer baignait les murs. Aujourd'hui les ruines qui en restent sont distantes de la rive de deux tiers de mille.

Lorsque Charles-Quint vint de Gènes à Lucques, pour s'aboucher avec le pape Paul III, en 1551, Viareggio était une réunion de quelques misérables cabanes, et l'air y était infect; ce fut seulement en 1706 que l'atmosphère de cette contrée fut améliorée par le moyen d'un canal fait pour établir une communication entre les eaux des marais environnans et la mer. La population subitement accrue se livra à la culture; des manufactures s'établirent, et aujourd'hui on compte

plus de cinq mille habitans où l'on en comptait à peine trois cents.

La situation de Viareggio est riante; on y jouit d'une belle vue de la mer. Les petits vaisseaux entrent dans son port par le moyen d'un canal, et c'est un avantage pour la pêche et une commodité pour le commerce. L'air y est maintenant assez sain pendant la plus grande partie de l'année et fort doux en hiver; cette chaleur de température attire beaucoup de riches particuliers de Lucques pendant cette saison. Viareggio est bien bâtie; ses rues sont droites et larges, et chaque année elle gagne en splendeur et en population.

Après avoir passé l'Arno pour se rendre à Livourne, les voyageurs qui désirent visiter l'ancienne principauté de Piombino, qui, sous l'empire de Napoléon, formait, avec le duché de Lucques, l'apanage de la grande-duchesse Élisabeth, madame Bacciocchi, peuvent s'embarquer ou prendre la voie de terre. C'est une partie de l'Italie peu visitée et qui pourtant mérite de l'être sous le rapport de la beauté des sites, bien que la nature y soit moins prodigue que du côté de Gènes.

Située entre l'ancien territoire de Sienna et celui de Pise, la principauté de Piombino s'étend le long de la mer; elle fut autrefois aux Pisans; mais Jacques Appiano, après avoir été élevé et nourri par Pierre Gambacorti, prince de Pise, auquel il devait toute sa réputation, se souleva contre lui, le dépouilla de ses états, et prit le titre de prince de Piombino. Cette principauté resta dans la maison des Appiani jusqu'en 1603. A cette époque, Jacques Appiano IV étant mort sans enfans mâles, l'empereur Ferdinand II remit la principauté de Piombino à Philippe IV, roi d'Espagne. Ce prince la vendit trois ans plus tard à Nicolas Ludovisi, qui avait épousé une petite-fille de Jacques Appiano, se réservant toutefois le droit de tenir une garnison espagnole dans la forteresse. Le pape Grégoire XV est sorti de la maison Ludovisi.

Le cap de Piombino forme, avec l'île d'Elbe, un passage fort étroit dans la Méditerranée: c'est le détroit connu des marins sous le nom de canal de Piombino. La ville est petite, mais bien peuplée. Les anciennes fortifications la défendraient encore en cas d'attaque. Quelques améliorations sont dues à la sœur de Napoléon. C'est aujourd'hui une ville prospère du grand-duché de Toscane.

II. AVOZ.

# GÈNES.

## §. 1.

Il y a dans les montagnes de la Spezia, près de Gènes, une petite colline que je n'oublierai jamais. Voici pourquoi :

Trois jours avant de quitter Florence je rencontrai dans cette ville un Italien de mes amis, charmant jeune homme de 25 ans, marquis, parce qu'ils sont tous marquis, bien frêle, bien svelte, ayant de grands yeux noirs, une figure pâle, et une forêt de cheveux ondoians, qui l'amaigrissaient encore; aimant Dante avec fureur, et le jeu bien davantage : comme tous les Italiens qui ont du cœur, il s'ennuyait à en mourir, passait toutes ses journées dans son lit, toutes ses nuits près d'un tapis vert, ou bien, pour se consoler de n'être rien, de ne pouvoir rien être, il était amoureux. Avec son organisation nerveuse et électrique, ses amours étaient des passions, ses passions des désespoirs; souvent, quand j'allais le voir à cinq heures du soir, je le trouvais couché, toutes ses fenêtres fermées (il ne connaissait pas le soleil), une bougie rose allumée près de lui, et écrivant des lettres. Je lui demandai plusieurs fois le nom de celle à qui il écrivait, mais il n'avait pas voulu répondre.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté la ville où Stephano passait une si triste existence, lorsque je le rencontrai dans les rues de Florence; il était midi. Je ne pouvais en croire mes yeux. Stephano sorti du jour! Je m'avançai vers lui en riant, et une plaisanterie à la bouche; mais en m'approchant, je trouvai son visage si défait, si maigre, ses yeux si démesurément grands, que les larmes me gagnèrent, et que je lui serrai la main comme à un ami que l'on revoit pour la première fois, depuis qu'il a perdu son père ou sa mère. Lui, Stephano, il n'avait cependant pas de vêtements noirs, mais c'était un de ces deuils qui se portent en dedans.

Nous restâmes tous deux quelques instants sans parler et nous tenant la main, lui la tête baissée, moi le regardant.

Enfin, il leva lentement les yeux, et me dit d'une voix faible : Je pars demain pour

Gènes, venez avec moi. — A demain, lui dis-je.

Nous partîmes le lendemain. Pendant trente-six heures il n'ouvrit pas la bouche et pleura souvent. Enfin, après un jour et demi de route, nous arrivâmes au pied des montagnes de la Spezia; il était cinq heures du soir, le soleil se couchait, le ciel resplendissait d'une lumière blanche et bleue, l'air était frais, l'atmosphère transparente; je proposai à Stephano de monter la côte à pied, il accepta; nous gravissions lentement et silencieusement cette colline escarpée; rien ne troublait la pureté seréne et muette du soir, que le bruit des cahotements de notre voiture qui suivait; tout-à-coup, nous nous trouvons sur un plateau, d'où l'on découvrait la mer, dans le fond à gauche, et où à droite s'élevait un amphithéâtre de montagnes; ces montagnes étaient rouses, pelées, nues comme les montagnes de Toscane; mais derrière elles, pointait une petite colline toute bleue, qui semblait regarder par-dessus ces grands et sombres sommets, comme une jeune fille qui se dresse sur ses pieds pour lire par-dessus l'épaule de sa grand-mère; rien de plus ravissant que cette petite colline; Stephano se retourna de ce côté, la vit, la regarda, et il se mit à sourire. Voilà pourquoi je n'oublierai jamais cette colline, parce qu'elle a arraché un sourire à mon ami, qui souffrait depuis long-temps.

Nous arrivâmes à Gènes le lendemain matin. Stephano était Génois; dès qu'il entra dans la première rue, sa figure se contracta. — Il est dur, me dit-il, de revoir, quand on souffre, les lieux où l'on a été heureux.

## §. 2.

A peine arrivés chez lui, il me tendit la main, et ajouta : Je voudrais vous servir de guide dans ma chère Gènes, mais je souffre trop encore aujourd'hui; allez seul, parcourrez les rues, ouvrez les yeux; n'entrez nulle part, regardez en haut, en bas, à côté de vous, partout; faites comme les grands peintres de portraits, qui, avant de prendre le pinceau, posent leur modèle devant eux, et le

contemplant long-temps en silence, jusqu'à ce qu'ils aient compris l'harmonie générale de ce visage, saisi le point qui fait une unité de tous ces traits divers : une ville est comme une figure ; allez et cherchez.

Le soir, je revins tard. — Comment va l'âme, lui dis-je ? — Mieux. Revoir son pays, c'est retourner au sein de sa nourrice. Causons. L'histoire d'une ville est écrite sur ses murailles. De quoi avez-vous été le plus frappé en courant au hasard dans notre cité ?

— De la dimension des rues. Comment se fait-il que dans une ville si opulente, il n'y ait que deux voies où puissent pénétrer les voitures, et que les autres soient étroites et sombres comme des corridors ?

— Tout est là. Gênes est la ville des guerres intestines. Nous sommes le plus inconstant de tous les peuples ; ardents, aventuriers, passionnés pour les expéditions lointaines, fils de la mer et amoureux de la mer, nous aimons sur la terre et dans la cité les mêmes tempêtes que sur l'eau. Savez-vous que de 1390 à 1394, c'est-à-dire en quatre ans, nous avons eu dix révolutions ? Eh bien ! voilà pourquoi nos rues sont étroites. C'est le génie de la guerre civile qui a tracé autour de ces immenses palais ces couloirs resserrés, pour qu'on ne pût pas les attaquer. Si vous étiez monté dans les édifices mêmes, vous auriez trouvé au faite l'image de la discorde comme au pied ; chaque palais est couronné d'une terrasse ; cette terrasse aujourd'hui est couverte d'une épaisse couche de terre végétale, où croissent des myrtes, des grenadiers, des oléandres ; ce sont presque les jardins de Sémiramis ; mais autrefois, ces terrasses étaient des plates-formes, d'où l'on se battait.

— Ce que vous me dites là est curieux, et prouve que tout est symbole, et qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir partout de belles choses. J'aime vos ruelles, maintenant que j'ai leur histoire ; je vous avouerai même qu'elles me plaisent aussi par leur structure : ce sont bien là les rues d'un pays chaud, inaccessibles au soleil, pavées de larges dalles, impénétrables aux voitures, et par conséquent silencieuses de tout le bruit qui se fait autour d'elles ; puis les fleurs dont on les pare sont si belles ! Et en levant les yeux en l'air, on est si frappé de voir cette étroite et longue bande de ciel, et ces immenses palais dont les faites se rejoignent presque dans les nuages !

— Nos palais ! c'est là notre grande gloire. Rome est la ville des tombeaux, Naples la ville du ciel, Florence la ville des quais de marbre, Venise la ville des ruines, mais Gênes, Gênes est la ville des palais. Toutes les autres cités d'Italie vivent du passé, c'est-à-dire qu'elles meurent. Venise, avec ses palais rongés au pied par les flots, retourne à l'Océan d'où elle est sortie ; figurez-vous une femme qui serait dans l'eau jusqu'au milieu du corps, et qui enfoncerait d'un pouce par jour, lentement, sans effort, mais inévitablement, fatalement ; voilà Venise ; Venise se noie pierre à pierre. Mais Gênes est encore jeune comme au siècle des Doria. Tous ces palais éclatants de marbres, de pierres précieuses, de dorures, de tableaux, ne vous racontent-ils pas cette oligarchie brillante et despotique qui pesa sans cesse sur notre république ? Nous avons toujours été gouvernés par trois ou quatre familles : nobles ou bourgeois, il nous fallait des maîtres ; ce furent d'abord les Spiuola, les Doria, les Grimaldi, les Fieschi ; puis les bourgeois exclurent les nobles de l'administration ; les nobles se retirèrent sur nos montagnes dans leurs châteaux et leurs forteresses, et l'on vit surgir les quatre grandes familles bourgeoises d'Antimolto Adorno, de Pietro Fregozo, d'Antonio de Montalto et de Ludovico Guardo. Les nobles étaient puissants par l'étendue de leurs terres et le nombre de leurs vassaux ; la force des familles bourgeoises était dans les ouvriers et les marins qu'ils faisaient travailler ; les Gênois sont marchands....

— Et même, mon hôte, lui dis-je en riant, des marchands un peu Arabes ; car vous savez le proverbe : il faut douze Grecs pour faire un Juif ; douze Juifs pour faire un Gênois, et douze Gênois pour faire un Génois ; ce qui veut dire que vous êtes vingt-quatre fois plus Turc qu'un Grec.

— C'est votre Rousseau de Genève qui a fait ce proverbe, et je reconnais bien là ce grand patriote qui a passé sa vie à dire du mal de son pays et de l'humanité, quoiqu'il prétendit les adorer. Mais ce qu'il ne dit pas, c'est que ces marchands ont porté et fait respecter leur pavillon aux confins du monde. Nos négociants étaient des souverains et des guerriers. Leurs vaisseaux étaient armés pour le combat ; souvent le fils aîné d'une famille nombreuse montait un navire, et il passait des années entières





VUE DE LA GÊNEE.

au milieu des matelots qu'il nourrissait à sa solde, qu'il accoutumait à l'obéissance et au respect; des milliers d'hommes vivaient ainsi aux gages d'un seul; et quand ce marchand revenait dans sa patrie, il y revenait presque roi. Aussi Adorno traitait-il d'égal avec les princes de l'Europe. C'est lui qui, en 1388, alla en Barbarie punir les pirateries des Maures. Il assiégea le roi de Tunis dans sa capitale; il le força à remettre en liberté tous les esclaves chrétiens, à payer une somme d'argent pour les frais de la guerre, et à promettre qu'à l'avenir ses sujets s'abstiendraient du brigandage. Vous voyez que cet Adorno était le frère de votre Ango de Dieppe, qui faisait la guerre à ses frais au roi de Portugal, et recevait François 1<sup>er</sup>. Ce sont là de ces élévations de fortune et de ces puissances monétaires qui ne se trouvent que dans les villes maritimes; et la mer est l'architecte qui a bâti nos palais de marbre.

— J'ai été voir votre golfe, que Lamarine a chanté en vers si délicieux.

— Eh! bien, qu'en dites-vous?

— Je dis que j'ai vu peu de spectacles aussi admirables dans ma vie, et je ne l'ai pas vu comme tout le monde, car vous savez que j'aime ce qui est singulier. Or, voici ce que j'ai fait : j'ai pris un bateau au port, je suis monté dedans seul avec le batelier, et je lui ai dit d'aller à un quart de lieu en mer; nous sommes partis, mais ne voulant pas gâter mon impression en l'éprouvant par gradation, je me suis mis un bandeau sur les yeux; puis, arrivés à l'endroit convenu, j'ai jeté le bandeau et j'ai regardé. Ah! quel enchantement! Cette baie toute pavoisée de drapeaux, le délicieux cercle qui fait le rivage, cette admirable ville qui s'étage en amphithéâtre, ce phare qui s'élève au centre du port, ces deux môles gigantesques qui s'avancent dans la mer, tout cela m'a enivré : j'y suis resté deux heures, attendant le soir, pour voir toute cette côte s'empourpurer des couleurs du couchant, puis, tous les monuments s'effacer un à un dans la brume du soir; c'était un effet magique, et cependant je erois que vous voudriez bien que le golfe de Naples fût en Espagne, pour que l'on pût dire que la baie de Gènes est la plus belle de l'Italie.

— C'est vrai. Comme beauté, le port de Naples est le premier; mais comme puissance, comme souvenirs, comme enseignement histo-

rique, quel golfe peut valoir celui de Gènes? Gènes, adossée aux montagnes de la Ligurie, couchée sur le bord de la mer, est une ville unique dans les annales d'Italie. Notre patrie à nous, ce n'est pas l'Italie, c'est la Méditerranée. Lisez l'histoire, et vous voyez que jusqu'au quatorzième siècle nous ne sommes mêlés à aucune de ces guerres dont Milan et Florence sont le centre. Venise et Pise sont les deux seules cités que nous ayons sérieusement combattues; mais les Vénitiens et les Génois allaient vider leurs querelles à trois cents lieues de Gènes et de Venise, et nous épouvantions le Levant du retentissement de nos batailles. Quant à Pise, nous l'avons anéantie. Les Pisans nous avaient refusé satisfaction pour une insulte sanglante. La guerre fut déclarée. Il y avait alors (c'était en 1282) un usage singulier : ni Pisans, ni Génois ne voulaient devoir la victoire à la ruse ou au mystère; aussi les deux républiques s'envoyèrent-elles un notaire, quatre explorateurs, avec la commission d'examiner les forces de l'ennemi, et d'en rendre compte ensuite à la patrie. Tous les apprêts de la guerre terminés, les Pisans s'approchèrent du port de Gènes avec soixante-quatre galères, et aussitôt soixante-dix vaisseaux génois sortirent pour les rencontrer.

N'était-ce pas grand et beau de voir deux villes seules jeter sur la mer plus de navires qu'aucun roi de l'Europe ne pouvait le faire? Mais la première année, les combats furent plutôt des tournois que des batailles. L'année suivante, les Pisans revinrent, et lancèrent contre le port des flèches d'argent pour faire pompe de leurs richesses. Les Génois sortirent; un combat effroyable eut lieu; les Pisans furent vaincus; on leur prit vingt-huit galères, ils perdirent cinq mille hommes, et onze mille furent faits prisonniers. Pendant un an on ne rencontra plus à Pise que des femmes en deuil; c'était un proverbe en Italie : Si vous voulez voir Pise, allez à Gènes; et, si j'ai la force de parcourir notre belle ville avec vous, je vous montrerai au-dessus de la porte de la douane quelques morceaux de la chaîne de fer qui fermait la porte de Pise. Qu'est-ce que le golfe de Naples peut offrir d'aussi triomphal?

— Rien, sans doute, mais il est le golfe de Naples.

— Qu'est-ce que c'est qu'un golfe sans navire, et un port sans matelots? Notre marine, à nous,

a été, pendant plusieurs siècles, la marine de toute l'Europe. N'est-ce pas nous qui avons transporté les croisés? N'avons-nous pas prêté nos vaisseaux à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, à l'Italie même? Gènes n'est pas à Gènes, elle est en Europe, elle est en Afrique, elle est à Constantinople. N'avions-nous pas établi dans un faubourg de Constantinople, à Péra, un ville plus forte que la cité Byzantine? En 1348, l'empereur Catacuzène nous ayant refusé un terrain près de la ville, nous le primes. La guerre se déclara; nous mîmes huit galères à la mer, nous brûlâmes tous les établissements de la côte. Les Grecs se décidèrent à lancer contre nous neuf grands vaisseaux et plusieurs navires à un ou deux rangs de rames, qu'ils avaient construits dans l'Hippodrome; mais comme ils n'avaient pas assez de matelots, ils enrôlèrent pour les manœuvres un grand nombre de laboureurs et d'artisans. Lorsque cette escadre sortit du port, notre amiral remarqua que les rameurs frappaient inégalement la mer de leurs rames; il reconnut aisément à ce signe à quels ennemis il aurait à faire, et il sut par là d'avance les succès de la bataille qu'il allait livrer. Il laissa les Grecs s'avancer vers l'Ile-au-Prince, y capturer un vaisseau génois qui arrivait de l'Hellas, et il se plaça avec neuf galères et plusieurs moindres bâtiments à l'entrée du port pour attendre leur retour.

Le jour était nébuleux et le vent contraire, lorsque les Grecs revinrent de l'Ile-au-Prince. Pour rentrer dans le port, ils devaient tourner la pointe nord de Constantinople; on assurait qu'un gouffre était caché devant le temple de saint Démétrius, et les galères grecques passaient lentement et timidement tout autour; leur longue file se serrait contre le rivage, et semblait nous cruire plus encore de l'autre côté du golfe, que le gouffre ou les écueils. Tout-à-coup un léger mouvement de notre flotte glaça d'effroi les paysans qui devaient faire l'office des matelots; plusieurs d'entre eux s'élancèrent sur le rivage, dès qu'ils s'en virent assez près pour espérer de l'atteindre; d'autres se jetèrent à la mer pour gagner le bord à la nage. Bientôt la terreur devint contagieuse; avant que nous fussions à la portée du trait, plus de deux cents Grecs s'étaient noyés en s'efforçant de s'enfuir, et les galères demeurées désertes, furent prises sans combat, et remorquées à Péra.

Pendant le même temps, les trois galères qu'on avait mises en sûreté l'année précédente dans le canal du Barbysez, descendaient au travers du golfe, avec beaucoup d'autres vaisseaux, pour se joindre à la grande flotte. Lorsque ceux qui les montaient virent la première escadre entre nos mains, ils furent à leur tour frappés de terreur : commandants, soldats et matelots, tous se précipitèrent à la mer pour gagner la côte; et ces galères, comme les autres, tombèrent au pouvoir de notre amiral. Enfin, la foule qui s'était assemblée sur les murs de Constantinople, moins pour les défendre que pour jouir du spectacle du combat, éprouvèrent la même terreur panique, se précipitèrent du haut des remparts pour s'enfuir dans la ville; plusieurs se tuèrent dans leur chute, tandis que nous attribuions cette déroute à quelque châtiment de Dieu. D'anciens amis, d'anciens voisins, que nos marins avaient eu si peu de peine à vaincre, ne leur inspiraient plus que de la compassion; ils leur criaient de fuir sans se presser, et de ménager leur vie, puisque leurs ennemis n'avaient pas même l'idée de les poursuivre.

Voilà ce que nous sommes, ou plutôt voilà ce que nous étions! car nous ne sommes plus. Tenez, ne parlons plus de gloire, ne parlons plus de rien..... Adieu.

Et il s'éloigna.

### § 3.

— Hé bien ! me servez-vous de guide aujourd'hui, lui dis-je, en l'abordant le lendemain; voulez-vous me présenter aux beaux édifices de votre belle Gènes ?

— La douleur est comme la fièvre tierce, me répondit-il, elle vous quitte un jour, on se croit libre, et le lendemain elle vous reprend avec plus de violence; hier j'étais mieux, aujourd'hui j'ai mon accès. Allez encore seul.

— Où irai-je ?

— Traversez les rues *Nuova, Balbi, Nuovissima*, et *Carlo Felice*, récemment ouverte. Ces quatre rues n'en forment pour ainsi dire qu'une seule, qui aboutit à une place, sur laquelle est élevé le beau théâtre *Carlo Felice*, aussi nouvellement construit. Ces rues sont bordées de palais magnifiques. — Allez voir la grande salle *Saint-Georges*, car la banque *Saint-Georges* a été le défenseur indirect de toutes nos libertés; comme elle était administrée seulement par des

Plébéiens, sa puissance et ses richesses ont contrebalancé l'influence des familles nobles; vous trouverez là les statues de ses fondateurs, vous remarquerez celle de Jean Grillo, qui avait fait un legs destiné à payer la moitié de l'impôt du blé pour soulager le peuple; regardez aussi un griffon en marbre, tenant un aigle impérial et un heaume, armes des Pisans, et au-dessus ces mots :

Griffus ut has angit  
Sic hostes Genua frangit.

« Gènes terrasse ses ennemis, comme ce griffon enserré ceux-ci. »

Il ne faut pas oublier l'arsenal, où se trouve un canon en cuir et en bois, que nous avons pris sur les Vénitiens, au siège de Chiozza, et que nous prétendons être le premier canon fabriqué. Orgeuil bien pardonnable, car vous savez que l'on compte toujours 10 ou 12 inventeurs pour une invention. Il n'y a pas un peuple en Europe qui ne dise avoir trouvé la poudre, l'imprimerie et la boussole, et je erois que vos Dieppois affirment qu'ils ont découvert l'Amérique 100 ans avant Colomb.

— Et puis?

— La cathédrale, l'église de Carignan, qui possède deux belles statues du Puget, l'église de l'Annunciata, et surtout le pont de Carignan, qui réunit deux montagnes en s'élevant à une hauteur immense par-dessus des rues très-peuplées. On y jouit d'une vue admirable de la mer.

— Et quels palais dois-je visiter?

— Le palais ducal, où étaient jadis les statues de tous les grands hommes qui avaient bien mérité de la patrie, statues qui furent brisées en 1797 par les furieux, et remplacées par je ne sais quelles vertus et quelles sciences, comme si l'image fidèle des hommes héroïques, désintéressés, éloquents, n'était pas cent fois plus électrisante que la froide représentation d'une femme en tunique, qu'on appelle l'Éloquence. — Le palais Serra, fameux par son salon de glaces, de dorures et de marbre. — Le palais Durazzo, qui appartient au roi. — Le palais Doria, où vous trouverez une inscription qui rappelle qu'André Doria fut amiral du pape, de François I.<sup>er</sup>, de Charles-Quint et de Gènes. Puis, après avoir visité ces trois palais, allez à la cathédrale, qui renferme le fameux *Sacro Catino*.

— Qu'est-ce que c'est que le *Sacro Catino*?

— Le *Sacro Catino* est pour Gènes ce que l'oriflamme était pour la France, ce que le lion de saint Janvier est pour Naples, ce que le lion de Saint-Marc est pour Venise; c'est notre relique, notre patron. *Catino*, comme vous savez, veut dire en Italien bassin, et ce bassin sacré est, dit-on, un plat d'émeraude, qui avait été donné à Salomon par la reine de Saba, et qui avait servi à notre Seigneur pour la cène, avant de tomber dans les mains des Gênois. On le gardait jadis dans une armoire de fer, et le doge seul avait la clef de cette armoire; tous les ans, à une fête solennelle, on le tirait de son sanctuaire pour le montrer au peuple; un prélat le tenait dans ses mains par un cordon, et à l'entour veillaient à sa garde les chevaliers appelés *Clavigeri* ou *Porte-Clefs*. Il était défendu de toucher au *Sacro Catino* ni avec les mains, ni avec un métal quelconque, et il y a même une loi qui punissait de mort le contrevenant. On s'est beaucoup moqué, comme vous pensez bien, de notre plat d'émeraude, et on a prétendu que ce n'était que du verre de couleur; qu'importe, s'il a fait faire de grandes choses!

— Voilà mon plan de journée tracé, je pars.

— Pas encore; n'oubliez pas de vous faire montrer le lieu où se tenait, au 12.<sup>e</sup> siècle, le parlement. C'est là qu'eut lieu une réconciliation qui vous peindra bien par les détails l'esprit du moyen-âge, et qui rappelle votre fameux *Baiser Lamourette*.

— Racontez.

— Écoutez.

En même temps que nos ancêtres poursuivaient avec ardeur la guerre contre Pise, ils étaient déchirés eux-mêmes par des discordes civiles, dont l'histoire nous a transmis les détails, et dont l'histoire nous a transmis les détails, pour ne pas faire déshonneur à la patrie. Nous apprenons de lui seulement que deux familles nobles, les *Avogadi* et les *marquis de Volta*, rivales peut-être en pouvoir et en crédit, s'étaient offensées et avaient entraîné leurs amis dans leurs querelles. Un marquis de Volta avait été victime de dissensions en 1165, quoiqu'à cette époque même il exerçât le consulat. L'année suivante, quatre nobles du premier rang, *Rubaldo Bazatieri*, *Sismondo Sismondi*, *Jusceto* et *Scotto*, furent aussi tués. La haine des deux factions devenait chaque jour plus violente,

• Histoire des républiques Italiennes, par Sismondi.

et elles se refusaient à tout accommodement. Les consuls de l'année 1169, pour rétablir la paix dans leur patrie, au milieu de factions sourdes à leur voix et plus puissantes qu'eux, furent obligés d'ourdir en quelque sorte une conspiration. Ils commencèrent par s'assurer secrètement des dispositions pacifiques de plusieurs des citoyens, qui cependant étaient entraînés dans les émeutes par leur parenté avec les chefs de faction; puis, se concertant avec le vénérable vieillard Hugues, leur archevêque, ils firent, long-temps avant le lever du soleil, appeler au son des cloches les citoyens au parlement : ils se flattaient que la surprise et l'alarme de cette convocation inattendue, au milieu de l'obscurité de la nuit, rendrait l'assemblée et plus complète et plus docile. Les citoyens, en accourant au parlement général, virent au milieu de la place publique le vieil archevêque entouré de son clergé en habit de cérémonies, et portant des torches allumées; tandis que les reliques de Saint-Jean-Baptiste, le protecteur de Gènes, étaient exposées devant lui, et que les citoyens les plus respectables portaient à leurs mains des croix suppliantes.

Dès que l'assemblée fut formée, le vieillard se leva, et de sa voix cassée, il conjura les chefs de parti, au nom du Dieu de paix, au nom du salut de leurs âmes, au nom de leur patrie et de la liberté, dont leurs discordes entraînaient la ruine, de jurer sur l'évangile l'oubli de leurs querelles, et la paix à venir. Les hérauts, dès qu'il eut fini de parler, s'avancèrent aussitôt vers Roland Avogado, le chef de l'une des factions, qui était présent à l'assemblée; et secondés par les acclamations de tout le peuple, et par les prières de ses parents eux-mêmes, ils le sommèrent de se conformer au vœu des consuls et de la nation.

Roland à leur approche déchira ses habits; et s'asseyant par terre en versant des larmes, il appela à haute voix les morts qu'il avait juré de venger, et qui ne lui permettaient pas de pardonner leurs vieilles offenses. Comme on ne pouvait le déterminer à s'avancer, les consuls eux-mêmes, l'archevêque et le clergé s'approchèrent de lui, et renouvelant leurs prières, ils l'entraînèrent enfin, et lui firent jurer sur l'évangile l'oubli de ses inimitiés passées.

Les chefs du parti contraire Foulques, de Carro et Volta, n'étaient pas présents à l'assemblée; mais le peuple et le clergé se portèrent en

soulevés à leurs maisons, et ils les trouvèrent déjà ébranlés par ce qu'ils venaient d'apprendre; et profitant de leurs émotions, ils leur firent jurer une réconciliation sincère, et donner le baiser aux chefs de la faction opposée; alors les cloches de la ville sonnèrent en témoignage d'allégresse, et l'archevêque, de retour sur la place publique, entonna un *Te Deum* avec tout le peuple, en l'honneur du Dieu de paix qui avait sauvé leur patrie. — N'est-ce pas là, dites-moi, une belle et touchante scène, et savez-vous rien de plus beau que ce Roland qui erie à genoux : Et mes vengeances ! mes vengeances !

Je partis avec ces instructions.

#### §. 4.

— Eh ! bien, me dit Stephano, quand je revins le soir, suis-je un bon itinéraire ? êtes-vous content de votre journée ?

— Enchanté; mais ce dont vous ne m'aviez pas parlé, ce sont ces admirables collections de Veronèse, de Titien, de Raphaël, devant lesquelles on passerait de longues journées qui sembleraient bien courtes. Il y a surtout un portrait de Vandeyk qui m'a bien frappé : c'est une vieille femme habillée de noir, ayant une cornette blanche, assise, avec une figure triste et maussade, et filant sa quenouille. Mon guide me dit que c'était le portrait de la veuve de *Fandych*. — Comment Vandeyk peut-il avoir fait le portrait de sa veuve ! — Le voici. Vandeyk avait une femme très jeune, très belle, très brillante, mais très coquette; un jour qu'elle l'avait désespéré par ses légèretés, il alla dans son atelier, fit le portrait de sa femme, et, le vieillissant de quarante ans, il le lui apporta, et lui dit : Voilà comme vous serez quand vous serez veuve de moi. Il faut cependant que je vous avoue que j'ai éprouvé un crève-cœur en parcourant ces admirables galeries; à chaque pas que je faisais, les gardiens me disaient : Signore, voici un beau Tintoret, un Léonard de Vinci.... il était à Paris.

— Mais à qui Paris l'avait-il pris ? s'écrie Stephano; à nous, à nous, que vous avez pillés, tués, dénationalisés ! Vous nous avez enlevé nos tableaux, nos statues, notre or, et, en revanche, que nous avez-vous donné ? Votre froc. Le jour où nous avons dépouillé votre Louvre, nous n'avons fait que reprendre notre bien. D'ailleurs, n'était-ce pas un crime de lèse-arts que votre importation ? Laissez leur

GENÈVE



HÔPITAL DES PAUVRES



ÉGLISE DE L'ASSOMPTION ET FONT DE CARIGNAN.



soleil aux Titien et aux Tintoret; il les a vu maître, qu'il les éclaire! Un Véronèse en France, c'est un ananas transplanté! Il n'y a plus à côté, pour faire sentir toute sa saveur, ce soleil brûlant qui vous le rend plus frais, ce beau ciel sous lequel vous êtes couchés, ces oranges et ces citronniers, dont les parfums s'harmonisent avec la saveur embaumée de ce fruit divin! Comprenez-vous Procaccino et Bonifaccio, ces magiciens de couleur, sous votre ciel froid et brumeux! Et puis, pourquoi aller déplumer tous les autres peuples pour se faire des ailes; on n'en vole pas mieux! Paris n'est-il bon qu'à devenir une serre chaude de chefs-d'œuvre, recevant tout, ne produisant rien! Ce n'est pas tout, quel coup porté au cœur de l'humanité! Chose étrange: si on dit à un individu qu'il est égoïste, il se révolte; et un peuple consent au plus affreux égoïsme; il s'en réjouit; il en est fier! Pauvre Italie, comme vous l'avez flétrie en la francisant! Elle a voulu pencher la tête comme Alexandre, et elle s'est déformé le cou! Sa haine pour les Autrichiens la défendait de l'imitation; mais, vous elle vous a aimés (je ne sais pourquoi); elle vous a singés, et la voilà Sosie! C'est effrayant même pour vous! Quand tous les individus d'une nation et toutes les nations d'un continent se ressemblent, mauvais signe; elles tombent dans la vieillesse, âge où nous sommes tous pareils, où il n'y a plus ni blonds, ni bruns, ni roux; mais des têtes blanches et de pauvres êtres qui souffrent, sont tristes et meurent.

Comme je trouvais toutes ces paroles justes, je baissai la tête sans rien dire, et je partis.

## §. 5.

Après la conversation un peu vive que j'avais eue la veille avec Stephano, je voulus le voir le lendemain matin; mais il s'était enfermé dans son appartement, et avait défendu que personne le troublât; je partis pour achever mon tour de Gènes; quand je revins le soir, il était tard, et je trouvais Stephano m'attendant; il était fort pâle, son visage me sembla contracté d'une douleur plus profonde que de coutume.

— Racontez-moi ce que vous avez vu, me dit-il.

— J'ai d'abord été voir le palais Doria. Quel homme qu'André Doria!

— Comment! vous! un Français! vous aimez André Doria, lui qui a été cause de votre dé-

sastreuse campagne d'Italie en 1528, en abandonnant le parti de François I<sup>er</sup>.

— Il était Génois; il eut raison! Nous, Français, nous qui passons pour le peuple le plus civilisé, nous sommes les vainqueurs les plus barbares, et les maîtres les plus impitoyables de l'Europe. François I<sup>er</sup> oubliant que Doria et Gènes avaient été ses premiers et ses plus puissants alliés, vous traita en serfs, vous envoya des Verrès pour préposés, refusa à votre grand amiral les récompenses méritées. Doria passa du côté de l'empereur, et nous classa de Gènes; il fit bien!

— Ajoutez que ce n'est pas par ambition personnelle, car Charles-Quint lui offrit la souveraineté de la république, et il la refusa, aimant mieux en être le premier citoyen. Ajoutez aussi que depuis ce jour, où il avait changé les destinées de Gènes, il se regarda comme responsable de la liberté, qu'il nous donna une constitution libre, qu'il fit cesser les dissensions sanglantes en éteignant les noms des Adorni et des Fregosi, et que pour tant de grandes choses il ne voulut d'autre rang que celui de censeur à vie. Aussi on lui a élevé une statue.

— Que nos Jacobins ont renversée; vraiment Gènes doit haïr la France, car nous l'avons toujours insultée ou trahie. En 1746, nous vous avons lâchement abandonnés à la vengeance autrichienne.

— Oh! vous rappelez là un des plus beaux traits de notre histoire. C'est vrai, nous nous étions alliés avec vous et l'Espagne contre Marie-Thérèse; vous fûtes vaincus près de Plaisance, et vous vous retirâtes derrière les Alpes. Les Autrichiens marchèrent contre Gènes, ils entrèrent dans la ville, pillèrent le dépôt sacré de la banque Saint-George, nous imposèrent une taxe de vingt-quatre millions, insultèrent nos femmes; et pour comble d'outrages, nous forçaient à traîner nos propres canons qu'ils faisaient marcher contre vous. Un de nos ouvriers murmura, un capitaine autrichien le frappa, l'ouvrier le tua. Tous ses compagnons vinrent à son aide; les soldats autrichiens, assaillis de pierres, se sauvent dans leurs casernes; une armée s'organise dans la ville, et c'est encore un Doria qui la dirige; le peuple seul fait tout, le sénat tremble, et veut réconcilier les insurgés et les vainqueurs; mais les insurgés deviennent les vainqueurs à leur tour; les Autrichiens, réfugiés dans la citadelle, veulent

faire une sortie, ils sont complètement battus, perdent quatre mille hommes; le général en chef sauve les restes de son armée par une honteuse capitulation, et Gênes est délivrée. Aussitôt que la nouvelle de notre succès fut répandue, vous Français, vous revîntes à nous avec des troupes et des généraux, le duc de Boufflers, le duc de Richelieu, furent proclamés sauveurs de Gênes, mais Gênes n'avait eu d'autre sauveur qu'elle-même. C'est comme au fameux siège soutenu par Masséna; sans doute il y déploya de grandes qualités, et surtout une tenacité confiante dans la fortune, qui est belle et héroïque; mais croyez-vous que nous ne soyons pour rien dans cette défense!... Laissons là l'histoire, et dites-moi ce que vous avez encore visité.

— J'ai été au palais Saluzzi qu'habita lord Byron. C'est de là qu'il partit pour la Grèce; et le temps calme l'ayant forcé de rentrer à Gênes, il revint dans ce palais avec le comte Gamba, le frère de la comtesse Guiccioli. Il se mit alors à causer tristement; parlant de tous les événements qui avaient agité son existence, et interrogeant mélancoliquement l'avenir: — Où serons-nous dans un an? disait-il. Hélas! au bout d'un an, mois pour mois, jour par jour, il était mort. — J'ai été ensuite visiter l'ancien arsenal d'où furent lancées les premières galères de la république, et près de là, la Darse, dans laquelle tomba Fiesque.

J'ai été ensuite à l'hôpital des Pammatone où il y a des escaliers de marbre blanc et sept cents malades; on y trouve partout le souvenir des fondateurs: et comme le dit spirituellement M. Valéry, les donateurs de 25,000 fr. ont une inscription; ceux de 50,000 fr. un buste; il faut 100,000 fr. pour une statue. Enfin, j'ai terminé ma journée par l'Albergo dei Poveri.

— Je ne connais pas cet établissement, quoique je sois Génois; allons, faites les fonctions de cicérone.

— J'ai là un voyage de Simond, qui vous le peindra mieux que moi.

L'*Albergo dei Poveri* est un établissement magnifique, et qui, je l'espère, est aussi utile que beau. Quinze à seize cents individus, enfants, orphelins, vieillards, y trouvent un

asile. Ceux-ci couchent seuls dans d'immenses dortoirs, et ne travaillent pas. Les enfants apprennent divers métiers exercés dans la maison; et à un certain âge, on leur donne la moitié du produit de leur travail; avec lequel ils doivent se fournir de vêtements et d'une partie de leur nourriture; ils ne reçoivent que le pain et le logement. On veut par là leur apprendre à pourvoir à leurs propres besoins par leur travail. Ceci est fort bien; mais une objection fondamentale à laquelle tous ces établissements sont sujets, c'est que le travail donné aux pauvres dans l'intérieur est autant d'ôté à ceux de l'extérieur, de sorte que la tendance inévitable est d'envoyer peu à peu toute la classe ouvrière à l'hôpital. En effet, les ouvriers consultent la consommation, et ne font en général que ce que l'on leur commande, ou que ce qu'ils peuvent vendre avec profit; tandis que l'hôpital travaillant à tout hasard, et vendant comme il peut, à quelque prix que ce soit, élève une concurrence trop redoutable, et que l'ouvrier ne peut soutenir long-temps. Si ces établissements ne travaillaient que pour l'ouvrier du dehors, et toujours de commande, l'inconvénient ne serait plus le même. Une autre objection, non moins forte, c'est que les enfants reçus dans l'établissement font place à d'autres à l'extérieur, et qu'il en naît d'autant plus que l'on en reçoit davantage; c'est une véritable prime donnée à la population, déjà trop grande; et l'on ne saurait trop le répéter, toutes les fois que, naturellement, et sans l'artifice des maisons de charité, elle ne trouve pas de l'ouvrage et du pain. Sur un millier d'enfants reçus dans l'établissement, il n'y en avait que quarante ou cinquante qui sussent lire et écrire, attendu, nous dit-on, qu'il en aurait fallu trop de maîtres pour donner l'enseignement à un plus grand nombre. Les directeurs ignoraient totalement l'existence de l'enseignement mutuel; ils n'en avaient aucune idée.

Je parlais depuis quelques minutes, et Stephano me regardait d'un air étrange, comme quelqu'un qui n'écoute pas. Puis soudain, il se leva et partit.

Je ne l'ai jamais revu.

M— D.